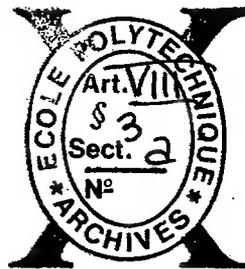


JACQUES MANTOUX



MEMOIRES 1939 - 1945

o

VOLUME III

A V E R T I S S E M E N T

Ce volume III a été rédigé plus d'un an après l'ensemble des autres. Il m'a paru utile de lui donner certains détails explicatifs, par exemple pour des personnes nommées pour la première fois, mais que le lecteur qui a déjà parcouru les volumes suivants risquera de trouver redondants.

Parallèlement, le lecteur qui parcourt cet ouvrage maintenant complet, dans l'ordre, pourra s'attendre à trouver présentés plus loin des personnages qu'il aura connus par le présent volume.

Je lui souhaite de ne pas relever de contradictions, et surtout de ne rien trouver de plus grave durant sa lecture, sinon dans le récit lui-même.

Mars 1992

J.M.

TABLE DES MATIERES
DU VOLUME III

- 0 -

	Page
Le "sas" final	A-1
L'Angleterre en 1943	A-7
Quelques mots sur la France Libre...	A-12
Londres 1943 (de l'autre côté du miroir)	A-14
"Histoire parallèle" de la guerre.....	A-22
Premiers pas militaires	A-24
Camberley - Instruction	A-29
Camberley - Instructeur	A-43
Le schisme Giraud - de Gaulle	A-47
En parcourant les récits de mes camarades de l'X	A-49
Regard sur les Mémoires de Jean Monnet	A-51
Regard sur les Mémoires de de Gaulle	A-58
Annexe:	
Extraits de presse française publiée à Londres en 1943	A-64

- 0 -

T A B L E D E S M A T I E R E S

<u>AVANT-PROPOS:</u>		
	Septembre 1939 - Poissac	... 1
	39-40 - Bordeaux	... 9
	En mer	... 11
VOL. 1	Casablanca	... 35
	Ferme Beaulieu	... 41
	Repli	... 50
	Visite à Fès	... 56
		... 62
<u>PROLOGUE I:</u>		
	1940-41 - Année de Lyon	...A- 1
	1941-42 - L'X	...A- 11
	"Trial and Error"	...A- 43
	Qui a fait quoi ?	...A- 76
VOL. 2	La longue marche	...A- 80
	Barcelone en clandestin	...A-113
	Madrid en Canadien	...A-129
	Gibraltar en perplexité	...A-135
	L'Atlantique	...A-143
<u>PROLOGUE II:</u>		
VOL. 3	Londres et Camberley en 1943	L.1 à 67
<u>PROLOGUE III:</u>		
	Adieu l'Angleterre	...B- 1
	Alger 1944	...B- 5
	Visite à Etienne Burnet	...B- 9
	Préparatifs	...B-27
VOL. 4	Départ pour l'Italie	...B-30
		...B-37
<u>GUERRE:</u>		
	Montée en ligne:	...G 1
	Guerre en Italie	...G 4
	Pause all'italiana	...G 24
	Postface à la campagne d'Italie	...G 36
	"Opération ANVIL"	...G 43
	Guerre en France	...G 49
	Lomontot	...G 71
	Ronchamp	...G 82
VOL. 5	Belfort... et Paris	...G 93
	La Rochelle	...G106
	Retour au front	...G114
	La défense de Strasbourg (vue de haut)	...G118
	Boofzheim	...G128
	Obenheim	...G133
	Sortie d'Alsace	...G152
	(Allemagne)	
	Limburg/Lahn	...G162
	Hammelburg I, II, III	...G177
	Dulag 5	...G223
VOL. 6	Evacuation	...G228
	Evasion	...G233
	Retour	...G259
	Sans titre	...G267

PROLOGUE 2

o

LONDRES
ET
CAMBERLEY
EN
1943

o

LE "SAS" FINAL

Me voici donc à Londres, dans ce complexe de vieux bâtiments en brique, brunâtres, et qui s'avère avoir eu pour usage premier celui de maison de retraite. Nous sommes à Camberwell, un quartier extérieur du sud londonien, d'allure de banlieue sans attrait: ni grandes artères ouvertes, ni espaces verts, ni monuments: la grisaille. Nous n'en connaissons que l'atmosphère atone de ces bâtiments de la "Camberwell Aged Persons Institution", qui restera pour tous les Français de passage Camberwell tout court.

Tout y est neutre, bien tenu, et britannique. Peu à redire sur cette "pension complète", aux serviables hôtessees d'accueil en uniforme des W.V.S. (Womens' Voluntary Service), aux bains bouillants, à la cantine copieuse, aux salles de lecture (journaux) ou de jeux (ping pong, billard) spacieuses. Un souvenir particulier: les heures de l'info radio, diffusée par hauts-parleurs dans la grande salle de séjour. Quelle émotion, jour après jour, d'entendre le carillon de Big Ben, tout proche, égrenant ses notes puissantes, prolongées d'un vibrant murmure du métal, sur fond de silence, - après ces centaines de soirées en France, à l'écoute de cette émission terriblement lointaine, luttant contre le barrage agressif du brouillage allemand... Et quel soutien, d'entendre ces successions de nouvelles concises, claires, sur tant d'événements qui progressent favorablement pour notre cause: bombardements sur l'Allemagne, hallali autour de l'Afrika Korps de Rommel en Tunisie, furieuses batailles d'île en île dans le Pacifique, sous-marins coulés dans l'Atlantique, offensives massives soviétiques... Oui, "cette guerre est une guerre mondiale". - "Maréchal-nous-voilà!" c'est fini, c'est à la poubelle maintenant, on n'aura plus à mobiliser ses forces contre... le camouflage du désespoir et de la honte, contre les faux-semblants et les slogans dérisoires; c'est loin tout ça, c'est évacué...

Malgré tout, le temps paraît long. Piétiner en Espagne en attendant que se terminent des palabres arabes à notre sujet, cela allait encore, mais ici ? Pourquoi ? Pas de réponse à cela, ou guère, pendant trois longues semaines. Si, pourtant; un jour, les Français (il y avait tout un kaléidoscope d'autres nationalités) sont réunis autour d'un très proche collaborateur de de Gaulle, le commandant Hettier de Boislambert, un des "premiers compagnons", dont la radio a véhiculé le nom jusqu'en France. On l'écoute avec fervor; il apporte un message de chaleureux accueil de la France Libre. Il nous encourage à comprendre et à admettre la nécessité des filtrages de sécurité, qui nous retiennent dans cette demi-prison. Ce ne sera pas très long, dit-il; c'est encore un peu vague pour notre goût... Un autre jour, distraction de variétés françaises - de qualité et même de prestige: Germaine Sablon, grande vedette de la chanson, récemment arrivée de France, vient chanter ses succès dans la grande salle, pleine à craquer...

Pourtant, rien n'avancait, aucun interrogatoire d'identité, ou autre, qui pût préfigurer une libération. L'irritation montait d'autant plus, que l'on voyait des gens des plus récemment arrivés

bénéficiaire les premiers d'un transfert dans le centre principal de tri, où, nous disait-on, tout devait se régler. Ce lieu mythique possédait le nom attrayant de "Patriotic School"... Enfin mon tour vint, avec celui de la plupart de mes compagnons de traversée.

+
+ +

Patriotic School était un charme à côté de Camberwell. Le site, dans la banlieue sud-ouest de Wandsworth, était beaucoup plus ouvert, avec un très vaste jardin, presque un parc, permettant des marches au grand air et au soleil, et ainsi de renouer avec l'oxygène; besoin devenu péniblement pressant. Ce jardin était d'autant plus ensoleillé qu'il donnait au sud, et dominait par un haut mur de soutènement une batterie compacte de voies ferrées, sillonnées à tout instant par de longues rames électriques rapides, et dont l'importance créait beaucoup d'espace supplémentaire entre notre promenoir et les plus proches quartiers résidentiels, visibles au-delà. On avait ainsi, en plus d'une verdure printanière, beaucoup de ciel, bleu le plus souvent.

La liberté s'arrêtait là, car le complexe était sévèrement gardé; des sentinelles armées patrouillaient aux confins, et un départ "à l'anglaise" aurait été tout à fait exclu.

Dès l'arrivée, on prenait possession d'un châlit dans un des nombreux dortoirs: ils étaient doubles, par paires superposées. Au-dessous de moi, j'eus en arrivant un Sud-américain discret et aimable; mais pour peu de temps, car vingt-quatre heures n'étaient pas passées qu'en ma présence, deux inspecteurs vinrent l'arrêter sur son lit même, et l'emmener ailleurs. C'était probablement un espion; le propos de Patriotic School était de contribuer à mettre hors d'action cette portion (évidemment très minoritaire) des arrivants de l'étranger. Malgré toute l'activité déployée à ce sujet, les Allemands continuaient à introduire de leurs agents dans le pays, tantôt par parachutage, tantôt par entrée régulière, comme dans ce cas-ci.

Le nom de Patriotic School provenait d'un passé d'institution d'éducation pour jeunes Pupilles de la Nation; le gros de ceux-ci, provenant comme chez nous de l'hécatombe de la Première Guerre, était éclusé. C'est peut-être ce qui avait favorisé la réquisition dont nous "bénéficiions"(!).

On s'y ennuyait un peu moins qu'à Camberwell. La compagnie y était plus nombreuse et, partant, plus diverse. J'évoquerai trois de mes nouvelles rencontres.

La première fut celle d'un groupe de Français arrivés de Bretagne par traversée directe de la Manche sur un petit bateau, et qui gardaient avec eux le drapeau qu'ils avaient hissé à leur mât en vue de la côte anglaise. Ceux-là étaient encore en France il y avait seulement dix jours ! De loin en loin, de tels exploits se renouvelaient, et je devais par la suite faire connaissance encore de participants à deux autres d'entre ceux-ci.

La seconde était celle de José Aboulker. Celui-ci, fils d'un professeur réputé de la Fac de Médecine d'Alger, et lui-même, je crois, interne en 1942, avait joué un rôle important dans le soulèvement d'étudiants gaullistes algérois, qui avaient pu se faire connaître par avance du principal artisan américain du débarquement allié en Afrique du Nord, le diplomate Robert Murphy.

Murphy était venu secrètement à Alger avant le débarquement pour se rendre compte des résistances probables et des assistances

possibles. Dans la séquence très complexe des événements et des différentes mouvances en présence à Alger, une certaine sorte de coordination d'étudiants résistants s'organisa, qui le 8 Novembre 1942, Jour J des débarquements au Maroc et en Algérie, joua un rôle déterminant pour paralyser les commandements militaires et les polices subordonnés à Vichy. Ce rôle fut pourtant de très courte durée, car dès après le cessez-le-feu les Américains rendirent pratiquement le pouvoir aux autorités en place, et celles-ci, tout en se mettant à coopérer objectivement avec les Alliés, s'occupèrent méthodiquement de se venger de ceux qui les avaient neutralisés au moment crucial. De vainqueurs, ces jeunes devinrent traqués, et au minimum on s'occupait de leur rendre la vie impossible. Ils avaient du reste leurs martyrs; le jeune lieutenant Dreyfus, par exemple, qui avait mission d'occuper avec quelques hommes la Poste principale d'Alger, fut abattu sur le perron d'entrée par un policier "loyaliste". Quand je servais dans l'Aéronautique à Alger en 1948-50, une grande plaque commémorative à son nom subsistait sur la façade.

Dans ces conditions, Ralph Habib, dont j'ai parlé au fascicule précédent, me disait avoir trouvé à son arrivée à Alger, arrivant de Tunis en catastrophe au lendemain des débarquements alliés au Maroc et en Algérie, une atmosphère irrespirable, chargée du reste d'un renouveau d'antisémitisme. Or nombre des étudiants conjurés étaient israélites - dont José Aboulker lui-même. Leur gaullisme se doublait naturellement d'une vive aspiration à l'abolition du statut vichyste des Juifs, qui, comme quantité d'autres mesures datant de Vichy, restait en place sous l'autorité nouvelle de l'amiral Darlan et du général Giraud.

Habib pressentait que, comme lui, des garçons tels que José Aboulker, devant l'impasse de la situation en Alger, passeraient en Angleterre. Il admirait, en celui-ci l'intelligence, le courage, la fermeté, l'autorité. Celui dont j'avais ainsi par avance le portrait moral arriva effectivement à Patriotic School sur nos talons: grand, brun, le front dégagé, les cheveux coupés à l'ordonnance, l'air altier, des bottes de cavalier lui donnant un surcroît d'air de commandement. L'image d'un jeune chef de guerre des temps nouveaux. Habib et lui ne se quittaient plus; ils arpentaient à longueur de journée la grande terrasse-jardin dans de fiévreuses confidences mutuelles. C'était comme de voir un combattant de la Résistance intérieure, venu comme tant d'autres se retremper à Londres, hors de l'atmosphère dangereuse et lourde de la métropole... mais dans le cas présent - paradoxe - l'homme venait d'Alger, et Alger était libérée !

La troisième rencontre fut celle d'un jeune de vingt-cinq ans environ, nommé Desforges. Il était, lui, un métropolitain, passé, comme moi, par l'Espagne, mais il marinait ici depuis des semaines et s'en irritait vivement, n'en voyant pas la cause. Ce fut justement dans le court temps de mon passage à Patriotic School que son affaire s'éclaircit. On le convoqua, pour la Nième fois, devant un officier de l'Intelligence Service, qui lui dit ceci:

"Vous venez de Toulouse et vous êtes le neveu de M. Dewoitine, "le constructeur d'avions de chasse français bien connu, dont les "usines sont à Toulouse aussi. Nous savons que les Allemands y construisent du matériel de guerre, mais nous voulons savoir l'usage "précis de chaque bâtiment. Nous avons lieu de croire que vous pouvez nous aider, mais vous avez prétendu jusqu'ici ne rien savoir "des affaires de votre oncle, sans doute pour ne pas avoir de responsabilité dans le cas d'attaque sur ces usines. Depuis notre "dernier entretien, nous avons envoyé prendre des photos aériennes

"pour faciliter notre entretien d'aujourd'hui. Vous apprécierez l'importance de votre coopération dans l'identification d'objets ennemis, puisque vous êtes ici volontairement, en vue de servir la cause alliée, dans les Forces Françaises."

Desforges s'exécuta, et sortit rapidement du centre, dédoublé. Les usines Dewoitine furent effectivement bombardées par la suite. C'est au moment de terminer cette histoire que j'ai reçu, grâce à René Périneau, toulousain, et placé comme nous savons dans tout le milieu aéronautique, des précisions inespérées sur ces bombardements vieux maintenant de près de cinquante ans:

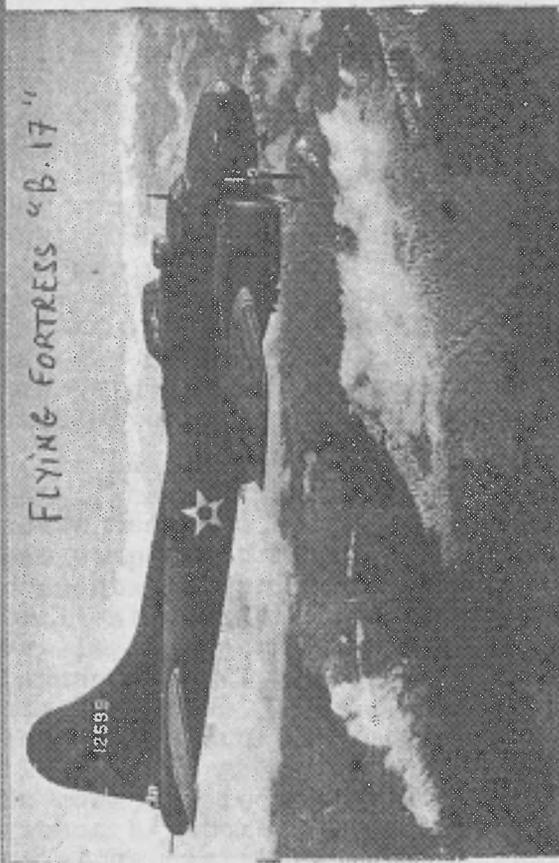
Les usines Dewoitine étaient à Saint Martin du Touch, sur le terrain de Blagnac, et - plus enclavées dans l'agglomération, - à Saint Eloi. Ce sont seulement (de ce dernier fait sans doute) celles de Saint Martin du Touch qui furent visées. Elles fabriquaient depuis 1940 le Dewoitine 520, l'un des deux chasseurs rapides français dessinés peu avant 1939. Les Allemands avaient poursuivi sa construction, qui dura jusqu'en 1944. Le premier bombardement eut lieu la nuit du Jeudi Saint 1944, par des quadrimoteurs Lancaster de la Royal Air Force. Le second, le plus important, dans la nuit du 1er mai 44, toujours par la R.A.F., utilisant cette fois des bombardiers légers ultra-rapides, les Mosquitos. Le dernier, par les "forteresses volantes" de l'U.S. Air Force, le 25 du mois suivant. Pourquoi de tels délais, je l'ignore, mais c'étaient des missions mûrement préparées !!

La sortie qui m'importait le plus restait la mienne; elle ne venait pas: d'autres passe-droits se succédaient, incompréhensibles. J'avais épuisé tous les passe-temps, y compris celui d'aller visiter la chaufferie, tenue, comme toutes celles que j'ai pu voir là-bas, par un sous-officier retraité de la Marine, obsédé de propreté étincelante; les peintures laquées reluisaient comme du nickel, et les vannes, robinets, manomètres et boutons de porte, uniformément en cuivre, comme de l'or.

Il ne s'était pas passé en réalité tant de temps à Patriotic School même, mais on arrivait quand même à un mois depuis le débarquement à Liverpool. J'écrivis enfin une lettre au commandement du centre, exposant ma surprise attristée de ce traitement d'un volontaire pour le service armé, venu d'un pays allié (?), et qui avait, en outre, à se recommander de nombreuses personnalités dans le pays, dont je donnai la liste: c'étaient les amis et relations de mon père, bien entendu.

Contre mon attente, l'effet fut instantané. Les 6 et 7 mai, je fus convoqué tour à tour devant les examinateurs représentant les Armées de Terre et de l'Air, ainsi que de l'Intelligence Service, chargés de scruter les arrivants et d'en tirer, là où possible, des informations utiles. Dans mon cas, je n'en avais pas trop, mais à défaut, ma sincérité ne faisait pas de doute. Et puis, mon bon anglais facilitait les choses. Le type de l'I.S. me révéla que mon frère Etienne venait d'écrire, de Londres, réclamant ma sortie. Nouvelle admirable! De quoi remonter le moral verticalement. Ainsi, à Gibraltar, j'avais bien jugé en pensant qu'Etienne irait sur Londres et non sur Alger. Au fond, c'était tout de même logique. D'une part, les transports de passagers d'Amérique sur l'Angleterre demeuraient certainement les plus organisés. D'autre part, de Gaulle était tout autant qu'avant l'autorité morale essentielle du rassemblement des Français.

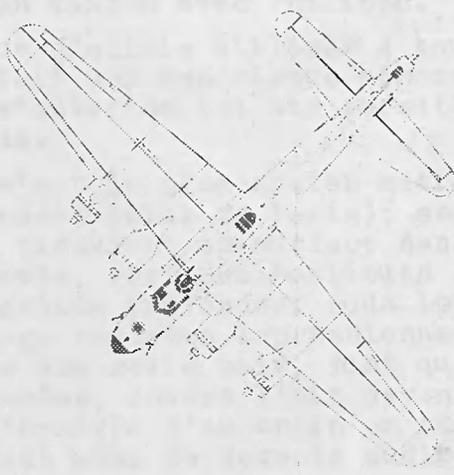
Ainsi, le 7 mai, les portes de Patriotic School s'ouvraient



FLYING FORTRESS "B.17"

Production totale supérieure à 12000 unités : Boeing (2300), Douglas (600), Vega (500) puis Lockheed (4000) et Lockheed Vega (1700) respectivement. Production énorme, presque inimaginable. Ce modèle possédait une tourelle de tir sous le nez.

Utilisation : En ce qui concerne la R.A.F., les premières livraisons de B-17 (Fortress I) s'effectuèrent fin 1941 et ces 20 premières machines furent fortement utilisées en raison du manque de puissance des moteurs et de l'armement pour l'utilisation en bombardement de jour. Heureusement, les Britanniques



pour moi. Une aimable conductrice militaire française (une "A.F.A.T.") m'amena au centre d'accueil FFL dit Pembroke Lodge, situé dans l'ouest de Londres. J'y téléphonai aussitôt à "HAMPstead 2352", chez notre vieille amie Marjorie Vernon, chez qui Etienne me donnait rendez-vous. On m'attendait. Muni de quoi prendre un ticket de métro (dans ce temps-là on les payait suivant la station de destination, et ils étaient contrôlés un par un à la sortie !!), je pris le "Tube" pour la première fois depuis l'été 1937, où mes premières expériences avaient été faites en tandem avec Philippe.

Prendre le "Tube", que j'allais utiliser à toute occasion pendant plusieurs mois, c'était une expérience mémorable pour qui savait ouvrir les yeux. Je m'autorise ici une parenthèse sur le métro de Londres à cette époque.

D'abord, à la base, c'est le plus ancien métro du monde (son démarrage a précédé sensiblement celui de Paris); ses lignes sont nombreuses et très longues, circulant en surface dans bien des cas, à la manière de nos RER actuels, vers des banlieues lointaines. En revanche, il est souvent à grande profondeur sous Londres même, avec des ascenseurs, escaliers roulants impressionnants. Ses tunnels de forme quasi-circulaire, à une seule voie, font que chaque rame, ventrue comme le tunnel lui-même, chasse l'air devant elle comme un piston dans une seringue; l'arrivée d'un train en station s'y annonce par un véritable vent avant même de devenir audible.

Le "Tube" avait alors des rames d'un rouge vif, longues de 9 voitures, aux larges portes favorisant une circulation accélérée, des arrêts courts. L'annonce de la fermeture des portes était créée par des employées chargées de s'assurer que personne ne restait coincé; au cri de "Mind the doors !", il fallait prendre la chose au sérieux. Question défense passive, les vitres étaient recouvertes d'un croisillonement de papier collant qui leur donnait un aspect de cannage de chaise; au centre, un seul petit rond, laissé libre, permettait, en se contorsionnant, de lire les noms des stations avant l'ouverture des portes. Dans l'axe du plafond pendaient deux rangées de poignées, pour le meilleur amarrage des voyageurs debout; c'étaient de courtes tiges de ressort terminées par une boule. Ce décor devait rester inchangé jusqu'à mon départ début 44. Mais quand je revis Londres à l'automne 45, presque toutes ces poignées avaient disparu, tranchées au ras du plafond avec leur manche à ressort. On m'assura que c'étaient les G.I. américains, arrivés en masse en 44, qui en avaient fait des matraques. Cela me paraît plus que probable; illustration éloquente du principe des "cultural differences", prôné par tant de sociologues américains contemporains.

Ainsi fait, ce métro était, comme tous les lieux publics, un symbole multiple d'efficacité. C'était un réservoir immense d'abris antiaériens: des dizaines de milliers de gens, parfois par familles entières, y avaient campé pendant la terreur du "Blitz" de 1940-41 (époque de bombardements intensifs, surtout du centre, et des quartiers des docks, à l'est). Maintenant, il servait à transporter en masse ces gens dont le temps comptait toujours, et qui se pressaient, dans une impressionnante discipline, dans ses escaliers, et dans ses trains. Avec discipline: c'est là que j'ai vu d'abord ces écriteaux "KEEP RIGHT" - tenez votre droite - observés universellement, et laissant dégagée la voie de gauche pour les gens pressés. J'y pense encore chaque fois que je vois nos foules indolentes et indisciplinées, qui font bouchon n'importe où et n'importe quand, manifestant ce j'm'en foutisme et ce désintérêt des nécessités du voisin que je n'ai jamais plus supportés depuis.

Même efficacité dans l'observance d'un black-out rigoureux, celui des immeubles, ceux de la voirie, des véhicules aux phares

réduits à une mince fente lumineuse. Même efficacité dans les affichettes illustrées, omniprésentes, recommandant à tous de tenir leur langue en toutes circonstances ("Jerry is closer than you think" - Le Boche est plus près que vous ne le croyez ! - l'équivalent de notre défunt : "les oreilles ennemies vous écoutent !)

Il y avait aussi, partout, des auto-collants montrant une face hilare, avec la devise: "KEEP SMILING": Souriez. Oui, le moral, dans les longs moments passés dans l'anonymat des transports en commun, pouvait dépendre d'un regard amical, d'un visage accueillant en face de soi. Tant de gens avaient de lourds soucis, et parfois le poids de tragédies personnelles, du fait de la guerre ! C'est dans un bus qu'un jour, un inconnu, me voyant peut-être perdu dans des pensées moroses, me fit une grimace appuyée de sourire forcé, un "Keep Smiling" silencieux. C'était irrésistible: je lui souris en réponse, et il me sourit aussi; j'étais remonté...

... Ainsi donc ... Métro, avec changement pour rattraper la Northern Line, qui passe en profondeur sous la haute colline de Hampstead, une sorte de Montmartre sans Sacré-Coeur, mais portant sur son versant sud un très grand parc, qui domine le coeur de la ville. Enfin j'arrivai à la station même de Hampstead, et, remonté des abîmes, à la rue, comme villageoise encore, de Hampstead High Street; enfin au n° 12 de cette rue en équerre qui se nomme Hampstead Square. J'étais au port.

L'excellente Katie, mi-femme de ménage, mi-dame de compagnie, m'ouvrit la porte du jardin, de là la maison, et me conseilla un bain, dans lequel je sombrai béatement. Alors, du mouvement à l'entrée m'apprit qu'Etienne rentrait. L'instant suivant, nous étions dans les bras l'un de l'autre, après près de deux ans de séparation, et des voyages au long cours bien inhabituels. Quel événement !

Malheureusement, je venais de contracter une sorte de furoncle méchant sur la nuque; mollement soigné à Patriotic School, il était devenu volcanique... et voilà qu'Etienne, avec sa fougue habituelle, s'était imaginé de m'êtreindre par le cou... droit dessus... Je demandai grâce...

Alors commença le long échange des récits... J'allais avoir à répéter le mien beaucoup de fois, car nous avions tout un carnet d'adresses amies... chez qui ce genre d'histoires avait encore un certain attrait d'exotisme...

Le voyage était achevé. Je mis longtemps à me rendre compte de toutes les chances qui m'avaient porté, l'une après l'autre.

Chance d'avoir eu des camarades aussi déterminés à l'X, pour constituer le socle de l'entreprise. Chance d'avoir pu remplacer, au vol, les tuyaux crevés de Hertz par un ensemble consistant de renseignements, décisifs pour le franchissement de la frontière. Chance, d'être passé par l'un des cols les plus bas des Pyrénées, et d'avoir bénéficié, en janvier, d'un temps si clément. Chance d'être passé avant l'installation du dispositif allemand d'interdiction. Chance de n'avoir pas été capturé en Espagne - risque secondaire, mais auquel ont échappé infiniment peu de ceux qui ont effectué ce passage, peut-être 1 ou 2%; puisqu'à part quatre de mes plus proches camarades et trois autres mentionnés dans ce récit, je n'en ai pratiquement jamais rencontré.

Chance enfin d'avoir pu choisir la France Libre - ce que tant d'autres ont regretté de n'avoir pas pu faire -, chance enfin d'avoir retrouvé un frère, aimé de tous dans notre famille, dont un océan et les barrières de l'occupation nous séparaient depuis deux ans... et qui devenait, dans cette Angleterre qu'il connaissait si bien, un appui supplémentaire incomparable...

I. B. 23

The Bearer *Jacques Rene Marie MANIPRIX* who states that he is of *French* nationality, is permitted to land at.....

nationality, is permitted to land at.....

PERMITTED TO LAND AT LONDON ON CONDITION

..... THAT THE BEARER IS A *Fighting French*

on *with a valid passport* on *French* *French authorities*

..... IN LONDON AND THAT THE BEARER CON-

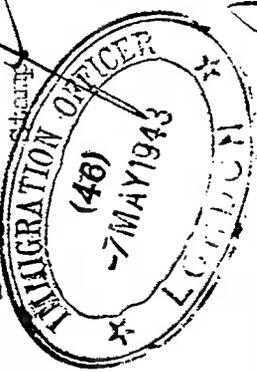
DITIONS AS SET OUT IN THE FOLLOWING IS

DISCHARGED THEREFROM IN THE UNITED KINGDOM.



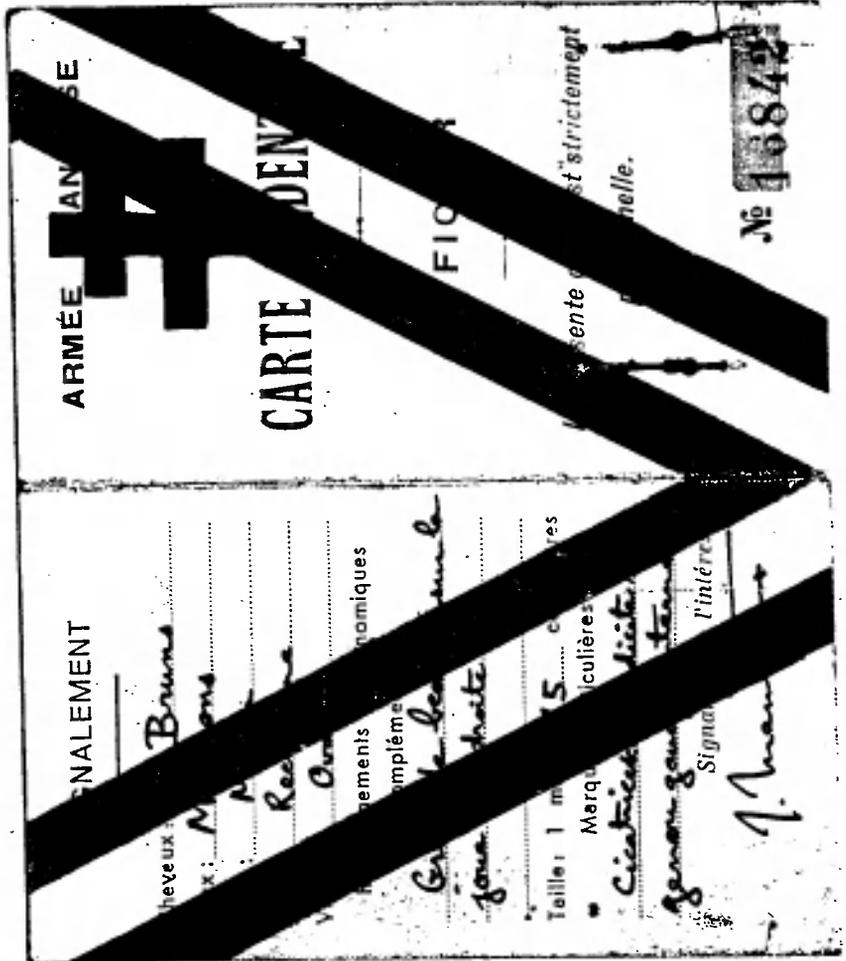
(Signed) *J. P. Pouches*

Immigration Officer's Stamp



Signature of Bearer..... *J. P. Pouches*

L'entrée et la sortie ...



L'ANGLETERRE EN 1943 :

L'Angleterre de ces années de guerre fut quelque chose d'unique au monde, quelque chose qu'on ne reverra jamais, - et dans un sens c'est tant mieux, si cela veut dire que jamais le monde libre ne se retrouvera dans un tel péril. Mais en outre beaucoup de raisons différentes y concourent, à commencer par les énormes et irréversibles transformations de la société, et des mentalités, dans les quelque cinquante années qui se sont écoulées depuis.

Venant d'une France si différente déjà en temps ordinaire, mais encore - et terriblement - plus différente en ce temps d'infortune, de misère et d'angoisse, le contraste, même s'il était attendu, était prodigieux.

Au printemps 1943, la Grande Bretagne bouclait la quatrième année de cette guerre, menée contre un ennemi qui campait depuis trois ans à moins de 40 kilomètres de son territoire, après avoir balayé, en quelques jours ou quelques semaines, dix pays d'Europe; un ennemi dont les sous-marins infestaient toutes ses voies de ravitaillement, envoyant par le fond, chaque mois, des centaines de milliers de tonnes de vivres, de médicaments, de matières premières et d'armements précieux; dont l'aviation pouvait bombarder n'importe quel point de son territoire, moins d'une heure après avoir décollé du continent, et qui y lançait, maintenant, outre des bombes, une foule d'engins meurtriers déguisés en objets inoffensifs, destinés à semer la terreur en mutilant ou en tuant des enfants mal avertis; (des affiches en couleurs, représentant toute la panoplie de ces engins, étaient apposées dans tous les lieux publics).

La réaction du peuple anglais au désastre de juin 1940, puis à la longue et sanglante "bataille d'Angleterre" menée contre la Luftwaffe (automne 1940, hiver 1940-41), demeure un des sommets de l'histoire de l'Occident, un sommet comparable à celui de l'Athènes antique, construisant en hâte sa flotte de 260 navires de guerre dans l'attente du retour des Perses après Marathon, et jouant le tout pour le tout aux portes de sa cité, à Salamine; ou à celui de la bataille de Poitiers... Et que dire de l'audace de Churchill qui, malgré ces menaces si pressantes aux portes de l'Angleterre, dépêcha durant l'été 40 même le gros des chars lourds de l'armée, en contournant le Cap, jusqu'en Egypte, pour y assurer la défense du canal de Suez et de la route du pétrole du Moyen-Orient ?

De juin 40 à juin 41, la Grande Bretagne, aidée de loin par ses Dominions, a combattu seule contre Hitler et Mussolini réunis. Mais le charisme providentiel de Churchill permit d'organiser, pour sa défense, toute la population, et de créer l'esprit qui, par-dessus tout, assura l'invincibilité, avant même de réunir les moyens de la victoire: les armées, les armements nécessaires, et plus encore sans doute, l'entrée en scène des alliés les plus puissants du globe.

La Grande Bretagne avait sans doute toute sa part dans l'abandon de la sécurité européenne, et l'aveuglement sur la résurgence d'une Allemagne militariste et revancharde. Impréparée en 1939, moralement comme matériellement, elle avait reçu le choc de juin 40, avec le sauvetage inespéré de plus de trois cent mille hommes, sur

les plages de Dunkerque, comme un formidable électro-choc.

Depuis, du sommet jusqu'à la plus humble base, ç'avait été une gigantesque mobilisation nationale, celle de la onzième heure, de la dernière chance.

Les politiques avaient fait une union sacrée autour du roi et de Churchill. Tout ce qui restait d'armées, à commencer par la célèbre "Navy" à qui revenait d'empêcher l'invasion fatale, mais aussi l'aviation, qui volait presque sans réserves à toute heure du jour et de la nuit pour préserver une maîtrise du ciel, - tout ce qui restait d'armées donnait l'exemple.

Derrière, les forces terrestres, replâtrées de jour en jour; une sorte de levée en masse d'hommes et de femmes pour boucher les trous, quadriller le territoire contre la menace de débarquements aériens en profondeur (c'était la Home Guard); pour surveiller les toits et parer au bombardement des villes-à bombes incendiaires-, combattre les feux, secourir les victimes, déblayer les ruines, remplacer les mobilisés dans tous les métiers, fabriquer les armes et les munitions; tenir tous les postes auxiliaires de conducteurs de véhicules, manoeuvrer les ballons captifs de protection des agglomérations... Beaucoup de ces fonctions comportaient un uniforme, et l'impression était que la moitié au moins des hommes et des femmes étaient sous l'uniforme: khaki de l'armée, bleu marine de la Navy, bleu horizon de la R.A.F., bleu-noir du London Transport, etc.

Bien sûr, des contingents alliés des pays submergés, petits mais déterminés, luttèrent coude à coude avec les Britanniques, et les Dominions: Canada, Australie, Nouvelle-Zélande et, avec bien des réserves, Afrique du Sud. Ainsi des Français Libres - dont le plus gros des forces était issu de l'Afrique Equatoriale, tôt ralliée, et opérait dans le Moyen Orient, et du Tchad vers la Libye; mais qui comportaient aussi des forces navales, militaires et marchandes (plus de 200.000 tonnes de ces dernières), importantes, et plusieurs groupes de chasse et de bombardement;

- puis, des Polonais, qui alignèrent deux divisions complètes en Egypte, puis en Italie;

- des Norvégiens, qui apportèrent dès 1940 la plus grosse des flottes pérolières opérant sous pavillon allié, avec ses équipages;

- des Belges, Polonais, Tchécoslovaques ... et même Français, opérant sous uniforme anglais dès l'été 40, dans la Chasse de la R.A.F., comptant pour un effectif important dans le total des pilotes opérationnels immédiatement, qui eurent à tenir tête à la Luftwaffe; ceux à qui est dédié le vitrail central de l'abside de la cathédrale de Westminster, avec l'inscription du magnifique hommage de Churchill après la bataille d'Angleterre:

"Never did so many owe so much to so few".

En 1943, la Royal Air Force passait largement à l'offensive sur l'Europe de l'Ouest, ce que le renfort progressif des escadres américaines allait bientôt permettre de multiplier.

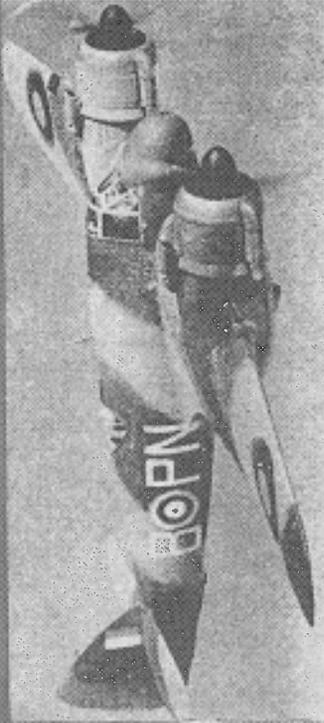
Il y avait des raids de jour sur des objectifs ponctuels précis, notamment en France, et des raids de nuit d'une envergure croissante sur l'Allemagne même. Beaucoup de ces faits d'armes ont sombré dans l'incognito. J'en citerai un:

Très peu après mon arrivée, j'avais pu voir la marraine de guerre (française) de mon ami disparu Jean-Paul Slyper, et celle-ci m'indiqua la présence d'un cousin de Jean-Paul, nommé Cerf, engagé en 1940 dans la RAF et combattant comme pilote de bombardement, sous le pseudo de Newman. Je fus très impressionné de pouvoir rencontrer celui-ci, un garçon de mon âge, pas plus, et de petite taille, ce qui, je ne sais pas si on me comprendra, me le

BRISTOL BEAUFIGHTER

Type (Mk. VIF) : Biplane de chasse de nuit.
Moteurs : 2 Bristol Hercules VI ou XVI de 1.670 CV chacun.
Armement : 4 canons de 20 mm. (nez) et 6 ml de 7.7 mm. (ailes).
Dimensions :
Envergure : 17,57 m.
Longueur : 12,59 m.
Hauteur : 4,81 m.
A vide : 6.590 kg.
En charge : 9.720 kg.
Performances : Vitesse maximale : 532 km./h.
Rayon d'action : 2.352 km.
Plafond pratique : 8.100 m.

Le Beaufighter, par son puissant armement et ses performances, fut l'un des meilleurs chasseurs de nuit de la R.A.F. au moment des raids allemands sur l'Angleterre, en hiver 1940-41. Sa construction avait débuté à Filton à la fin de 1938 et le prototype était fin prêt le 17 juillet 1939. Il fut suivi de 3 autres machines, pour évaluation. La production débuta par le Beaufighter Mk. IF qui allait être construit par Fairey, Westland et Bristol. Le premier exemplaire de série était mis entre les mains de la R.A.F. en avril 1940 et cinq autres étaient livrés avant la fin du mois de juillet. Au printemps 1941, le Beaufighter commença à prendre la relève du Blenheim IVF au sein du Coastal Command où il fut connu sous l'appellation Beaufighter IC. La version suivante prit la désignation IIF et était animée par 2 Rolls Royce Merlin XX de 1.280 CV. Le Beaufighter II avait été amélioré : la dérive verticale avait été augmentée, ce qui facilitait les manœuvres au décollage et la queue de l'avion avait été diédrière, ce qui lui procurait une meilleure stabilité transversale en ascension. Le Beaufighter VI réemployait les moteurs Hercules et, par la suite d'ailleurs, le Merlin fut complètement délaissé sur l'appareil. Le Mk. VIC fut armé de



roquettes sous les ailes et devint le premier chasseur de ce genre à entrer en service dans la R. A. F. Le Beaufighter X succéda au Beaufighter VI. A ce moment, l'avion avait été eclipsé par le Mosquito dans son rôle de chasseur nocturne, aussi fut-il utilisé par le Coastal Command pour la « pêche » aux sous-marins ennemis. Il emportait des torpilles, des bombes et roquettes et un système-radar ASV fut fixé dans le nez de l'appareil ; 2.205 Beaufighter TF. X furent construits. La version finale du Beaufighter prit la désignation Mk. XI (moteurs Hercules XVII).

Le premier avion ennemi détruit par un Beaufighter de nuit fut un Junkers Ju 88, le 19 novembre 1940. En même temps que les Beaufighter entraient en service dans les escadrilles de la R. A. F. basées sur le sol anglais, d'autres machines étaient envoyées dans le Moyen-Orient. Ce n'est qu'en 1950 que le dernier Bristol Beaufighter fut retiré du service dans la Royal Air Force. C'est le Bristol Brigand qui prit la relève.

DE HAVILLAND DH-98 MOSQUITO

PRODUCTION TOTALE 7780 unités)

Type (Mk. VI) : Biplane chasseur-bombardier.

Moteurs : 2 Rolls-Royce Merlin XXI de 1.230 CV chacun.

Armement : 4 ml 20 mm. et 4 ml 7.7 mm. dans le nez.

Dimensions :

Envergure : 16,47 m.

Longueur : 12,31 m.

Hauteur : 4,63 m.

A vide : 6.470 kg.

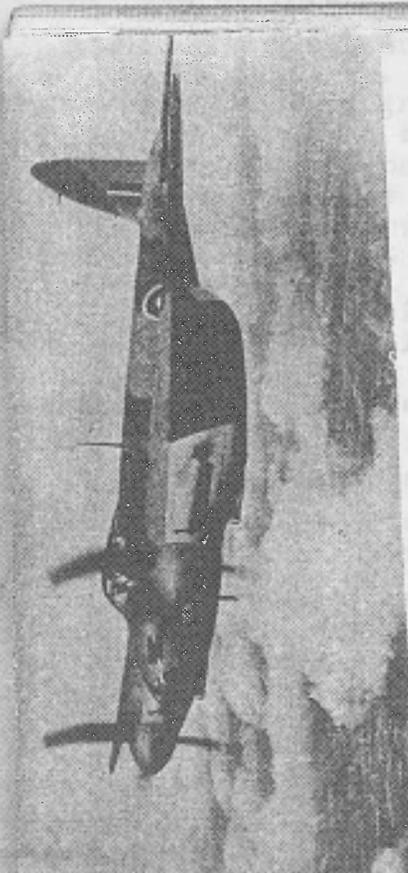
Poids : En charge : 10.100 kg.

Vitesse maximale : 500 km/h.

Performances : Rayon d'action : 1.980 km (sans rés. suppl.)

Plafond pratique : 10.950 m.

Le Mosquito fut, avec le Spitfire, le plus célèbre des avions britanniques de la dernière guerre. Il fut utilisé pour les missions les plus diverses : chasseur, chasseur de nuit, chasseur-bombardier, bombardier, avion de reconnaissance, etc. C'est le capitaine G. de Havilland lui-même qui était responsable de cette merveille mécanique. Le Mosquito original était entièrement en bois et ne comportait aucun armement défensif. De 1938 à 1940, il resta pratiquement inconnu de l'Air Ministry et ce n'est qu'en 1940 que ce dernier s'y intéressa et commanda une série de 50 machines comme bombardiers de jour. Trois prototypes furent réalisés, le premier comme bombardier, le second comme avion de reconnaissance et le dernier comme chasseur-bombardier. Ce chasseur-bombardier prit la désignation Mosquito II, l'avion de reconnaissance fut appelé Mosquito I et le troisième fut baptisé Mosquito IV. Ce dernier, équipé de deux Merlin 61 surcomprimés devint le Mosquito VIII (5 exemplaires) ; il fut désigné Mosquito IX lorsque doté de 2 Merlin 72. Le Mk. IX fut l'avion standard de reconnaissance-photo utilisé par la R. A. F. en 1943 et au début 1944. Plus de 3.000 sorties furent effectuées par cet appareil sur l'Europe entière, à Berlin, Vienne, Belgrade ou Budapest. A la fin de 1943,



la version de reconnaissance-photo fut dotée d'un habitacle pressurisé et prit la désignation PR. XVI (conversion du Mk. XVI de bombardement). Le PR. 32 était dérivé du précédent par l'emploi de moteurs Merlin 113. Le PR. 34, équipé de réservoirs supplémentaires sous les ailes, disposait de Merlin 76 ou 113, ou de Merlin 114A (il devint alors le PR. 34A). Le PR. 35, dernière version de reconnaissance-photo, était une conversion du B. 35. Du côté des Mosquito de bombardement léger, après le type IV déjà nommé, il y eut les Mk. IX (Merlin 72), XVI (de nuit) avec réservoirs sous les ailes, et B. 35 qui n'eut pas le temps d'être utilisé pendant la guerre (Merlin 113-114). Quant aux chasseurs, après le type II, apparut la version Mk. XII dotée d'un radar pour la chasse nocturne (1943), suivie du Mk. VI (chasseur-bombardier), version qui portait deux bombes de 250 livres sous les ailes et deux autres en soute. Ce type de Mosquito fut construit à 2.500 unités par de Havilland, Standart et Airspeed. Le Mosquito XVIII qui suivit, avait un canon de 57 mm. qui causa bien du souci aux sous-marins alle-



rendait plus impressionnant encore; la rencontre eut lieu pendant un bref passage qu'il eut à faire à Londres, au bar du Piccadilly Hotel, sur Piccadilly Circus, qui était pratiquement devenu un cercle ouvert pour tous les officiers alliés. Il me raconta à peu près ceci:

"J'appartiens à une escadrille de bombardiers légers "Beaufighter" basée en Cornouailles. Notre mission est de harasser et si possible neutraliser les deux grands cuirassés allemands Scharnhorst et Gneisenau, qui sont tapis à Brest. Ils sont protégés par une DCA extrêmement puissante, et par des filets anti-sous-marins. Nous volons depuis la côte au ras de la mer, à dix mètres au-dessus de la crête des vagues, pour échapper aux détections allemandes. Ce type de vol, avec un chargement complet de bombes ou de torpilles, est épuisant nerveusement. Quoi qu'on fasse, on traverse un mur de tirs antiaériens avant de pouvoir lâcher nos munitions. Je suis un rescapé d'une série de ces missions. Vivre en attendant la suivante est un enfer... Nous avons déjà eu tant de pertes... Faire une mission de plus est pire que l'enfer, parce qu'on a déjà tout vécu d'avance..."

Je ne sais pas si Newman a survécu.

Les pertes d'équipages étaient terribles, naturellement, et parmi les blessés graves certains étaient défigurés par le feu.

J'en vis un, justement, peu après mon arrivée, qui avait repris l'uniforme de la RAF avec le bel insigne des pilotes, - de laine, cousu au dessus de la poche droite de poitrine, avec ses deux ailes blanches encadrant un écusson surmonté de la couronne. Sa figure était pitoyable et glaçante à la fois, avec cette quasi-absence de nez, des lèvres et des paupières martyrisées, des moignons d'oreilles, et un tissu cicatriciel partout ailleurs. Un héros.

A quelque temps de là, dans l'entrée du Piccadilly Hotel, je revois la même figure de jeune officier pilote, et me trouvant maladroitement nez-à-nez avec lui dans le passage d'entrée, je lui dis, comme paralysé par le besoin de trouver une contenance: -"We've already met, I think..." (Je crois que nous nous sommes déjà vus). Et lui, très flegmatique, blasé aussi, me répond, comme pour me dépanner:

- "Oh, vous savez, nous sommes plusieurs..."

Dans quel trou se mettre, après cela ?

+ + + + +

Mais la production d'armements pour les trois armes atteignit des sommets d'efficacité. Ainsi celle du chasseur Spitfire, qui était encore en essais en 1939, reçut en 1940 une impulsion prodigieuse, qui permit de tenir tête aux Focke Wulf et aux Messerschmitt, supérieurs jusqu'alors aux Hurricane du début des hostilités. Ainsi, le projet audacieux d'un bombardier ultra-rapide en bois, dont la fabrication pouvait occuper des centaines de petits ateliers de menuiserie dispersés dans tout le pays, réduisant le risque inhérent aux attaques aériennes; il permit de produire en grande série l'avion Mosquito, le premier à opérer des raids en profondeur sur l'Allemagne, sans accompagnement de chasseurs, au prix d'une logistique d'approvisionnement sans précédent.(1)

La production d'avions de combat fut aperçue dès 1940 comme une tâche si vitale, qu'un Ministère spécial lui fut consacré; son titulaire était membre du "War Cabinet", l'organe de direction de la guerre, cercle restreint au sein du gouvernement.

En fait, tout devenait préoccupation de guerre, effort de guerre, et d'abord, de guerre défensive. Les Anglais apprirent à porter constamment leur masque à gaz en bandoulière, à circuler

(1) La production totale du Mosquito dépassa 7700 appareils.

sans lumière dans des rues obscures, à créer partout des abris antiaériens, des obstacles antichars mobiles le long des routes, des barrières de mines et de barbelés sur leurs immenses côtes, à respecter scrupuleusement les rationnements nécessaires (bien doux certes comparés à ceux du Continent occupé), à se porter volontaires pour toutes les formes de services - pour ceux qui n'étaient pas mobilisés d'office -, à se soumettre spontanément aux consignes de censure militaire, et ainsi de suite...

Des millions d'Anglais furent entraînés à éteindre les bombes incendiaires, avec du sable (jamais d'eau !), donc des bacs à sable, des pelles, des gants ignifugés étaient obligatoirement disposés dans tous les combles des immeubles. Durant les grands bombardements de villes en 1940-41, des chefs d'équipes étaient responsables de maintenir des veilleurs sur les toits.

Même au coeur du pays, comme je l'ai été avec mes camarades, on ne pouvait embrasser tous les aspects de cet effort immense et permanent.

Et au dehors, la flotte, l'orgueil n° 1 du pays, poursuivait un travail ininterrompu de jour et de nuit: les besoins étaient si grands que dès 1940 Roosevelt débloqua l'embargo américain sur la cession de navires de guerre, fournit en première urgence cinquante destroyers, puis, l'année suivante, fit occuper par les Etats Unis, pourtant encore neutres, l'Islande, ce relais d'étape pour la grande traversée, - et mit la construction navale américaine, que les bombardements allemands ne pouvaient atteindre, au travail, à allure accélérée. Pour protéger les millions de tonnes marchandes qui sillonnaient l'Atlantique nord en permanence, il fallut détecter, déjouer, contre-attaquer les hordes de sous-marins; ce fut la création du "sonar" et de l'"asdic", et le développement rapide du radar pour la détection et la télémétrie dans l'atmosphère; enfin, les systèmes de démagnétisation des coques de navires, pour déjouer le danger des mines magnétiques, innombrables et terrifiantes, qui flottaient entre deux eaux et explosaient par effet de proximité, même sans contact.

+ + + + +

Arrivant dans cette ruche bourdonnante, superbement laborieuse, l'étranger un peu observateur était vite entraîné à une sympathie enthousiaste. En regard, les préoccupations si marquantes d'identité, d'auto-justification ou de dénigrement qui régnaient dans les petits milieux, groupes et clans d'une fort petite colonie française londonienne, devenaient lamentables, en même temps qu'objet de gêne, pour qui voulait s'en abstraire. On pourra voir à ce sujet l'Histoire Secrète des Français à Londres de 1940 à 1944, d'André Gillois (Hachette, 1973).

Dictées aux uns par leur appartenance à des partis ou des mouvements de Résistance de la Métropole, à d'autres par des credo ou des ressentiments personnels, elles empoisonnaient le climat, et la réputation, de la fraction française des "émigrés". Il est vrai que ceci ne concernait qu'un nombre très limité de personnes, et ne s'étendait pas hors de Londres. Mais cela prenait néanmoins une résonance nuisible dans les milieux anglais informés, venant interférer avec les nécessités d'une coopération pleinement efficace.

Démunis de tous moyens propres, à l'exception des navires ralliés et de quelques armements rapatriés de Narvik ou stationnés dans de lointaines colonies, les Français dépendaient pour beaucoup comme d'autres alliés d'ailleurs, des Anglais, pour pouvoir participer à l'effort de guerre commun. Heureusement, les militaires français étaient par essence des volontaires. Ceux qui rejoignaient, peu à peu (bien peu les premiers temps), ajoutaient au ralliement

même l'épreuve d'un périple souvent long et difficile. Une partie des "civils" avait quand même le sens civique voulu pour se tenir dans la voie de l'unité derrière le rassembleur que se voulait être de Gaulle. Une autre partie travaillait directement à l'effort de guerre, soit dans certains services secrets, français ou britanniques, soit dans des services de recherche, dans la presse écrite ou parlée.

Ainsi, sur les ondes de la BBC, aux nombreuses émissions quotidiennes à destination de la France occupée, une part des émissions revenait à la France Libre ("Honneur et Patrie, voici la France Libre"), et une autre, servie par d'autres Français, aux services anglais d'information.

QUELQUES MOTS SUR LA FRANCE LIBRE

En contraste avec les évidents indices de faiblesse, et par-ci par-là de désunion, entre les éléments de la "diaspora" française, la fermeté, la hauteur, la clarté simple de l'action du général de Gaulle et de ceux qui travaillaient avec lui, commandent encore aujourd'hui le respect et l'admiration.

De Gaulle savait qu'outre sa vision personnelle de la résurrection de la France, il tenait une sorte de légitimité ultime, "par filiation", de ses grands aînés, dans la responsabilité du salut du pays.

Secrétaire d'Etat à la Guerre depuis quelques semaines, sortant d'une rencontre de dernière heure entre Churchill et ses collègues avec le gouvernement Paul Reynaud, le 13 juin à Tours, il allait démissionner lorsqu'il fut convoqué par Georges Mandel, le directeur de cabinet de Clemenceau aux heures de la victoire de la Grande Guerre, et qui était alors le Ministre de l'Intérieur.

"Il m'annonça que les Allemands venaient d'entrer à Paris. Puis, évoquant l'avenir, il ajouta: "De toute façon, nous ne sommes qu'au début de la guerre mondiale. Vous avez de grands devoirs à accomplir, Général ! mais avec l'avantage d'être, au milieu de nous tous, un homme intact. Ne pensez qu'à ce qui doit être fait pour la France, et songez que, le cas échéant, votre fonction actuelle peut vous faciliter les choses". Je dois dire que cet argument me convainquit d'attendre avant de me démettre. C'est à cela qu'a tenu, peut-être, physiquement parlant, ce que j'ai pu faire par la suite."

Ce conseil, il ne l'aurait peut-être pas accepté d'un homme qui aurait, moins que Mandel, incarné la résistance. C'est Mandel qui entraîna au Maroc, sur le Massilia, plusieurs ministres et parlementaires, ce qui lui valut d'être, et de rester, incarcéré, jusqu'à ce que, livré à la Milice, il soit assassiné, en 1943.

Cette France Libre, que de Gaulle entreprit de rassembler avant même de savoir qu'il allait devoir l'assumer au sommet - faute d'avoir vu répondre à son premier appel des hommes de premier plan - démarra dans des difficultés et des contretemps inimaginables, dont les plus graves vinrent, paradoxalement, des Britanniques eux-mêmes.

Bien entendu, presque dès le premier jour, de Gaulle mit en tête de toutes préoccupations celle de maintenir à bout de bras la pétition d'une légitimité sans partage pour la représentation de la France dans l'Alliance, et pour la restauration de sa souveraineté en tant que pays libre et démocratique.

Mais ceci passait par une donnée militaire. Dès le début, en politique avisé, de Gaulle l'avait vu. "...Il n'y a pas de France sans épée. Constituer une force de combat, cela importait avant tout. Je m'y employai aussitôt."

En 1943, la Marine disposait de plus de cent navires de guerre, du sous-marin au croiseur, et de plus de 6000 hommes d'équipage. Les forces aériennes représentaient plusieurs groupes de chasse et de bombardement. L'Armée de Terre, disséminée entre le front tunisien, le Maroc (colonne Leclerc en voie de reconversion en 2ème D.B.) les différentes unités territoriales d'Afrique, de Madagascar, de la

Réunion, de Djibouti, du Liban et de la Syrie, de l'Océanie, et en y ajoutant les unités de commandos et parachutistes stationnées en Grande Bretagne, représentait sans doute trente à quarante mille hommes.

Les effectifs encore supérieurs que remobilisait l'arrivée des Alliés en Afrique du Nord allaient, naturellement, transformer le poids de la participation française dans la reconquête. Non seulement il y avait le gros des troupes terrestres stationnées au Maroc et en Algérie sous le régime semi-désarmé imposé par l'armistice de 1940, mais le retournement de situation dans ces territoires, accompagné de la rentrée dans le camp de l'alliance de nombreux généraux et amiraux jusque-là soumis à Vichy, achevait de "libérer" deux importantes forces navales, celles restées inactives à Alexandrie et à La Martinique.

Enfin, le dernier carré des obstinés de Vichy, tenant les grands territoires de l'Afrique Occidentale (Sénégal, Mali qu'on appelait Soudan, Guinée, Côte d'Ivoire, Niger, Togo, Dahomey qu'on appelle maintenant Bénin, Haute-Volta...), les Antilles et la Guyane, apportait son allégeance à Giraud et à Alger, et ainsi, de proche en proche, à une Résistance extérieure mûre pour l'unification.

Si 1943 était une grande année pour les chances de la Résistance extérieure, ç'en était une aussi pour la montée en puissance des mouvements de Résistance intérieure, dont certains étaient au demeurant animés directement de Londres, les uns par les Français, d'autres concurremment par les Britanniques. La plupart de ceux qui avaient pris corps en France même s'efforçaient de prendre contact avec Londres, d'une part pour recevoir des moyens (explosifs, armes, transmissions, argent...), d'autre part pour accroître leur représentativité, pour se faire intégrer dans un ensemble plus performant de renseignement et d'action directe, - voire pour sonder le Comité National en prévision des enjeux politiques de la Libération à venir. Londres était ainsi un centre nerveux vital. Même après le transport de l'autorité suprême à Alger où elle prit le nom de CFLN (Comité Français de Libération Nationale), dans le courant de l'été 1943, la position privilégiée de Londres, sa proximité de la France occupée, subsistèrent pour tout ce qui concernait le transport des personnes-clé et des agents de France, ou vers la France, et pour le ravitaillement, voire l'encadrement, de plusieurs mouvements.

De tous les pays occupés, aucun ne pouvait avoir une importance comparable à celle de la France, pour ce qui contribuerait à la défaite de l'Allemagne. Aux dires d'Eisenhower lui-même, la Résistance pesa, à partir du débarquement de Normandie, le poids de douze divisions - soit plus que le nombre total des divisions françaises proprement dites en ligne au même moment.

J'ai débordé du cadre de la seule France Libre. Mais comment imaginer que tout se soit fédéré autour de de Gaulle, d'époque en époque et surtout en 1943 à Alger, si les conditions du rassemblement n'avaient pas été construites à partir de l'élan que lui-même avait su provoquer au premier moment, puis entretenir, contre vents et marées, pendant les trois années ingrates de 1940 à 1943 ?

LONDRES - 1943 :

(De l'autre côté du miroir)

Je ne sais comment bien rendre la superposition d'une vie londonienne liée à la présence d'Etienne, tout récemment arrivé des Etats Unis, avec le vécu de mon entrée, puis de mon absorption, dans la vie militaire, objectif pourtant unique de ma venue en Grande Bretagne.

Pour moi-même, c'était un ensemble d'expériences inouï, où se mêlaient le sentiment d'avoir réussi ce dont je rêvais - sans véritable espoir - depuis trois ans; puis la joie d'avoir retrouvé ce frère dont nous avions paru devoir rester coupés jusqu'à la fin de la guerre (en mettant les choses au mieux); ensuite le choc permanent que vous causait la vue à bout portant de l'Angleterre en guerre, avec les images si récentes encore dans la tête, d'une France sous la botte des Allemands, venant après les années de nullité et d'abaissement vécues en France "non-O"; et bien d'autres choses submergeant toute imagination, pourtant active !

J'ai déjà relaté, dans mes souvenirs sur la vie d'Etienne, de quoi montrer une partie de ces nombreuses facettes d'une même tranche de vie. Parce que certains de mes lecteurs n'auront pas lu cet écrit, je reproduirai ci-après quelques pages qui y sont consacrées, mot à mot. Un tel récit ne se réécrit pas une seconde fois, ni ne se romance.

Je veux pourtant mieux faire comprendre (et mieux comprendre en l'écrivant) en quoi ma situation en Grande Bretagne, pour insignifiante qu'elle ait été, se caractérisait par rapport à celle de beaucoup d'autres Français, jeunes ou moins jeunes, qui s'y trouverent dans la même période.

Ce n'est pas que j'aie passé beaucoup de temps dans le pays: trois jours en 1932, à onze ans, dans les environs mêmes de Folkestone, et quinze jours en 1937 (une traversée de Londres, en vitesse, et un séjour en collectivité de jeunes dans le Suffolk, à Ipswich, avec Philippe, le tout dans l'insouciance de l'âge et du temps de paix, et sans contact ou presque avec des Anglais !)

Mais j'avais néanmoins une certaine perception du "fait" anglais, dans son originalité de toujours, par une connaissance des moeurs et des rites sociaux, des livres et comptines de l'enfance, d'une partie de l'Histoire; par celle de la vie vécue par mes parents en Angleterre pendant des années de paix, puis des années d'une autre guerre; par le privilège de la présence, dans notre famille, jusqu'à mes sept ans, d'une jeune londonienne, dont Philippe et moi avons partagé la chambre dès avant que je sache parler; qui fit de nous des enfants bilingues, chantant les chansons et les Noëlés des petits Anglais. Puis, il y avait eu les visites fréquentes de nombreux amis anglais de nos parents, jusqu'en 39; les récits de mon père sur ses profondes connaissances des institutions, des milieux britanniques spécifiques, de leurs mentalités; la lecture quotidienne, pendant des années, d'un grand quotidien, le "Manchester Guardian", qui nous arrivait en abonnement; les expériences anglaises d'Etienne - un an de séjour d'études supérieu-



Marjorie Vernon

vers 1948

L O N D R E S



12 Hampstead Square (comme porté sur la plaque du portail). Notre chambre avait les deux fenêtres de gauche au 1er étage. Le porche de l'église est en face du portail. Ces photos ont été prises par David Layton, en Mars 1992.

ECOLE
ARCHIVES
POLYTECHNIQUE



res, et des vacances chez des amis là-bas; enfin, plus récemment, l'écoute passionnée des informations de Londres depuis l'été 40... Tout cela me donnait le sentiment d'évoluer bientôt dans un monde familier, un monde qui m'aurait attendu de tout temps et dans lequel je pourrais comprendre et être compris à demi-mot, comme à la maison.

Cette révélation m'atteignait maintenant avec une force imprévue, et en profondeur. Après tout, jusqu'à Gibraltar, je n'avais eu en vue que d'arriver en Algérie ou au Maroc, où toute cette richesse aurait été complètement inutilisée, perdue. Et, d'autre part, en profiter trop, c'était me perdre un peu, c'était introduire un "agréable" superflu à côté d'un "utile" indispensable. La plupart des Français présents en Grande Bretagne n'avaient ni ce problème, ni les états d'âme (pas toujours clairs, j'en conviens) qui en découlaient.

Pour Etienne dont j'allais partager l'existence pendant quelques brèves semaines, à Londres même, c'était différent. Non seulement il avait vécu ici, d'abord enfant (il s'en souvenait très bien) puis étudiant, mais il venait de passer pas loin de deux ans en milieu anglophone, aux Etats Unis: milieu différent à beaucoup d'égards (y compris celui de la neutralité pendant les premiers mois !) mais enfin, milieu universitaire, proche de celui de la Nouvelle-Angleterre, qui est, comme on sait, celui des mentalités d'Amérique les moins éloignées de celle de l'Angleterre "tout court".

Avec lui, j'allais rencontrer aussi bien des Anglais, ayant vécu sur place sans interruption (dont de vieux amis de nos parents, dans cinq ou six familles différentes), que des Français "vieux résidents", et encore des Français Libres ayant moins de trois ans d'Angleterre, et d'autres Européens des pays occupés: Norvégiens, Espagnols (j'ai assimilé ceux-ci d'instinct, parce que Franco...!); et des Américains, sûrs d'eux-mêmes et bourrés de préjugés simplistes; enfin quelques neutres éclairés (Suisses). Un vrai kaléidoscope, et presque de quoi faire le démarrage d'une sorte d'Education Européenne... comme aurait dit Romain Gary.

C'est sur ce fond de décor que je peux essayer maintenant de laisser se dérouler le fil du temps passé...

.....

Les impressions si diverses de cette vie "mondaine" de trois semaines environ, venant à la suite de la semi-hibernation des centres de filtrage, me restent très vivement.

Il y avait d'abord la petite vie réglée et patriarcale (ou matriarcale ?) chez Marjorie Vernon, amie de mes parents ainsi que son mari (décédé depuis peu), depuis avant 1914; mon père avait connu Vernon en 1899 ! Maison et mobilier typiquement anglais, vitres à petits carreaux, jardinets tout autour, argenterie dans les vitrines, toasts et marmelade d'oranges le matin, et thé/conversation à quatre heures, avec le plus souvent la présence d'un très vieux retraité, locataire bonasse, à couperose, favoris, lunettes à demi-verres en croissant, gilet: auditeur toujours disponible et ravi, ravi d'être tiré de sa solitude un moment. Marjorie connaissait toute notre famille, et nous sachant sous l'effet d'un certain spleen, redoublait de tonus et d'initiatives. Ainsi elle nous emmena deux fois au moins au théâtre, voir des pièces à succès (dont "Arsenic et Vieilles Dentelles") et autant à des soirées lyriques (dont un opéra de Donizetti). Elle nous rendait, parmi tant de services affectueux, celui inestimable d'écrire régulièrement à nos parents à Genève, autre privilège dont nous mesurions toute la valeur.

A la vérité, les anciennes connaissances fourmillaient:

Anglaises d'abord: "Tante Nina" Spiller, Française devenue anglaise par son mariage, avait été la secrétaire de mon père sept ans

durant à la SDN et figurait parmi mes souvenirs d'enfance; haute comme trois pommes, sexagénaire à la voix de basse, militante de toujours pour les droits de la femme, enfin force de la nature. Elle aussi connaissait tout de notre famille - elle était même une très (très) lointaine cousine -, seule l'occupation nous avait coupés.

Puis Violet Harper-Spiller, une de ses filles, médecin, à qui Etienne et moi rendîmes visite dans la banlieue est d'Ilford où elle habite encore (en 1992). Son ménage habitait un petit pavillon sans cave. La défense passive fournissait, pour ce genre de logement, une sorte de structure en acier, pouvant être placée par exemple sous une table de salle à manger pour servir d'abri anti-aérien, c'est à dire anti-écrasement. Violet, son mari, et leur fillette d'un an, avaient passé de nombreuses heures d'alertes, depuis trois ans, sous cet abri de fortune. Etienne, lui, avait passé son temps, à l'époque des zeppelins, vers 1916-17 et à Londres aussi, directement sous la table de salle à manger. Il y avait progrès.

Sir Walter Layton, directeur du "News Chronicle", quotidien libéral, était père d'une nombreuse famille (sept enfants, alors étagés de 35 à 13 ans environ), où Etienne avait séjourné en 1933 et avec qui des relations suivies s'étaient maintenues jusqu'en 39-40. Ils étaient naturellement dispersés (une fille mariée au Canada, une autre dans l'armée en Egypte, deux fils officiers en Angleterre même, etc.), mais Lady Layton nous reçut chaleureusement, tout en terminant les préparatifs du mariage de sa troisième fille, Olive. Celle-ci épousait un chef d'orchestre... autrichien (!) - réfugié d'avant 39. Invités au mariage, nous l'étions aussi à la représentation d'opéra qui concluait la journée, le mari dirigeant l'orchestre, et sa jeune épouse sur scène, comme choriste !

Le correspondant le plus direct d'Etienne dans cette famille était David, second fils. Beau grand Britannique, blond aux yeux bleus, fait pour une image publicitaire, il portait avec un chic naturel l'uniforme de grosse laine khaki de capitaine; c'est dans cette tenue qu'il était venu, immédiatement après mon arrivée, nous rendre visite à Lawn House, avec dans ses bras son premier-né d'un an, Jonathan, dont il était littéralement fou. Par la suite, David m'emmena au coeur de la City, qui portait les graves marques des dévastations dues aux bombardements féroces de l'hiver 40-41. Le but de notre visite était de grimper dans les combles de la coupole de la cathédrale Saint Paul, pas seulement pour les vues sur tout Londres qu'on y découvrirait. David, pendant le "Blitz", y était de service anti-incendie, et voulut me faire voir tous les seaux de sable, toutes les lances à eau dont il avait eu la supervision (et l'emploi !) durant ces nuits terribles, où tout était en feu autour de la cathédrale, et dans les docks du port maritime, très proche.

Il y avait la famille Hartog, autre famille d'amis très anciens des parents, qui avaient vécu longtemps dans l'Inde britannique (lui, fonctionnaire) et en avaient rapporté une vue lucide des problèmes explosifs de nationalisme qui amèneraient un jour l'indépendance. Famille israélite à la pratique religieuse stricte, comme nous devons le découvrir en passant à table: on nous affubla de chapeaux mous, comme le père et les trois fils, tous présents (l'aîné seul était mobilisable et en uniforme), pour la prière, dite en hébreu... Expérience unique pour nous deux, qui évitions de nous regarder, sûrs que nous étions de nous tordre si nous voyions la binette de l'autre dans cet accoutrement...

Il y avait les Collins, qui habitaient un petit cottage à Pinner, loin à l'ouest; Mary était une amie de jeunesse de maman, une femme d'une finesse d'esprit et de coeur, innée. Eux et leur fille Gertrude, qui avait été une compagne de jeux d'Etienne tout petit, avaient avant tout l'accueil de l'affection pure. C'est chez

eux qu'Etienne déposa tous ses papiers avant d'embarquer pour la Normandie; chez eux, que j'allai les rechercher, fin 1945...

Etienne cherchait alors un éditeur pour le livre qu'il avait écrit aux Etats Unis. Il m'emmena à ses rencontres avec des universitaires proches de l'Oxford University Press, laquelle devait effectivement, fin 1944, lui adresser, du côté de Strasbourg, leur lettre d'intention, et qui publia le livre, avec un grand retentissement, après sa mort, en 1946. C'étaient eux-mêmes des auteurs publiés, l'un, D.W. Brogan, spécialiste de la société française contemporaine, l'autre, sur sa recommandation, R.B. Mc Callum, qui le premier prit feu pour le manuscrit d'Etienne avant d'en devenir l'examineur attitré.

Parmi les Anglais moins intimes, une rencontre avec le député conservateur Harold Nicolson me reste fortement en mémoire.

C'était encore en mai ou juin - j'étais encore fraîchement débarqué - et il nous avait donné rendez-vous au Parlement même, qui est au bord de la Tamise. La Chambre des Communes, dévastée par un des innombrables raids allemands à bombes incendiaires de 1940-41, était hors d'usage. Les Communes siégeaient, depuis, dans la Chambre des Lords: c'est par là que nous attendait Nicolson, à la sortie d'une séance de travail. C'était extrêmement impressionnant de rencontrer cet homme dont j'avais entendu parler bien avant la guerre mondiale, à la maison. Papa, qui le connaissait depuis la première guerre, nous avait raconté comment Nicolson, jeune attaché au Foreign Office en 1914, s'était trompé d'enveloppe en étant chargé de porter à l'ambassadeur d'Allemagne, en pleine nuit, la déclaration de guerre de l'Angleterre. L'ambassadeur, épuisé par les journées finales de la crise, était sur un sofa, à moitié endormi, et lui avait dit: "Laissez ça là, je sais ce que c'est".

En route vers chez lui, Nicolson s'était rendu compte qu'il avait remis une enveloppe confiée par sa femme et contenant un article sur la mode féminine, destiné à paraître dans une édition matinale de la presse londonienne. Affolé, il revint sur ses pas, pour retrouver l'ambassadeur dans la même position, et l'enveloppe fatidique, encore intacte... Il avait placé cet incident, dans les années trente, dans un roman à succès (en édition française: "Tensions Diplomatiques"- chez Grasset, 1938). Bien sûr, sa notoriété ne s'arrêtait pas là...

Lors de notre visite, c'est évidemment Etienne qui était reçu (ils se revirent à plusieurs reprises); Nicolson nous mena d'abord sur la large esplanade que le Parlement possède en bordure de la rivière. D'être en ce haut lieu, où nous étions pratiquement seuls, me paraissait si extraordinaire, après mes expériences des derniers mois, que je n'ai aucun souvenir de ce qui s'y est dit. Puis il nous amena à la buvette, qui, comme à notre Assemblée Nationale, permet aux parlementaires de se restaurer sur place sans perte de temps; là, c'était l'affluence: autre impression exceptionnelle, de voir de si près bon nombre de ceux qui contrôlaient le gouvernement, clé de l'effort de guerre allié...

Il y avait encore Alec Patterson, Directeur des Prisons au Ministère de la Justice, et sa femme, un couple dans la cinquantaine, dont Etienne avait fait connaissance avant la guerre (Il avait même procuré à Patterson des contacts avec ses homologues français, et des visites dans nos prisons). Vivant très simplement dans les environs des docks, c'est dans un "pub" de quartier qu'ils nous conduisirent, et la soirée se passa au comptoir, autour de demis renouvelés ("Brown or Light Ale ?" - "Guinness is good for you !"), pour aider à combler les années de séparation, dans le charivari joyeux des buveurs de bière (tous masculins !) et des joueurs de fléchettes, dans la fumée des Players et des Woodbines...

Il y avait l'Américain Kittredge, un ex-fonctionnaire de la Fondation Rockefeller avec qui Etienne avait eu affaire durant le temps encore récent de sa bourse d'études aux Etats Unis, et qui était maintenant, dans un rutilant uniforme de capitaine de frégate de la Marine U.S., aux parements de manches couverts d'or, l'ad-joint d'un certain amiral Stark, envoyé spécial des Etats Unis pour la liaison avec de Gaulle. Nous avons déjeuné avec Kittredge, un grand format à moustaches, à son Club, non loin de Leicester Square. Je passe sur ses monologues enfiévrés contre de Gaulle, et sur tous les magouillages, vrais ou supposés, dans les milieux fran-çais. J'en dois la conservation aux notes d'Etienne. Ils étaient symptomatiques des graves réserves que Roosevelt lui-même émettait envers de Gaulle - sans cesse excité en cela par des Français aussi distingués que Jean Monnet, lequel était fort en grâce à Washing-ton, depuis qu'en 1940 il avait estimé au-dessous de sa dignité d'apporter sa collaboration à l'homme du 18 juin.

Tout ceci contribua fortement à maintenir pendant près d'un an une autorité antigauilliste à Alger, coiffée par les généraux précédemment aux ordres de Vichy. J'y reviendrai.

Nous avons encore renoué avec deux ménages, amis de nos parents depuis le temps lointain de la SDN.

Pablo de Azcarate, qui y avait été le délégué de l'Espagne, sa femme et leurs enfants, et nous autres, avions passé ensemble les vacances de 1933 à Hendaye. Ayant servi avec conviction la Ré- publique au premier jour, puis pris parti pour elle dans la guerre civile, Azcarate et sa femme étaient maintenant, en exil, ambassa- deur et épouse d'ambassadeur de la République ; dont le gouverne- ment restait à Mexico, seul reconnu par la Grande Bretagne. Nous avons eu droit aux embrassades en allant dîner, dans l'intimité bien sûr, à l'ambassade.

Erik Colban, autre délégué à la SDN, mais pour la Norvège, maintenant occupée, était, lui aussi, ambassadeur auprès de sa Gra- cieuse Majesté. Là, Etienne était encore plus chez lui, car le fils Colban, un Erik également, avait été un de ses premiers copains à Genève. Cela nous valut un autre dîner d'ambassade, sous les lustres.

Du côté des Français, j'eus le privilège, grâce encore à E- tienne, d'entretiens avec trois des Commissaires Nationaux, dans la salle même des réunions du Comité National, au 4, Carlton Gardens: successivement René Pléven, André Philip, et René Cassin, chargés respectivement des Affaires Etrangères et des Colonies, de l'Inté- rieur et du Travail, et de la Justice et de l'Education.

André Philip était passé chez nous, rue Bugeaud à Lyon, en 41; à l'époque nous n'avions aucune idée de ses relations avec Londres. Mais, à cela près, on se connaissait.

Pléven avait connu Etienne aux U.S.A. en 41-42 à l'occasion de missions officielles, et était acquis à son projet de livre, écrit en défense des intérêts français. Je devais le revoir à Alger l'an- née suivante.

Cassin était un ancien professeur à la Fac de Droit de Paris, connu d'Etienne, mais aussi une relation plus ancienne de mon père. Il nous consacra un temps appréciable, nous gratifiant d'un exposé passionnant sur les difficultés inimaginables des débuts de la France Libre.

En particulier, nous dit-il, les Anglais, légalistes rigides, avaient, depuis 1940, mis sous scellés l'Ambassade et les Consulats de France, privant la France Libre de toutes les archives les plus indispensables au travail de gouvernement, à commencer par celles du Journal Officiel, nécessaires à la continuité de l'action admi-

nistrative, réglementaire et judiciaire dans les territoires raliés de l'Empire, et pour le gouvernement des Français de toute qualité venant se rattacher à l'autorité française de Londres. Pratiquement seul pour cette tâche, Cassin s'était attaqué à un travail de titan, offrant des solutions, temporaires ou définitives, pour toutes les questions nécessitant des décisions urgentes. Celles-ci, une fois contresignées par de Gaulle, paraissaient au Bulletin Officiel de la France Libre. L'esprit de dévouement total, de volonté inébranlable, qui transparaissait chez lui, s'alliait avec une simplicité, une façon de vous traiter comme d'égal à égal, qui m'ont gravé cet entretien en mémoire.

Paul Vaucher, successeur de mon père (et d'autres dans l'intervalle) à la chaire d'Histoire et Institutions françaises contemporaines à l'Université de Londres, avait été, encore en 39-40, son adjoint dans la Section Britannique du Ministère de l'Information. Sa femme et lui nous réservèrent un accueil affectueux dans leur minuscule appartement. A Londres en juin 40, ils avaient donné aussitôt et sans réserve leur allégeance à la France Libre, mais l'âge de Vaucher - la soixantaine passée - le confinait à des tâches civiles.

Du même âge environ, Pierre Comert, membre du cabinet de l'Armement d'Albert Thomas pendant la Grande Guerre et dès ce moment en relations suivies avec papa, s'était encore trouvé son collègue comme Directeur (de l'Information) à la SDN dès 1920. De ce fait, les deux familles, voisines dans le même coin de Genève, s'étaient fréquentées couramment: mon tout premier copain était son petit dernier, Jean-Claude, né là-bas peu après moi. Comert s'était retrouvé à Londres au moment de la débâcle - je ne sais plus comment - et y était resté, non sans toutefois des réserves sur de Gaulle, qu'il soupçonnait de visées autocratiques et peu républicaines. Cela fit que l'hebdomadaire "France", qu'il fonda à ce moment et qu'il dirigea à Londres jusqu'en 1945 (à Paris ensuite), gardait quelque distance vis-à-vis du ton officiel de la France Libre; tout en étant résolument engagé, bien sûr, vis-à-vis des buts de guerre communs à tous les Alliés.

Comert nous invita à son club, le Devonshire Club, sur Saint James Square, dans ce moment d'arrivée, où nous étions encore sensibles aux différences d'opinions et aux rumeurs divergentes secrétées par les milieux français. Le son de cloche de Comert, beaucoup plus accusé dans un entretien privé que dans son journal, restait de défiance vis-à-vis de de Gaulle; et il se faisait l'écho de tout un "bouche à oreille" inquiétant sur les menées peu claires d'hommes d'extrême-droite, et sur les procédés critiquables de services tels que le B.C.R.A. (le Service du contre-espionnage) du colonel Passy, en particulier.

Raymond Aron était l'âme, et la meilleure plume, d'un mensuel remarquable, fondé en 1940 par un Français Libre, André Labarthe, et dont il devint très vite le rédacteur en chef. Normalien de la même promotion que Sartre, agrégé de philosophie, Aron était surtout connu jusqu'à la guerre par des ouvrages de haute abstraction dont le plus important avait été une "Philosophie de l'Histoire". Le mensuel de Londres, livré en cahiers brochés et illustrés de belles photos nostalgiques de France, s'intitulait "La France Libre", et était de loin la publication française ouverte sur le plus de thèmes de réflexion et de fond. Etienne et Aron, qui avaient collaboré avant la guerre dans certains colloques et dans la rédaction d'un ouvrage collectif (qui ne parut qu'en 1945), se retrouvaient avec plaisir. Assister, chez les Aron à leurs échanges de vues était pour moi aussi instructif que fascinant. Là encore, Raymond Aron, tout en servant avec distinction la cause intellectuelle de la France en lutte,

se tenait à l'écart des turbulences franco-françaises locales. Il confia à Etienne, qui ne pouvait bien sûr pas s'engager à l'aider plus que symboliquement, plusieurs critiques d'ouvrages importants, anglais et américains, venant de paraître. Je les ai mentionnés dans mon écrit sur Etienne.

Tout à fait à part, une rencontre avec un compatriote hors série, le général de Corps d'Armée Mathenet. Comment Etienne le trouva-t-il à Londres ? Sans doute par quelque relation commune, peut-être Comert, car Mathenet, je crois, avait connu Papa à la Conférence de la Paix de 1919 (encore un !). Toujours est-il que Mathenet invita Etienne à déjeuner et qu'Etienne, une fois de plus, me traîna à sa suite.

C'était comme l'image ressuscitée des "vrais" généraux français. Grand, large d'épaules, donnant une impression de force et de sûreté, des yeux bleu clair sous un pince-nez un peu passé de mode, une moustache et des cheveux courts blanchissants. Au cours du repas, il raconta comment, appartenant à l'armée d'armistice d'Afrique du Nord, il avait été placé, dès que les autorités d'Alger, remises de leurs premiers errements, avaient décidé de figurer militairement aux côtés des Alliés, à la tête d'une division marocaine, la seule qui put être suffisamment équipée pour participer à temps à la bataille d'anéantissement des forces de l'Axe en Tunisie. La carte de cette opération, au tome IV des Mémoires de Guerre de Churchill, situe clairement cette force française au centre du front...

Le succès de cette campagne, parachevé début mai 1943, dut causer à Mathenet des jalousies grinçantes parmi les autres généraux d'Alger, à peine sortis d'un difficile "blanchiment" politique, et qui n'affichaient, dans le meilleur cas, qu'une absence de participation aux tentatives de rejeter les Alliés à la mer, au mois de novembre précédent. Le général Mathenet, jugeant l'atmosphère d'Alger, à son retour de Tunisie, irrespirable et inacceptable, obtint des Alliés un passage pour Londres, où il se mit à la disposition du général de Gaulle. Tout ceci était encore très récent, car peu après de Gaulle se transportait à Alger et y prenait en quelques semaines la totalité du pouvoir. Mathenet fut maintenu en Angleterre comme Délégué Militaire de l'Etat-Major Général.

C'était extrêmement sympathique de pouvoir entendre un tel homme, en tête à tête, raconter une grande bataille si récemment gagnée, où revenaient les noms, encore récemment dans les communiqués, de Pont-du-Fahs et de Zaghouan. Et apporter un tel témoignage sur le climat à la tête de "l'Armée d'Afrique".

Mais nous avions aussi des moments à nous seuls. Je confonds sans doute maintenant un peu ceux que nous avons goûtés dans cette période d'arrivée, et ceux que quelques permissions coordonnées, plus tard, nous ont apportés en plus. Jusqu'à l'automne, Marjorie Vernon nous laissa en effet la pleine disposition de la même grande chambre du premier étage, où nous étions comme chez nous; cela facilitait bien le choix de Londres comme point de rendez-vous, lorsque j'étais à Camberley, et Etienne, successivement, sur les terrains d'aviation les plus divers. Notre chambre donnait sur la partie de Hampstead Square qui formait, en réalité, une sorte de petite "place de l'église", villageoise, - car à son autre extrémité il y avait l'église de Hampstead, entourée de tous côtés par des villas comme celle des Vernon, et il n'y passait presque personne. Son carillon, inoubliable, marquait chaque quart d'heure d'une mélodie particulière, sur ses trois notes.

LA FRANCE LIBRE

LIBERTÉ

ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



HAMISH HAMILTON LIMITED
90 GREAT RUSSELL STREET, W.C.1



Vol. 1, No. 2

16 décembre 1940

Prix 2/-

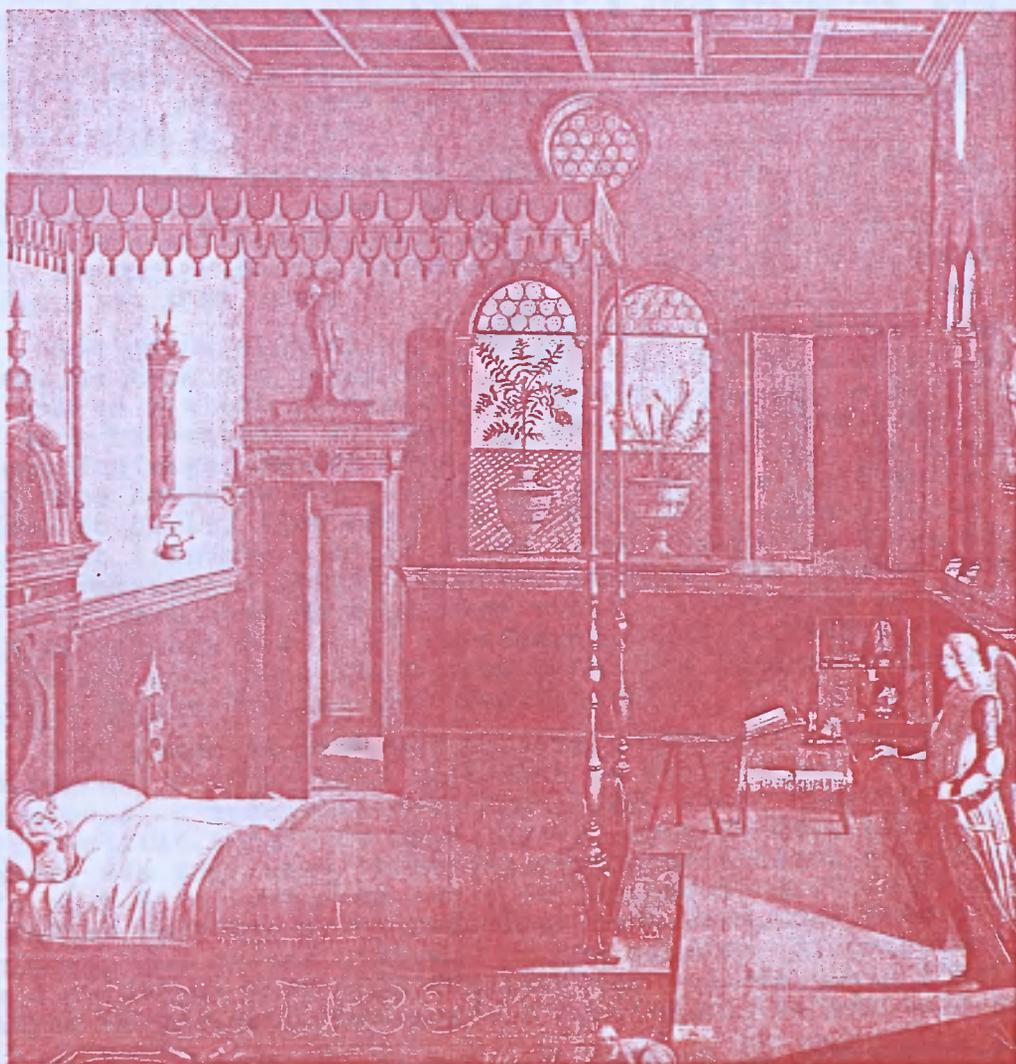
L'ANGLETERRE ET LES FRANÇAIS LIBRES

PAR CHARLES MORGAN

IL se trouve que j'écris ces lignes le dimanche 27 octobre, jour même où nous a été communiquée la nouvelle du message du roi au maréchal Pétain, le pressant de résister aux exigences croissantes de l'Allemagne. Personne ne sait ce que la semaine qui vient va nous apporter. Il n'est pas inconcevable que, dimanche prochain, il existe à Vichy ou même à Paris un gouvernement français qui s'avoue lui-même, ou qui soit en fait, un allié des ennemis de l'Angleterre. Si cela devait arriver, quel devrait en être l'effet sur l'attitude anglaise à l'égard de la France elle-même ou des Français libres à travers le monde? La réponse, je pense, est que, vue historiquement, la communauté d'intérêt entre la France et l'Angleterre est telle que même des actes de guerre entre les deux pays devraient être regardés comme de hideux accidents que nous aurions pour devoir de supporter, sans en concevoir d'amertume les uns contre les autres. C'est depuis longtemps le dessein de l'Allemagne de séparer l'Angleterre de la France. Envenimer cette division avec le poison de la guerre elle-même, la rendre permanente, utiliser la France contre l'Angleterre et l'Angleterre contre la France, nous charger du souvenir de nos torts réciproques, tout cela est exactement conforme à la méthode par laquelle l'Allemagne répand le mal dans le monde. Tout Anglais qui parle contre la France, tout Français qui parle contre l'Angleterre, blasphème la civilisation. Il se peut qu'une grande patience soit nécessaire pour éviter les récriminations dans les jours à venir. Efforçons-nous de posséder cette vertu, en nous pardonnant les uns les autres continuellement ce que nous avons fait ou ce que nous avons omis de faire, en nous rappelant seulement ce que nous sommes.

Que mes compatriotes en soient capables, je ne le mets pas en doute. Ce n'est pas le premier ministre seulement, mais un grand nombre d'Anglais qui pensent encore à la France comme à un allié, dont l'alliance est suspendue jusqu'à ce que le coq chante, au jour où elle marchera de nouveau avec nous vers la victoire. Sur ce sujet, sujet vital, de l'attitude anglaise à l'égard de la France, il est nécessaire d'être extrêmement sincère et réaliste, plus nécessaire encore à un écrivain tel que moi, lié à la France par un amour personnel que, évidemment, tous les Anglais ne peuvent partager. Il ne convient pas de dissimuler la

Article dans LA FRANCE LIBRE
Vol 1, N°2, Décembre 1940



"... une scène de la Légende de Sainte Ursule,
de Carpaccio..." (p. A - 21)

Au-dessus des deux lits jumeaux, il y avait une reproduction d'une scène de la Légende de Sainte Ursule, de Carpaccio, celle où Sainte Ursule a une vision durant son sommeil, couchée dans un grand lit à baldaquin d'un vert un peu acide, cependant que par les ouvertures de la pièce, on découvre de charmantes échappées sur la campagne...

Profitant donc de cette base hospitalière, nous avons connu, en ville, certains restaurants français, comme "Chez Octave", sur Wardour Street, où la clientèle était à 100% française, où l'on avait sur la table du pain-baguette et du vin rouge, et où de vieux serveurs parisiens hors d'âge, au long tablier recouvrant un costume noir, annonçaient à la cuisine, d'une voix chevrotante: "Et une carafe à l'As !"

Nous avons fréquenté le cinéma Studio One, sur Oxford Street, qui donnait, semaine après semaine, en V.O., les meilleurs succès français d'avant guerre, avec Jouvet, Dullin, Harry Baur, Jean Gabin, Françoise Rosay, Michèle Morgan, Arletty, Suzy Delair, Jules Berry et j'en passe.

Nous avons jeté un oeil sur ce qu'on pouvait voir des grands musées. Le gros des collections avait été déménagé et seules quelques salles étaient accessibles au British Museum, à la Tate Gallery ou à la National Portrait Gallery. A la National Gallery qui est sur Trafalgar Square même, on donnait une fois par semaine, le matin, une heure de musique de chambre; on y entraît entre des murs de sacs de sable, bien sûr; une ou deux fois, nous y avons vu un commandant français à l'air mélancolique, aux yeux bleus rêveurs et à la romanesque longue pèlerine écarlate des troupes sahariennes, s'alliant avec un képi bleu ciel... C'était le premier adjoint du colonel Passy, le commandant Saint Jacques (au B.C.R.A., les pseudos étaient souvent pris parmi les noms de stations de la ligne Etoile-Nation...par Denfert...)

Nous avons vu les deux petites princesses royales, Elizabeth et Margaret, occuper leur loge dans le vaste Albert Hall, lors d'un concert symphonique dominical; nous avons déambulé dans les parcs institutionnels de Saint James, Hyde et Kensington. Dans le premier, des gentlemen largement mûrs sacrifiaient à la coutume (qu'a peut-être remplacée celle du jogging ?) du "constitutional", une marche sportive accélérée. Dans le second, des prédicateurs atypiques, des contestataires, et des simples, discouraient du haut d'escabeaux pour l'édification des badauds, sous l'oeil débonnaire de quelques "bobbies". A Kensington, on avait la paix.

Et si d'aventure, le mauvais temps ou le désœuvrement nous ramenait à Hampstead, nous étions sûr d'être accueillis avec une cup of tea ("Milk ? Sugar ?"), et l'ambiance tranquille d'une vraie maison, où la conversation, parfaitement aseptisée, offrait encore la possibilité de faire glousser d'aise le locataire, l'inénarrable vieux M. Stuart Moore...

S'il restait du temps, c'était pour écouter quelques disques de musique classique, qu'on était ravi de se procurer petit à petit avec les bourses modiques de nos soldes - la mienne, je me rappelle était de £. 17.00.00... suivant la notation d'alors où figurait la place des shillings (20 dans la livre) et des pence (12 dans le shilling: je laisse l'évaluation aux experts. Mais nous en utilisions régulièrement une partie pour des colis de conserves, expédiés de Lisbonne par la Croix Rouge ou l'équivalent, et je crois me rappeler que beaucoup d'entre eux parvinrent à plusieurs adresses de notre parenté, jeunes ménages en particulier.

"HISTOIRE PARALLELE" DE LA GUERRE :

Je voudrais seulement donner ici quelques repères. En France, quand on repense à ces six années, c'est le plus souvent pour penser à 1940, puis à 1944. Défaite, Libération. Cliché de victimes, cliché de populations ballottées dans la tourmente.

Evidemment, chaque moment a eu son effet dans la chaîne des événements qui ont conduit à la défaite du fascisme italien (passée généralement inaperçue en France), du Reich hitlérien allemand, et finalement du Japon.

1943 n'a pas échappé à cette règle d'enchaînement.

L'année s'ouvrait par la formidable victoire de Stalingrad, consommée fin Janvier, avec l'anéantissement de la VIIIème Armée allemande du Maréchal von Paulus - environ trois cent mille hommes mis hors de combat, dont autour de cent mille prisonniers.

Roosevelt et Churchill s'en revenaient de leur première conférence au sommet avec Staline, tenue à Téhéran, et s'arrêtaient un instant à Anfa, aux portes de Casablanca, pour tenter de réconcilier de Gaulle et Giraud - sans succès.

Les forces combinées de Montgomery (VIIIème Armée britannique) venant de Libye, et des Anglo-américains, soutenus par un Corps d'Armée de notre armée d'Afrique, encerclaient, puis anéantissaient l'Afrika Korps de Rommel, qui avait pendant deux ans fait trembler le haut-commandement britannique chargé de la défense de Suez. Là encore, les Allemands et Italiens abandonnaient plus de cent mille prisonniers, sans parler de leurs autres pertes directes, hommes et matériels.

Moins de deux mois plus tard, les Américains, sous Eisenhower, conquéraient la Sicile, puis, après un bref répit, débarquaient sur la botte italienne elle-même, à Salerne, entraînant un coup d'Etat par lequel le Roi, Victor Emmanuel III, se mettait sous la protection des alliés, destituant Mussolini qui était arrêté (pas pour longtemps, malheureusement, Hitler le faisant reprendre par un audacieux commando). Un front continu, traversant la péninsule, était établi bientôt au nord de Naples, visant ostensiblement Rome.

Sur le front le plus considérable des Alliés, le front russe, les batailles les plus formidables de la guerre se déroulaient dans les plaines du centre sud: dans celle dite de Koursk, qui tourna encore à l'avantage des Soviétiques, cinq mille chars furent engagés à la fois.

Les bombardements sur l'Allemagne, et sur toutes sortes d'objectifs dans les pays occupés, prirent une intensité inégalée, qui se renforça encore en 1944. Malgré le training minutieux et irréprochable des équipages anglais (il prenait jusqu'à 24 mois), des pertes considérables furent éprouvées, notamment en France, par les populations civiles. Celles-ci se rappelèrent longtemps que les pires bombardements étaient ceux des Américains: pour pallier leur entrée en scène tardive, ceux-ci avaient ramené les cycles de formation des équipages à sept mois seulement; dans certaines formations de bombardement, il y avait un seul bombardier expérimenté, volant dans l'avion de tête, et tous les équipages lâchaient leur chargement à son commandement. Puis, il y eut une politique de véridable terreur, inspirée ou non par le souvenir des ravages faits



DAILY EXPRESS



No. 13,464

Black-out 10.44 p.m. to 5.29 a.m.

MONDAY JULY 26 1943

Moon, rises 2.8 a.m. sets 5.11 p.m.

One Penny

King Victor radios to Italy: 'I have taken over command of the Armed Forces in this solemn hour of our grave wounds.'

MUSSOLINI RESIGNS

Badoglio becomes Prime Minister

**CALLS ON NATION:
UNITE BEHIND KING**

'The war goes on'

**SENSATIONAL BROADCAST
DROPS FASCIST ANTHEM**

BENITO MUSSOLINI, DICTATOR OF ITALY, HAS FALLEN.
Rome radio issued a proclamation at 10.52 last night saying that King Victor Emmanuel had assumed the High Command of the armed forces, and had appointed Marshal Pietro Badoglio, aged 73, as Prime Minister.

Badoglio announced in another proclamation: "The war continues. I am taking over the military government of the country with full powers."

Rome radio first announced: "H.M. the King Emperor has accepted the resignation of the head of the Government, Prime Minister and Secretary of State, tendered by his Excellency Benito Mussolini.

"He has appointed as Head of the Government, Prime Minister and Secretary of State, his Excellency Marshal of Italy, Pietro Badoglio.

'BATTLE STATIONS'

Here is King Victor's proclamation:—

"Italians: From today I am taking command of all the armed

BACK TO THE WALL



**ATTACK GOES ON
TILL THEY SUE**

London believes—

**SURRENDER IS BROUGHT
A STEP NEARER**

By GUY EDEN

INFORMATION reaching London recently has strongly suggested a development such as Mussolini's resignation, and the United Nations Governments were not unprepared for it.

Although the position will have to be much clearer before any definite new moves by the Allies are possible, it can be said that Marshal Badoglio is regarded—at the moment, at any rate—as a man with whom it might be possible to deal if Italy accepts the only terms open to her, unconditional surrender.

In Sicily—

**FINAL
BATTLE IS
NEAR**

From HENRY BUCKLEY:
Africa H.Q., Sunday night

MORE German reinforcements were being rushed across the Strait of Messina today to reinforce the Etna line, as American and Canadian divisions swung into position beside the Eighth Army for the final battle of Sicily.

Axis paratroops have again been dropped behind our lines to attack transport as Allied troops probe the minefields

The moment the news arrived in London late last night, first the Prime Minister and then every member of the War Cabinet was informed by urgent telephone message, and there were immediate informal consultations between Ministers, many by telephone.

It may be taken that the war will go on with full vigour, and that, if anything, our assault on Italy will be intensified rather than diminished until the new government sues for peace.

A great deal will depend on what form of government follows Mussolini's resignation. Marshal Badoglio is known to have been opposed to Mussolini in many policies, but his precise attitude towards the war in its later developments is not known.

Not at once

It has always been considered that if Mussolini went from office and the King called on Badoglio to form a Government, this would be intended as a step towards Italy's elimination from the war.

This possibility is regarded in London as being brought very much nearer by last night's events. The tone of Badoglio's proclamation

The Germans have not been told

Up to early today the German people had not been told of Mussolini's resignation. Rome put out the news this morning in English.

3 A.M. LATEST

**U.S.: NEW
APPRAISAL
OF WAR**

President Roosevelt and the American High Command are believed to have already started a re-appraisal of the war in the light of Mussolini's resignation. In official circles in Washington last night there was a feeling of optimism rarely felt since the U.S. entered the war.—Reuter.

**'MUSSOLINI SEES
JAP ENVOY'**

German overseas radio said this morning that Mussolini had received the Japanese Ambassador in Italy.

**OREL: 1,500 NAZIS,
TANKS SMASHED**

Moscow reports: East of Orel, Soviet detachment in occupation

PREMIERS PAS MILITAIRES :

Le plus urgent était de concrétiser mon engagement dans les Forces Françaises Libres, en espérant obtenir un statut comparable à celui qu'un jeune polytechnicien aurait eu en France, c'est-à-dire "officier-élève", avec le grade de sous-lieutenant. Il fallait aussi se décider pour une arme déterminée, en espérant que rien ne s'opposerait à un choix.

J'avais pensé à l'avance à l'artillerie. C'était, à ma connaissance, l'arme par laquelle passaient, jusqu'en 1939, la majorité des jeunes X, et la tradition de l'affectation de ces jeunes dans les "armes techniques" de l'Armée de Terre - Artillerie et Génie - remontait à la fondation de l'Ecole. Joffre et Foch, tous deux polytechniciens, étaient artilleurs. Artilleurs aussi, la plupart des X-39 qui, malades ou blessés, avaient repris leurs études retardées avec ma promotion, à Villeurbanne. "Eteau", l'Ecole d'Application d'Artillerie de Fontainebleau, où les jeunes X "sortis" dans l'artillerie faisaient leur apprentissage, était presque une partie de l'Ecole...

Cela me convenait fort bien de témoigner pour la tradition: je demandais donc l'Artillerie. J'avais aussi en tête que la plupart de mes camarades passés en Espagne étaient dans la même intention; ce qui se confirma, du reste, non seulement pour Rougé qui vint à me rejoindre à Londres, mais pour ceux qui s'engagèrent en Afrique du Nord: Daubos, Gourio, Thomas, puis Hertz (X-40), Bertaux et Brunschwig (X-39, déjà militaires depuis 39); et d'autres, plus tard.

Pour être franc, je n'étais pas mécontent que de telles raisons me dispensent de me poser davantage de questions sur un arbitrage entre l'artillerie et l'infanterie. L'infanterie me paraissait certes (et à juste titre) beaucoup plus susceptible de m'envoyer ad patres avant d'avoir beaucoup servi. Je l'avoue sans fard, je continue à considérer les fantassins - surtout les volontaires - comme les vrais sacrifiés des guerres, héros et victimes au premier degré. Vrai, je n'en ai pas été.

Du moins, la notion d'un engagement militaire "de combat" paraissait tomber sous le sens, pour tout jeune Français ayant choisi de gagner Londres (ou Alger) à travers les difficultés (et dangers) de l'époque.

Ce n'était pourtant pas, semble-t-il, le réflexe de tous, à en juger par le cas de Robert Marjolin⁽¹⁾ par exemple. Celui-ci, camarade d'Étienne à la Fac de Droit, et co-rédacteur avec lui, Raymond Aron et d'autres, en 1938-39, de l'ouvrage posthume d'Élie Halévy, "L'Ère des Tyrannies", avait pu gagner les États Unis depuis le Maroc, en 1942, et arriva bien, de là, jusqu'à Londres. Voici ce qu'il en dit dans ses Mémoires:

"Il m'arrivait de me demander si la place d'un homme de trente ans était bien à Londres, exposé certes à quelques bombes peu dangereuses pour lui, mais échappant aux périls infiniment plus grands qu'il aurait courus sur les champs de bataille ou dans la Résistance intérieure. J'étais un "résistant" par mes convictions intellectuelles et mon ralliement au général de Gaul-

(1) Lieutenant de réserve d'aviation en 33-40

FORCES FRANÇAISES LIBRES

ACTE D'ENGAGEMENT

No. de l'engagement 3981 D

Par devant nous, (1) Jacques Demery,
suppléant légal de l'Intendant Militaire
représentant le Général de Gaulle, Commandant en Chef les Forces Françaises Libres,
a comparu M. (2) MANTOUX Jacques Adrien

M. (2) MANTOUX Jacques Adrien a déclaré :
—avoir pris connaissance du statut du personnel des Forces Françaises Libres ;
—s'engager à servir avec Honneur, Fidélité et Discipline dans les Forces Françaises Libres pour la durée de la guerre actuellement en cours plus trois mois.

Le présent engagement est définitif sous réserve :

1° du résultat favorable de l'examen médical ;

2° de l'accord de l'Etat Major Particulier du Général de Gaulle ;

lesquels devront être obtenus dans un délai maximum de 42 jours.

A Londres le 10 Mai 1943

Dix Mai mille neuf cent quarante-trois

Le (4) Le suppléant légal de l'Intendant Militaire,

Lu et approuvé (3)

Lu et approuvé

L'engagé

Signature de
deux témoins

Le présent contrat est devenu définitif à
la date du 10 Mai 1943
LE
DIRECTEUR
L'INTENDANT MILITAIRE

(1) nom de l'Intendant Militaire ou de l'Officier en faisant fonction.

(2) nom et prénoms de l'engagé.

(3) mention à porter en toutes lettres de la main de l'engagé.

(4) Grade et nom de l'Intendant ou de l'Officier en faisant fonction.

L'acte d'engagement est établi en deux exemplaires :

L'exemplaire blanc est à conserver par le Bureau des Effectifs.
L'exemplaire bleu est à remettre à l'engagé.

"le, mais la vie tranquille que je menais à Londres n'était en rien comparable à celle de la résistance intérieure, à celle des hommes qui, en France, menaient un combat désespéré pouvant à chaque instant se terminer par la torture et par la mort.

"Ma réponse à cette question était que j'avais en plusieurs occasions pris des risques volontairement, et que j'étais prêt à en prendre d'autres si on me le demandait, mais qu'à partir du moment où les hommes pour qui je travaillais estimaient que le rôle le plus utile que je pouvais jouer était de préparer l'avenir, je n'avais pas de raison valable de ne pas suivre la voie qu'ils me traçaient."

("Le travail d'une vie" - Robert Laffont -1986)

J'ai donc lu cet édifiant témoignage beaucoup trop tard pour en profiter. C'est dommage: c'était la bonne voie pour devenir Secrétaire Général de l'O.C.D.E., Membre de l'Institut, et beaucoup d'autres bonnes choses. Peut-être qu'à l'occasion de la prochaine dernière... ??

Fermons cette parenthèse. Pour moi, restait seulement à concrétiser la chose. Cela aurait pu sembler facile. Mes démarches initiales me firent en effet découvrir la présence, dans des fonctions d'Etat-Major, de plusieurs X. Mais ce qui se passa ensuite, à défaut d'être simple, eut le mérite d'être instructif.

Une de mes premières visites fut pour le B.C.R.A., dirigé par le colonel Dewavrin - dit: Passy -, un X-32. Il occupait un immeuble de Duke Street, qui donne dans Oxford Street un peu à l'ouest de Regent Street.

Reçu au Service "E" (Evasions) "j'y suis aussitôt déçu par la brièveté des renseignements qu'on m'y demande, - comparés à ceux demandés par l'Intelligence Service, et de la nonchalance avec laquelle on enregistre mes déclarations sur le fonctionnement des services gaullistes en Espagne, etc. (NB: en fait, ces services étaient uniquement sous la dépendance d'Alger). Ni là, ni ailleurs, mon titre d'X n'a l'air d'impressionner qui que ce soit.

"Etienne me présente à Pléven, (qui semble) s'intéresser davantage que la moyenne, puis m'envoie à un X, le capitaine Ruais, de l'Etat-major particulier du général de Gaulle. Lui m'envoie au lieutenant-colonel Morinaud, autre X, promo 30 environ, ici sous un pseudonyme (NB: celui-ci fut tué quelques mois plus tard en mission en France), qui remplace à la tête de l'EM particulier le lieutenant-colonel Antoine (encore un X, président du groupe des X-Libres). Lui est extrêmement aimable, me pose différentes questions sur la boîte;...il me conseille d'attendre que toute décision particulière me soit transmise par la voie hiérarchique et de me faire incorporer de toute façon sans soulever de question, d'ici là. Mon incorporation est faite le 27 mai, mais comme 2ème classe.

"Encore faut-il que je revienne deux ou trois fois de trop (tout Londres à traverser): quand j'arrive à 10 heures à la visite médicale, deux ou trois officiers me passent devant le nez, de sorte qu'à midi on n'a encore pris que mon tour de taille et mon poids ! Pauvres volontaires ! En fin de compte, le médecin qui doit me voir, étant pressé, file en me laissant aux bons soins d'un confrère de passage. Celui-ci est.... un cousin de ma mère, Robert Borel (que je savais ici, plus ou moins) ! Il me demande comment je trouve que je me porte, de quoi je suis vacciné, et si je suis apte au service armé ! La visite est passée sans que j'aie touché à mes vêtements ! Bizarre...alors que je déclare un furoncle au cou, considérable. La durée de ma convalescence est laissée à ma discrétion !! Je décide de prendre 15 jours...

"Si je n'étais pas allé à l'incorporation, je doute que qui-

"conque s'en serait jamais aperçu... Je circule pendant quatre à cinq jours de suite entre divers sous-officiers. Tout le monde a l'air de s'en foutre. Il n'est plus question d'accueil. Dans chaque bureau, c'est tout juste s'il ne faut pas s'excuser du travail qu'on occasionne. Il faut se tenir debout dans un coin jusqu'à ce que, ou pendant que, tout copain de bureau du type à qui on a affaire vient soit faire un bout de causerie, soit prendre le café et le gâteau de 10 heures ou de 16 heures.

"Donc, me voici destiné à l'artillerie ("Rien de plus facile"), Ecole des Cadets ("Bien sûr, voyons!")."

Au cours de ma permission, quelqu'un me conseille d'aller voir le commandant Dalsace, de retour d'Océanie, artilleur lui-même... Très gentil, il téléphone au colonel de Conchard (qui a dirigé de 1940 à 41 le premier peloton d'élèves officiers d'artillerie où figurait mon ami Slyper), pour se renseigner sur la question de la formation actuelle d'artilleurs. La réponse nous renverse tous les deux: il n'y en a pas en Angleterre depuis bien tôt deux ans. Le peloton de Slyper n'a eu (en artillerie) aucun successeur.

"Stupeur. On se fout donc de moi. Est-ce de la mauvaise volonté ? Evidemment non. C'est donc de l'inconscience et de l'incurie systématique: un bureau d'incorporation qui admet d'office toute demande particulière d'un nouvel engagé, sans ni se documenter sur sa situation individuelle, ni sur ce qu'il demande...

"...Madame Vaucher, à qui j'ai raconté mes déboires, me présente au général Beynet (4 étoiles), artilleur, qui arrive tout droit d'une commission d'armistice; on l'a bombardé aussitôt remplaçant de Legentilhomme, actuellement en tournée coloniale, au Commissariat à la Guerre ! Très aimable, intéressé par le mot Polytechnique plus que par moi, il m'assure que la question sera étudiée et m'autorise à le revoir si quelque chose ne va pas.

"Fin de permission. Retour à l'incorporation. Un ou deux voyages à Carlton Gardens; j'y apprendis que... Beynet a fait passer un décret nommant tous les X dans mon cas aspirants-élèves, affectés à un cours spécial, qui sera organisé à Camberley pour eux.

"Ouf ! Cela commence à prendre meilleure tournure, ...mais il va falloir retourner à Dolphin Square (le siège du commandement des Forces Terrestres en Grande Bretagne), pour suivre la procédure de rectification de mon incorporation. Elle n'en finira pas, cette procédure: est-ce que c'est un rectificatif ou un additif ? (Est-ce que ça vous gratouille ou est-ce qu ça vous chatouille ?). En tout cas, en voilà pour huit jours de papiers, qui moisissent dans la chambre à côté de celle où ils devraient descendre. Une traversée de Londres est nécessaire pour chaque nouvelle étape de ce genre...

"Le plus beau est que maintenant c'est à moi qu'on offre poliment le tour des trouffions devant les portes. Et je te fous du garde-à-vous. Et je te fous du "Mon lieutenant". Et je te frappe à la porte du chef de service: "Mon commandant, puis-je faire entrer un officier récemment arrivé ? Aspirant Mantoux". Et mon commandant te me serre la cuiller, et il te téléphone au colonel. Et je te présente au colonel, et je te félicite et je te demande tes impressions... Drôle de guerre... "

(Ce long passage cité est extrait de notes rédigées à Camberley, en Novembre 1943)

Je me préoccupais pendant le même temps de refaire la jonction avec mes camarades quittés en Espagne, et instruit par mon avant-goût de l'armée d'Afrique à Gibraltar, je pensais que ce se-

A LONDRES



Juin 43, près de Leicester Square



Fin 43 - début 44, en perme

rait leur rendre service que de les tirer vers les FFL, s'ils avaient débarqué au Maroc ou en Algérie. Aussi je m'en étais ouvert auprès de Pléven quand je lui avais été présenté, et il me dit qu'il enverrait un télégramme à Alger demandant qu'on y recherche Francis Rougé, notamment (pourquoi ?), pour l'envoyer sur Londres. Par télégramme, il aurait reçu une réponse du genre "Mission accomplie" (Rougé, lorsqu'il arriva en compagnie de Périneau et d'Audibert, m'assura qu'il y avait là une pure coïncidence, et que cette intervention ne lui était pas venue aux oreilles). Mais le 31 mai, le général Legentilhomme, me recevant à son retour de mission à Dolphin Square (déjà explicité ci-dessus), m'apprit qu'à Gibraltar, d'où il arrivait, il venait de voir plusieurs de mes camarades. Il ajoutait qu'on allait s'occuper de nous et que nous serions tous affectés pour finir au 3ème Régiment d'Artillerie, en cours de constitution.

Ce jour-là, je cours à Patriotic School et réussis à faire venir Jean Audibert et René Périneau à une fenêtre d'un bâtiment dominant la rue. Rougé est sorti le matin, disent-ils, et eux pensent sortir sous peu.

"Longue conversation par-dessus le mur, au cours de laquelle un policeman vérifie mon identité.

"A 17 heures, je retrouve les trois, tous libres à Pembroke Lodge. Ils portent le galon de sous-lieutenant donné en Afrique du Nord à tous nos camarades, et ont l'air de trouver la situation qu'on me fait ici bien pâle... Ils espèrent aller dans la Marine, et Rougé, en particulier, dans l'Aéronavale".

Sur le périple de ces trois-là à leur sortie d'Espagne via le Portugal, René m'a remis tout dernièrement les souvenirs suivants:

Le convoi organisé pour leur groupe de Français réuni à Barcelone, fut dirigé, de Setubal au Portugal, sur Casa, puis Marrakech. A l'aller, escale à Gibraltar où René essaie sans succès de trouver moyen de se dérouter sur l'Angleterre. A Marrakech, les seules propositions qu'on leur fit concernaient l'Armée de Terre, mais le "relent de pétainisme" des officiers de l'armée Giraud "était nauséabond", et par malchance, le seul officier FFL présent était imprécis, "arrogant, et donnait l'impression d'être plus administratif que combattant". Il explora sommairement la possibilité d'une formation de pilote dans l'Armée de l'Air, mais renonça devant les accumulations d'inconnues rencontrées. Jean Audibert avait pour sa part "choisi la Marine, je crois, par antimilitarisme (!), la Marine de Giraud, c'était encore pire que la biffe comme pétainisme, donc en route pour Londres". "Quant à Francis, je crois que sans être sûr de ce qu'il voulait y faire, il a choisi la France Libre pour son charisme".

Une centaine d'arrivants furent rembarqués vers Londres, via Gibraltar, où leur navire marqua l'arrêt quelques jours.

"Ceci nous a permis de recevoir la visite du grand Charles. Dans sa harangue, il nous a félicités d'être là, nous a dit qu'il avait besoin de nous, qu'il se rendait en Afrique du Nord pour prendre la tête du pouvoir provisoire français et que ce ne serait pas de la tarte (quite an understatement)..."(1)

Sortis du filtrage d'arrivée, Jean Audibert opte aussitôt pour la Marine, tandis que Francis et René, après s'être convaincus de ce qu'une formation de pilotes durerait plus longtemps que la guerre, se rabattent sur l'artillerie ("Pour moi, c'était un gros sacrifice", écrit encore René). Finalement, René rejoignit Jean, qui avait reçu une offre pressante de formation accélérée d'officier "radar" dans la Marine, mais qui avait calculé qu'il serait possible, tout en profitant de "l'accélération", de prendre ensuite la tangente pour obtenir une affectation combattante ordinaire: René se laissa convaincre, et la prédiction se réalisa.

(1) Voir chapitre: Regard sur les Mémoires de de Gaulle (pp. 58 et suiv.)



NAME LIEUT. J. MANTOUX

UNIT WHERE SERVING f.f.f. Artillery

PRIVATE ADDRESS—

Old Dean Camp

Amberley

(Sussex)

THE
**INTER-ALLIED
 SERVICES CLUB**
 32, BARKSTON GARDENS
 EARL'S COURT
 S.W. 5

Telephone: FROBISHER 6971
6842

PATRON:

Air Chief Marshal Sir William Mitchell, K.C.B., C.B.E.,
D.S.O., M.C., A.F.C.
Commandant London Command, A.T.C.

PRESIDENT:

The Mayor of Kensington,
His Worship R. C. D. Jenkins, Esq., J.P.

EXECUTIVE COMMITTEE:

Chairman:

Group Captain V. Gaskell-Blackburn, D.S.C., A.F.C.
Vice-Chairman: Wing Commander J. B. Barrett, R.A.F.
Committee: Lt. Commander C. A. Goodwillie, R.N.V.R.
Capt. F. Heenham, R.A.O.C.
Flight Lt. George Thorne, R.A.F.
Squadron Leader W. R. Baird, R.A.F.
Capt. J. Devine, R.A.M.C., Rtd.
Flight Lt. Basil Foster, R.A.F., V.B.

SECRETARY:
Miss D. Hoyle.

CAMBERLEY & INSTRUCTION:

C'est le 7 Juin que, avec mon galon tout frais d'aspirant sur les pattes d'épaule de mon battle-dress, je rejoins Camberley, mon "centre d'instruction", qui est un peu, en fait, la base fourre-tout des armées de Terre et de l'Air. Etienne, pas encore pourvu d'une affectation précise, y est depuis dix jours.

Ah ! le trajet de Londres à Camberley... dans les rames électriques, vert sombre, des Southern Railways, qui sillonnent, à partir de plusieurs gares londoniennes, les régions du sud-ouest au sud-est dans un vaste éventail. "Ma" ligne part de Waterloo Station (-"Yes, my grand'father fought against the French on this very place, Sir !" - mais il manque ici le rendu de l'accent "cockney" qui enrichit cette vieille histoire de famille).

Combien de fois ne verrai-je pas les mêmes écriteaux de gares: Clapham Junction (l'équivalent de notre Pont-Cardinet sur la banlieue Saint-Lazare), Virginia Waters, Staines, Sunningdale, Ascot (où on laissait quatre voitures sur six), puis Bagshot et Camberley. Le train continuait sur Aldershot. Beaucoup de militaires dans ces trains, camps et casernes foisonnaient dans le coin...

A Camberley, en face de la gare, se trouvait un débit typique de "Fish and Chips", plein à toute heure de consommateurs pressés. High Street, la grand'rue, avec ses boutiques, descendait droit devant, pour buter sur la transversale de London Road, parcourue dans les deux sens par un charroi ininterrompu de voitures, camions civils et militaires, bus de grande distance. On la prenait à droite, -un petit kilomètre en montée - et on avait sur la gauche la grande plateforme nivelée d'Old Dean Camp avec sa kyrielle de "huttas" semi-cylindriques préfabriquées: socle en béton, structure en tôle ondulée; bureaux, ateliers, dortoirs, cuisines, douches, réfectoires, salles d'instruction, garages, magasins... tout était en "Nyssen Huts" uniformes... Il y avait même une baraque-prison, qui ne contribuait pas peu à alimenter les critiques contre la France Libre, soupçonnée d'exercer abusivement une justice arbitraire, voire contraire aux principes mêmes de la souveraineté britannique, et qui avait causé des représentations assez vives de la part des Anglais à d'autres époques. Les plus montés colportaient des rumeurs de mises au secret de personnes tombées en disgrâce, notamment du B.C.R.A....

De l'autre côté du camp, des bois, où dominaient des pins sombres, avec par endroits de petits étangs, des clairières, offrant de l'espace pour les sorties de véhicules tous-terrains, canons attelés, etc.

Etienne me présenta au commandant du camp, le commandant Curt, qui déclina notre demande de loger en dehors du camp. Nous primes quartier dans la hutte 107.

Curt...Quelle figure ! Pas très grand mais gros, sanguin, la cinquantaine passée; les cheveux noirs, mais rares, gominés et ramenés en arrière; un bandeau noir sur un oeil, un gant de cuir à une main, signes de blessures de guerre; toujours sanglé dans un uniforme français strict. ceinturon, leggings de cuir, décorations remontant à "14-18" en abondance. Voix rugueuse - toujours un cigare au bec - caractère orageux, explosant par des bordées de jurons légendaires,

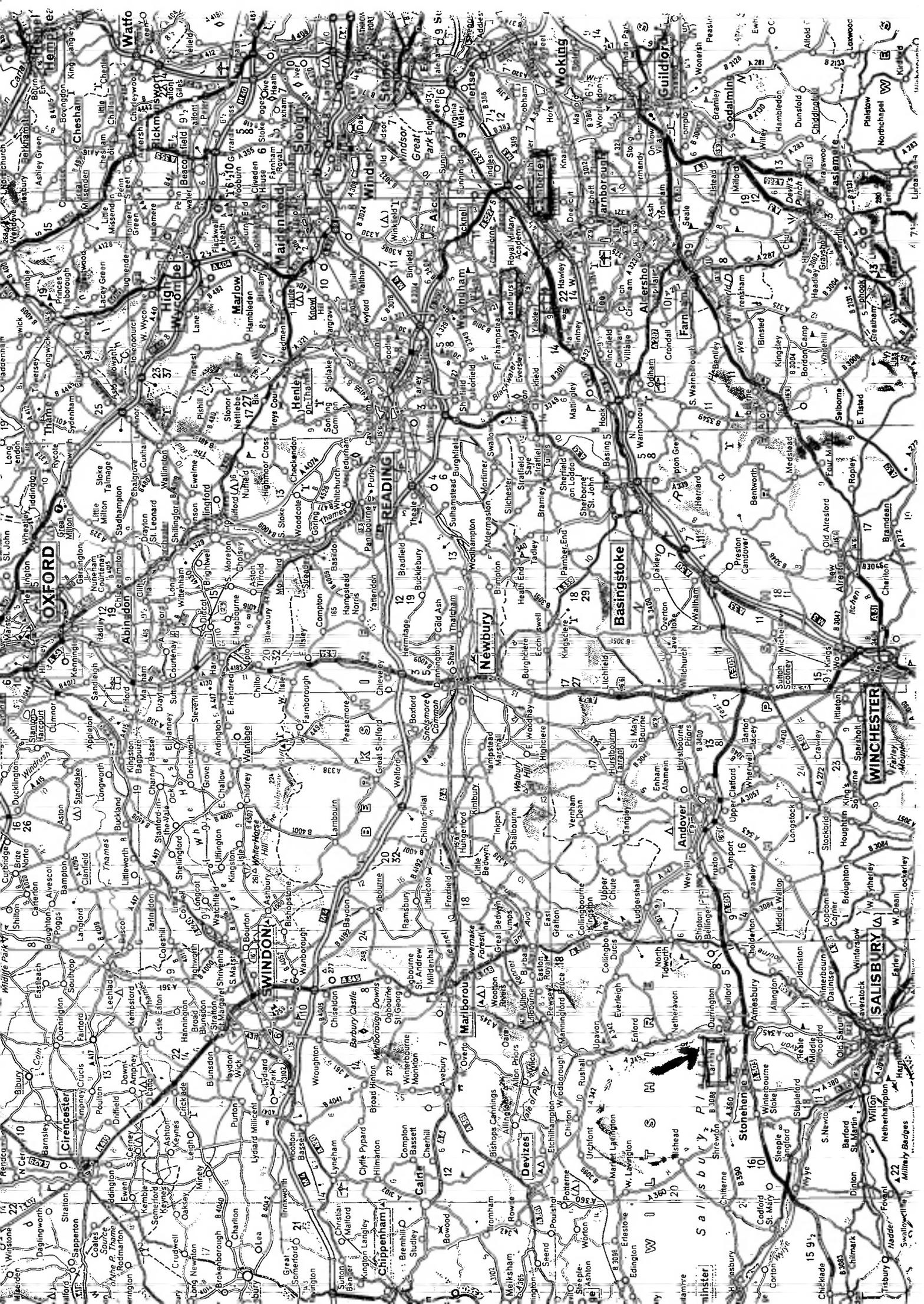
mais bon cœur. Une pointe d'accent alsacien. Adorant faire enrager le capitaine britannique de liaison, son souffre-douleur attitré, un grand blond aux yeux, moustache, tenue impeccable, hôte perpétuel à sa table, habitué à ses sorties et sachant résister avec flegme à leur avalanche: le sujet favori en était l'approvisionnement du camp, et particulièrement du mess, en vin rouge: contractuel dans les accords fondamentaux (c'est moi qui le pense) franco-anglais, mais déficient de loin en loin (ravitaillement maritime oblige...)

Curt était une sorte de petit monument vivant. Un dimanche, Etienne et moi l'avons découvert sur le côté d'une allée dans le très central Saint-James Park de Londres, ronflant, en uniforme bien sûr, couché sur le dos sur les genoux d'une vaporeuse jeune insulaire. Les nombreux passants ne cillaient pas, bien sûr... le flegme, toujours, n'est-ce pas ? Ce fut un incident presque diplomatique; seulement voilà, Curt était un petit monument vivant... alors... Il n'y eut pas de suite.

Camberley, c'était la juxtaposition de petits effectifs de nature et d'occupations des plus variées. Dans les tout premiers moments, où je cherchais mes marques (très intimidé d'entrer pour la première fois au mess des officiers), je trouvai, un après-midi, entre deux huttes, assis adossé à l'une d'elles, un aspirant d'aviation, grand gars, trente-trente-cinq ans, se dorant au soleil au milieu des pissenlits, jambes écartées dans des bottes de vol. L'aspirant Baudens, en mal d'affectation, m'explique, blasé, qu'il a fait ses armes comme mercenaire dans l'aviation franquiste en Espagne. Ici ? On verra bien... Ça n'a pas l'air en tout cas d'être le problème de la patrie qui le torture. Il tue le temps en faisant dans sa hutte des exercices de morse et de navigation. Sur ses rayons: Baudelaire, Mallarmé, Claudel... Drôle de type... Bientôt, il reçoit son posting, et disparaît...

Le 8 est déjà le grand jour. Je dois me présenter à 9 heures au "commandant de la batterie d'instruction", un certain adjudant Diodore; j'y suis affecté jusqu'à la mise sur pied de mon futur peloton... Malheur ! La batterie est partie en exercices à l'aurore, seul reste un secrétaire, ébloui par mon demi-galon d'aspirant, qui me fait en détail les honneurs de tout le quartier... En fin d'après-midi, j'arrive à faire la connaissance de Diodore, qui - c'est gênant - va être temporairement mon supérieur, avec un grade inférieur au mien. C'est un garçon de trente ans environ, prématurément vieilli, pas grand, cheveux dégarnis, contre lequel on m'a exagérément prévenu, au surplus, en me précisant qu'il fait partie de ces ralliés de force, qui n'ont pas la meilleure presse dans les F.F.L. De fait, il a tiré sur les Anglais (pas seul, évidemment) lors de la mise au pas de Madagascar (fidèle à Vichy pendant deux ans), où la base de Diégo-Suarez a opposé une résistance opiniâtre avant de se rendre, l'an passé. C'est comme prisonnier des Anglais qu'il est passé aux F.F.L.. Il n'est pas le seul de Madagascar... et d'autres lieux (Djibouti notamment).

Diodore se révèle au contraire assez agréable et arrangeant, et m'annonce l'apparition imminente de deux autres recrues pour le fameux peloton, ce qui (indépendamment des assurances déjà reçues en haut lieu) rend moins hypothétique sa mise en route. Je n'aurai qu'un seul incident franchement difficile avec Diodore. Lui ayant remis une demande en bonne et due forme à transmettre sur je ne sais plus quoi par "voie hiérarchique", je le vois avec stupéfaction déchirer mon papier dès après lecture, et m'enjoindre de le refaire, pour un minime détail d'erreur d'espacement de ligne, ou l'équivalent. Diodore me regarda droit dans les yeux, histoire de voir. Je fis rapidement mon calcul et repris le papier déchiré. Tout le reste de nos rapports fut parfait, peut-être à cause de cette épreuve;

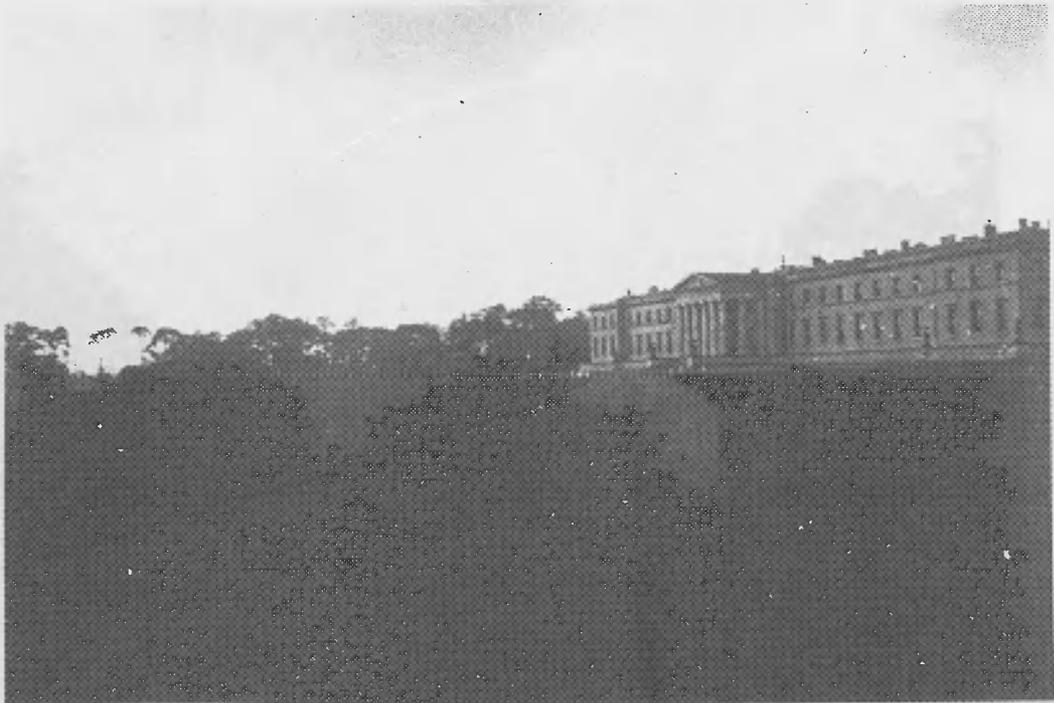


A CAMBERLEY



High Street vue en sortant de la gare, en 1945

(Photo J. Mx)



Sandhurst Military College, à la limite de Camberley

(Photo J. Mx)



La "hutte" n° 107 du camp militaire d'Old Dean

(Photo J. Mx)



Terrains typiques d'exercices en campagne, en limite
du camp d'Old Dean

(Photo J. Mx)



ÉCOLE
ARCHIVES
POLYTECHNIQUE

Avec Etienne, à Camberley

(Hiver 43-44)

Je me demande encore parfois si les choses n'auraient pas été encore mieux et plus vite, si je l'avais giflé...

Dans les premiers jours, je participai, dans un statut indéfini et sans commandement, à la vie de tous les jours de cette batterie, faisant connaissance de bien des gens peu ordinaires.

Parmi les sous-officiers, il y en avait un, doux comme un mouton, petit et moustachu, très myope, du nom de Mongard, qui était un Français d'Amérique du Sud, n'ayant jamais mis les pieds en France et parlant peu de français, avec un accent espagnol. Il s'avéra être un instructeur bénévole charmant; j'aurais bien embrassé sur les deux joues ce volontaire de l'autre bout du monde.

Il y avait aussi le brigadier Daniel, un Breton court sur pattes, mais plutôt fait en largeur, et surtout totalement hébété, qui était un cas d'entre tous les cas. Inscrit maritime en France, il s'était trouvé, je ne saurais jamais comment, quartier maître sur un croiseur de bataille fameux de la Marine britannique, le "Hood".

En mai 1941, dans l'Arctique, le Hood, qui croisait en solitaire, se trouva, par pur hasard, sur la route du plus puissant navire de combat allemand, le tout nouveau cuirassé Bismarck, de 35000 tonnes, lancé dans ce qui fut la dernière tentative allemande de moyen le ravage dans le trafic maritime allié dans l'Atlantique au moyen de navires de surface. Le Bismarck, déterminé à forcer le passage, engagea le combat à limite de portée de canons et, par un terrible coup de chance (ou de malchance) coula le Hood avec sa première salve ou à peu près: elle tomba dans une des cheminées et explosa dans les soutes à munitions. Le Hood coula en un instant, ayant tout juste le temps de signaler son naufrage et sa position. Dans la mer glaciale, les sauveteurs, quand ils furent rendus, trouvèrent quatre survivants d'un équipage de plus de mille hommes. Daniel était l'un des quatre. Resté en vie, réformé par la Marine britannique et remis aux F.F.L., il avait été versé, plutôt par charité, à la batterie de Camberley, en subsistance. On ne lui demandait aucun service. Ses paroles étaient indistinctes.

Mais le samedi, une Rolls Royce venait le chercher pour l'amener dans la famille d'un des officiers disparus du Hood. Elle l'avait adopté. Il était pour elle un être sacré. Ce qui pouvait se passer dans quelque riche demeure, entre cette famille distinguée et ce malheureux, on ne peut se le représenter. Mais ce geste répété avec tant de fidélité m'est resté en mémoire, comme un symbole émouvant d'un des types de valeurs de la société britannique.

Je retrouvai avec surprise, parmi les quelques sous-officiers, Jean Lehmann, frère aîné d'un de mes plus vieux camarades de lycée, Claude Lehmann. Démobilisé en 40, il était parti avec ses parents et son frère en Argentine où ils avaient de la parenté. Je l'avais appris après leur départ, et j'avais cru qu'il s'agissait de la classique mise à l'abri dans un lointain pays d'accueil, d'une famille juive. D'où ma surprise de voir ce Jean Lehmann, engagé avant moi dans les FFL. Il m'apprit que mon copain Claude s'était engagé dans la R.A.F., et était déjà tellement avancé dans son training de pilote qu'il devait partir incessamment pour un stage de perfectionnement avancé, au Canada. A quelques jours de là, Claude vint au camp. Je suis très ému en repensant à cette mince silhouette, ce bel uniforme de sergent de la RAF, au timbre si familier de sa voix à l'accent très parisien, à l'étrangeté de retrouvailles en ce lieu, tous deux déracinés.

Claude trouva la mort l'hiver suivant, au Canada, dans le crash d'un Lancaster, au terme de son instruction. C'est son frère Jean, retrouvé à nouveau lors de la montée en ligne du 1er R.A. sur le Garigliano, qui m'en donna la nouvelle, avec des mois de retard.

Il y avait beaucoup d'autres histoires, dans la batterie d'artillerie - une batterie bien modeste, réduite à une quarantaine d'hommes, qui s'instruisaient tantôt sur quatre canons de 75 (modèle fameux entre tous de la Grande Guerre, et qui s'illustra même et encore à Bir Hacheim) - revenus de Narvik en 1940 -, tantôt sur les plus modernes "25 pounders" anglais (diamètre de tube: 3 pouces, et portée dépassant dix kilomètres).

Il y en avait encore beaucoup d'autres, ailleurs dans le camp, car tout autour d'une aire de parades, carrée et bitumée, d'un hectare environ, où flottait le drapeau, c'étaient des détachements dispersés: ici des commandos, là des parachutistes, etc.; tous en attente d'une affectation plus opérationnelle. Plus les services, le dispensaire, et j'en passe.

Ainsi, tout au début, Etienne découvrit parmi les commandos-parachutistes un simple soldat, de plus de 40 ans, engagé, récent évadé de France, nommé Julien Dreyfus et cousin éloigné par mon grand-père maternel. Il avait laissé à Paris une épouse "aryenne"(!) et une fille de douze ans, et malgré des lunettes correctrices et un âge assez limite, il avait été accepté dans ces formations d'élite. Il s'était engagé sous le nom de Devizes, qu'il garda après la guerre; nom que, curieusement, je découvre maintenant sur la carte de la région de Camberley comme celui d'une localité pas tellement éloignée... Devizes sauta sur la Normandie en juin 44, et encore sur les Pays-Bas, début 45, dans des opérations de choc, avant de terminer une carrière interrompue, comme administrateur civil au Ministère des Finances.

Ainsi, je côtoyai, un moment, le lieutenant d'aviation Sauvage, un revenant du groupe de chasse Normandie, qui opérait en Russie, et qui y avait accumulé, à force de ne pas être tué, un palmarès de victoires aériennes respectable. Il arrivait en effet qu'un pilote revienne du groupe Normandie en y ayant terminé son temps.

Il me raconta son impressionnant voyage du Caire au coeur des arrières russes, survolant la mer Caspienne dans un avion du genre caisse à savon, et assis sur sa cantine; et les rapports fraternels entre les aviateurs français et leurs mécanos soviétiques, dévoués jusqu'à l'épuisement pour tenir en état les chasseurs Yak 5 en toutes circonstances, et par les intempéries les plus cruelles.

Il y avait l'aspirant Divin, Français du Chili, hors d'âge, à qui on n'avait sans doute pas voulu refuser son engagement, mais qui, à part une suavité... divine, n'avait pas les qualités nécessaires pour une quelconque utilisation dans l'armée.

Il y avait l'adjudant Mézaize, faisant fonction d'"officier des détails", qui s'occupait des paies et des warrants de circulation sur les chemins de fer, etc. Large d'épaules autant que petit de taille, ce rusé compère travaillait depuis 1940 à ne pas bouger de là et à se constituer (en double exemplaire!) une collection philatélique complète des émissions de la France Libre, lesquelles s'étendaient de Saint Pierre-et-Miquelon à la Nouvelle-Calédonie et sans doute aux îles Touamotou, en passant par le Cameroun, l'Oubangui-Chari, le Tchad, Madagascar, La Réunion, Djibouti et j'en passe. L'adjudant Mézaize était très occupé.

Il y eut un moment le colonel Fourcault, crédité par les initiés de plusieurs missions secrètes en France, mais qu'on disait aussi être présentement sur la touche à raison d'un différend avec "le patron", Passy. Grande figure, arborant là la tenue des chasseurs alpins qui avait pu être la sienne à son arrivée en Angleterre (?); pour le reste, lointain et impénétrable...

Il y avait quelques officiers de paras, qui avaient été ramenés d'Egypte après y avoir vécu une guerre épique de raids et coups de mains sur les postes et arrières ennemis, dans des opérations surnommées par les Anglais "jock columns". Parmi eux, et présidant leur table au mess, le grand colonel Bourgoïn, déjà au-réolé de légende, qui avait perdu un bras, mais repris son entraînement et son commandement. Et le lieutenant Hareng, qui buvait sec à table et amenait sa tablée, à chaque repas, à des "Vive le Grand Charles !" à faire tomber les vitres de la salle... Et l'aspirant-médecin Pessis, frère d'un de mes camarades de Janson, demeurant quasiment en face de chez nous à Paris, - garçon mesuré et fin, qui fut tué en Bretagne, au premier moment du parachutage de son unité.

Une tablée entière du mess était réservée aux officiers du Groupe de bombardement Lorraine, aux ordres du colonel de Rancourt. Formé en Afrique, où il avait acquis ses titres de noblesse, le "Lorrain" volait alors sur B-26 "Boston" américains, des bi-moteurs légers, utilisés de jour sur la Normandie, la Picardie et la Bretagne. Leur terrain, dit "Hartfordbridge", était à côté de Yateley, c'est à dire à moins de dix kilomètres, à l'ouest, de Camberley. Durant nos exercices nous les voyions à basse altitude, partant par six, et revenant... le plus souvent à six, mais il nous tardait toujours de voir passer le sixième.

Que d'individualités attachantes par là ! Il y avait entre autres deux paires de frères, les Langer et les Plowright. Le plus jeune des Langer, Marcel, était un polytechnicien de la promotion 1938 (mais je n'ai appris la chose qu' en lisant récemment sa notice nécrologique dans le bulletin des X); lui et son frère Armand étaient passés en Angleterre en 1940, et avaient derrière eux toutes les campagnes depuis celle d'Abyssinie (1940-41), dont cinquante missions contre l'Afrika Korps avant le transfert du Groupe en Grande Bretagne. Les Plowright s'appelaient en réalité Dreyfus; le choix d'un pseudonyme neutre (comme pour Cerf) s'imposait particulièrement en raison du risque quasi-quotidien de capture par l'ennemi; ils étaient, l'un et l'autre, immensément toniques.

Romain Gary, plus tard romancier célèbre et diplomate blasé, était capitaine pilote dans ce Groupe. Je l'y ai vu pendant tout l'été et l'automne.

Pierre Mendès-France, ex-Secrétaire d'Etat et capitaine de réserve, arrivé de France, y prit place comme navigateur, et pas pour la galerie. C'est du reste de Gaulle qui l'appela expressément à quitter ce poste exposé, comme il le rapporte dans ses Mémoires:

"...(En septembre 43) Pierre Mendès France, quittant sur mon "ordre le Groupe Lorraine, assumait les Finances en remplacement de "Couve de Murville..."

(D'autres trouvèrent plus à leur convenance de venir y faire un petit tour pour y avoir été vus et en parler ensuite. Ainsi Joseph Kessel, qui s'en souvenait assez peu pour déformer le nom de la base aérienne du Groupe, et ne nommer ni ses camarades de formation ou simplement d'équipage, ni les circonstances de son départ discret...)

Il y avait... mais on ne peut nommer tant de visages restés en mémoire... (Citons néanmoins le lieutenant pilote Maxime Citroën, X-38, fils du célèbre constructeur automobile.)

Ainsi donc, dès le 9 juin, me voici partant en exercice, le fusil sur l'épaule, marchant à côté de mon "chef" Diodore et non dans les rangs (!), vers le champ de tir tout proche de l'armée anglaise - intégré à l'Imperial Military College (l'Ecole de Guerre) à Sandhurst, commune accolée à Camberley.

Je n'avais jamais manoeuvré un fusil, encore moins tiré avec. Et ici, me voilà, sous le regard de tous ces 2ème classe et sous-officiers, et plus gradé qu'eux tous... Heureusement, ça s'est bien passé...

Dans le début de cette période de camp, il y eut aussi la constitution d'un uniforme d'officier français. Chacun recevait, à cet effet, une somme d'argent, dite : première mise d'équipement, suffisante pour faire exécuter le tout sur mesure, chez plusieurs tailleurs militaires connus du centre de Londres. C'était pour chacun de nous une chose très importante et très prestigieuse. Cet uniforme, nous ne l'avions jamais porté. Au départ, notre tenue ordinaire était celle dite "battle-dress" dans l'armée anglaise, avec calot de même provenance; seuls les mots "FRANCE", cousus sur fond khaki, aux épaules, et nos insignes de grade et d'armée FFL, nous individualisaient. L'uniforme français, c'était pour les revues (rares) et les sorties (le dimanche). Francis Rougé et moi primes les mêmes tailleurs, proches de Piccadilly Circus: "Nicolls", sur Regent Street, pour le costume, et Lillywhite, pour le képi. Tout était fait avec un soin raffiné; les essayages étaient des déploiements de politesse à l'ancienne. Et on était fichtrement fier du résultat. Francis s'était fait inscrire, à son engagement, dans l'artillerie métropolitaine, ce qui donnait droit, pour son képi et ses écussons de col, à une grenade dorée, au lieu d'une ancre, insigne des armes "coloniales, et pour laquelle ma commande était déjà passée; et dans le microcosme où nous marinions, nous restâmes différenciés sur ce point. Je ne résistai pas à la proposition de me faire faire, en plus du pantalon à bandes brunes, une culotte de cheval, d'une couleur beige clair évanescent, parfaitement irrésistible, - complétée par les indispensables bandes molletières de même ton. Typically French. Vanité... vanité...

Dans ces premiers temps arrivèrent un à un les "autres" annoncés pour "le" peloton d'élèves officiers promis, notamment un ingénieur centralien d'âge mûr, Directeur technique de la firme d'équipement d'aviation Messier, et un truculent toulousain, quadragénaire, sec comme un cep de vigne, homme d'affaires, nommé Mayer. Portant le grade qu'ils avaient déclaré à leur engagement - le premier maréchal des logis, l'autre brigadier, ils se lamentèrent bientôt de ne pas s'être déclarés aspirants. Il y avait en effet un peu d'usurpation de grade par-ci par-là, mais une fois répertorié, fini ! Il fallait faire avec !

Dès l'arrivée de Rougé, et comme nous sommes encore en attente... d'instructeurs ! nous passons une partie de notre temps à nous débrouiller, en mettant la main sur des exemplaires du fondamental Manuel d'artillerie: "Vade Mecum des Officiers d'Artillerie", qui a été (providentiellement pour nous) réédité à Londres en offset d'après l'édition originale de 1936. On nous a déjà, quand même, organisé des cours de conduite auto et moto (ous en sortirons munis du permis de conduire...A GAUCHE), et... des cours de morse.

Jusqu'en 40, l'armée française a utilisé, en grand, le trafic télégraphique par radio, bien que les progrès à pas de géant de la "phonie" sur ondes courtes rende la chose totalement périmée pour les campagnes en cours. Mais l'armée est tenace. Du reste, on pouvait entendre, à l'époque, sur ondes courtes, des quantités de trafic en morse, passant à toute allure (grâce certainement à des bandes perforées préenregistrées), et tous, bien sûr, codés.

Donc, un après-midi, voilà Francis et moi aux mains d'un sous-officier breveté des Transmissions, un as, tout content d'avoir des élèves, et nous ânonnons l'alphabet en titita et tatatiti, et nous nous embrouillons éperdument dans les exercices d'écoute, et comme il fait chaud, nous piquons tour à tour des roupillons irrés-

MINISTÈRE DE LA GUERRE

VADE-MECUM

DES OFFICIERS D'ARTILLERIE

DES GROUPES ARMÉS DES MATÉRIELS

DE 75, 105 OU 155.



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

1936

Couverture de l'édition reliée exécutée
en offset à Londres pour l'usage de
l'artillerie des Forces Françaises Li-
bres (330 pages + graphiques en couleur)
- d'après une réédition de février 1943

pressibles (en en laissant un de garde sur les deux). Tels sont mes souvenirs du morse. Ça n'a pas duré. La phonie, c'était bien au point, et nous n'avons eu que ça dans les pattes par la suite.

Arrivent enfin deux instructeurs (peut-être par erreur ?) Un X-35, le lieutenant Bourgès-Maunoury, et un X-38, le lieutenant Compain... qui prend aussitôt le titre de commandant de batterie, reléguant mon Diodore au rôle de second.

Bourgès est un assez petit format, d'où rayonne une distinction certaine; diction et expression mesurées, claires et réfléchies; au physique, un jeune Louis XIV, moins la perruque; issu du milieu "clé" du parti radical-socialiste (région toulousaine, où sa famille contrôle "La Dépêche de Toulouse"), petit-fils dumaréchal Maunoury, il visait haut et nous le disait dans les moments de détente, sans façons, qui étaient quotidiens: "J'ai raté l'Inspection des Finances, mais un jour, je serai Ministre des Finances". Il a tenu parole et au-delà, car après avoir eu des Ministères des plus importants, il a été Président du Conseil, à quarante ans environ. Ce fut malheureusement son chant du cygne: mal conseillé, il déclencha l'expédition de Suez en partenariat avec les Anglais (1956), seulement pour devoir l'arrêter en plein succès militaire, devant un menaçant ultimatum soviétique. Dès lors, son étoilé pâlit et bientôt il se retirait complètement de la politique.

Pour ce type d'homme, Camberley, après un hong internement au camp de Miranda, en Espagne, c'était une voie de garage inadmissible. Tout en nous dispensant une instruction théorique de qualité, il s'occupa, à notre insu, à Londres, de trouver plus à son goût. Subitement, fin août, il disparut comme dans une trappe, opération qui, avec nos instructeurs suivants - et en gros pour les mêmes raisons - se répéta encore trois ou quatre fois !!

Bourgès s'est fait embaucher au B.C.R.A du colonel Passy. Il devint Délégué Militaire du général de Gaulle dans la région du Centre et y fut aussitôt parachuté. Dans ces fonctions, il fut grièvement blessé; ses services lui valurent la Croix de la Libération.

En même temps que les instructeurs, on nous envoyait du Commissariat à la Guerre (Dolphin Square) un programme épais et minutieux, pour la préparation à l'examen pour l'obtention du "Brevet de Chef de Section". Plus, deux nouveaux condisciples, un aspirant -au grade douteux- nommé de Lambersaint (pseudonyme: Landell), et un jeune sous-officier, Eric Hurel. Le premier, fat et vain, se saoulant dans le camp, faisant des dettes à Londres, dont les mises en demeure de payer arrivaient au commandant du camp; le second, sympa, ouvert, éveillé, journaliste de profession.

Suit une pluie d'arrivants si divers, qu'il faut renoncer à les nommer tous; certains, officiers de réserve véritables, généralement marris de tomber dans un dépôt et dont l'humeur s'en ressent; parmi eux, de complets incapables, dont un seul, le vieux lieutenant Nerson, vraiment rigolo, à force de ressembler à un nou-nours en peluche: complètement déconnecté de tout ce qui n'avait pas trait à la prise de permissions à Londres, ou à sa ration hebdomadaire de barres "Mars" chocolatées, à percevoir au mess. Ses permissions lui ont permis de trouver femme à Londres; apparemment la guerre ne l'a pas trop fatigué. Le hasard aidant, je l'ai revu à Paris, devant chez nous rue de la Pompe, poussant un de ses bébés dans un landau.

Parmi les "vrais" instructeurs, il y eut encore un X, Valabrière, puis un authentique artilleur d'active, un certain capitaine Laporte, professionnel à 100%, qui sauva notre instruction malgré la brièveté de son passage.

Au long de ce temps d'instruction, il y eut un certain nombre de permissions de week-end, dont je tâchais de faire emploi, quand c'était possible, avec Etienne; cela occasionnait pas mal de lettres et téléphones. Il était, tour à tour, sur différentes bases aériennes opérationnelles, comme contrôleur aérien, après un premier training fastidieux dans l'ouest du pays. Une spécialité que lui avait valu, bien contre son gré, sa trop évidente excellence en anglais, et à laquelle il s'efforça de se soustraire, sans succès, jusqu'au printemps 44.

Parfois nous réussissions à nous rejoindre à Londres, où jusqu'à l'automne Marjorie Vernon nous accueillait sans réserve. Vint le temps où elle commença à avoir d'autres priorités... Elle voulait vouer sa maison toute entière au rôle de centre spirituel anglican, fortement encouragée en cela par le curé de sa paroisse, devenu un familier de la maison. Celle-ci se ferma de plus en plus. On dut se retrouver ailleurs: sur un des terrains successifs d'Etienne, Fris-ton, sur les falaises blanches de la côte sud-est, près d'Eastbourn; plus tard à l'automne, à Camberley même après son affectation au terrain, tout proche, du Groupe Lorraine à Yateley. Francis Rougé eut alors la délicatesse de lui céder la part qu'il avait dans une chambre à deux que nous avions dénichée dans une villa proche du camp (Villa Dullatur de Mrs. Smith, sur London Road), après notre désastre chez une Mrs. Blakeney, sur lequel je reviendrai.

Mais j'eus aussi diverses sorties avec Francis lui-même. D'abord, je l'avais présenté très tôt à Marjorie Vernon, qui en fut évidemment enchantée, et décida de nous faire connaître les deux filles d'amis à elle, Elizabeth et Jane Williams. D'où invitations répétées à Richmond, dans une agréable villa au jardin accueillant... et la fréquentation, hélas éphémère!, de ces deux jeunes filles en fleurs, - très filles et très fleurs, proches en âge, et raisonnablement intéressées par ces Army boys d'une espèce à part...; mais elles avaient tellement d'autres boys dans leurs carnets...!

+ + + + +

Au camp même, la routine n'empêchait pas l'irruption de contacts nouveaux parfois substantiels. Plusieurs d'entre eux vinrent de l'arrivée, pour un temps, d'une vingtaine d'aspirants d'infanterie, la plus récente promotion de l'Ecole d'officiers d'infanterie de la France Libre, connue sous le nom de sa localisation, Ribbesford. Francis et moi fumes bientôt intimes avec leur groupe, où je conserve très présent le souvenir, en particulier, de Beadle, Demorest, Descriennes, Diamant-Berger, Jeanne, Lemarinel, Lyon-Caen, Middleton, Nouveau, Schloesing, Vaschalde. Chacun d'eux représentait déjà une histoire fortement typée, offrait beaucoup de caractère, et nous retrouvâmes plusieurs d'entre eux dans les régiments d'infanterie de la 1ère D.F.L., en Italie et en France. Des survivants, je suis encore en relations, en 1992, avec Beadle et Middleton, tous deux de père anglais et de mère française, qui n'avaient pas hésité, bien qu'élevés en Grande-Bretagne, à s'engager sous les couleurs de la France. Leur moyenne d'âge générale tournait autour de 22 ans, mais le plus jeune, Vaschalde, n'en avait que dix-sept. C'était un gosse à la fois tranquille et insupportable: il ne s'intéressait qu'à tirer avec toutes sortes d'armes, y compris dans le camp même, ce qui était naturellement interdit et ne s'était jamais vu. De ce fait, il était périodiquement aux arrêts, ce qui chagrina ses amis car c'était une espèce de mascotte humaine. Ce garçon s'était embarqué de Bretagne avec quatre autres, en 1941, dans deux minuscules bateaux, reliés entre eux par des cordes; tous avaient quinze ans. Comment avaient-ils réussi à traverser la Manche dans sa plus grande largeur, à s'éloigner de la côte surveillée et patrouillée à tout moment, à tenir contre le mauvais temps, à naviguer et à survivre,

LA PROMOTION "FEZZAN-TUNISIE" (1943) DE L'ECOLE DES CADETS DE LA FRANCE LIBRE

1er rang (de g. à dr.): Middleton, Schloosing, et l'encadrement

2ème rang: Diamant-Berger, Jéanne, Landai, Ducros, Hainaut, Lemarinel, Berthon, Vourc'h, Witt, Gallié, Vaschalde.

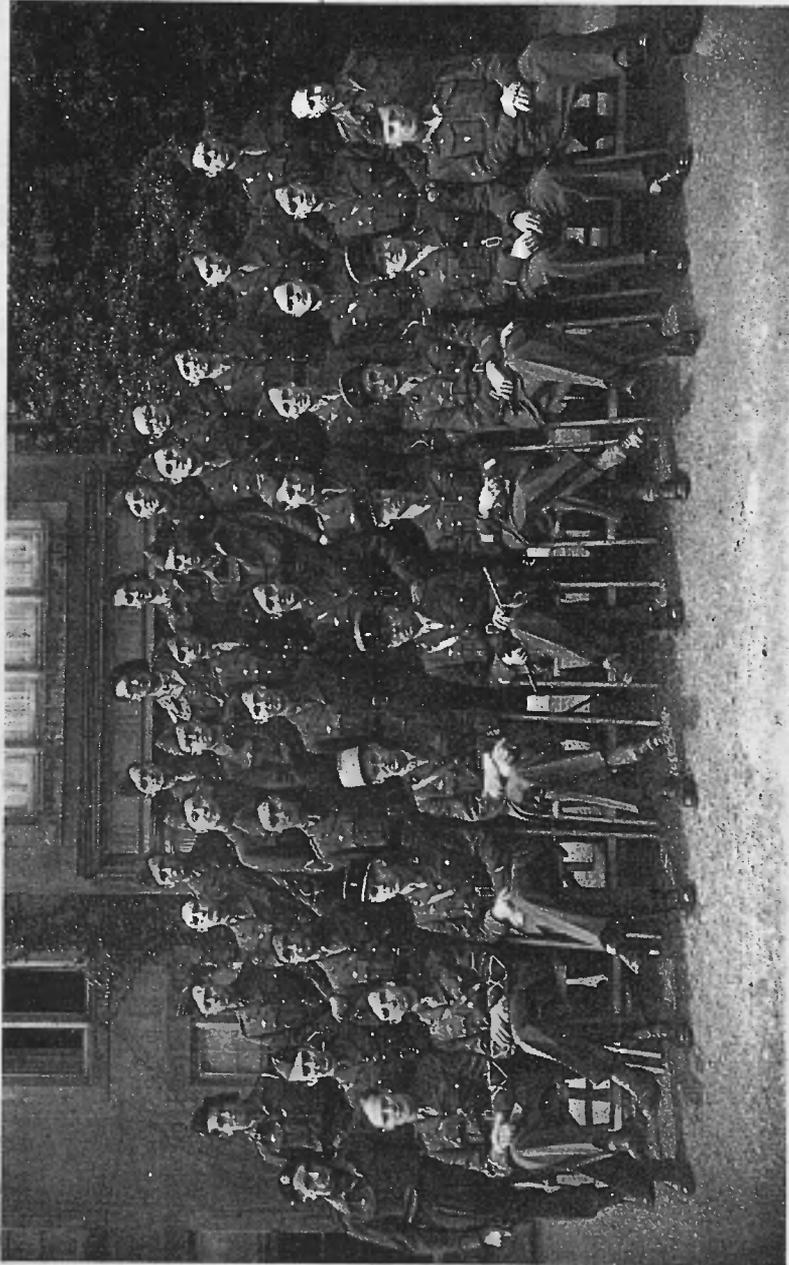
3ème rang: Boulanger, Henry, Lefèvre, Folliot, Herlaut, Nouveau, Lejeune, Demorest, Cachera, Beadle, Lefebvre.

4ème rang: Dunho, Bouguen, Hulot, Anspach, d'Esciennes, Lyon-Caen.
(Sont soulignés les noms cités dans le récit)

→ *Garigliano*

Sont morts au champ d'honneur: Herlaut, Hulot, Jéanne, Landai, Lefebvre, Lemarinel, Lyon-Caen,
Nouveau (Chou de combat), — Witt, Diamant-Berger (par chute, torturé en Bretagne)
(commande parachutiste
en Bourgogne, extrême
nord de TOURNUS
(Mouvement sur le RNC à
1 km au nord de Tournus))

soit ~~près~~ d'un sur trois.... Honneur à eux... et à tous les autres.



Vaschalde, blessé en France, conté
hôpital dans la même chambre
que moi en Septembre à Dijon

tenait du prodige. A leur arrivée en Angleterre, on les avait présentés à de Gaulle, et même à Churchill; la BBC en avait parlé, ainsi que les émissions de la France Libre; je les avais entendues à Lyon. Ces garçons étaient si jeunes, que de Gaulle les avait fait envoyer au Lycée Français. Mais certains s'étaient rebellés si complètement, qu'on se résigna à leur accorder l'entrée à Ribbesford ("Bewdley" en première année, pour être précis !), et c'est ainsi que Vaschalde se retrouvait aspirant à l'âge où l'on passe maintenant "l'épreuve de français", préliminaire au Bac.

Vaschalde était breton, blond, yeux clairs, petite taille, muet et comme atone. Breton aussi, blond, de petite taille et yeux clairs aussi mais souriant et chaleureux était Jeanne. Lui, et Lemarinel devaient être tués dans les trois jours de leur premier combat, l'offensive de la 1ère D.F.L. sur le Garigliano. Demorest devait y être blessé.

Diamant-Berger était fils d'un producteur d'émissions radio ultra-connu. Petit, brun, facétieux et gouailleur, c'était comme de l'amadou; il demanda les parachutistes et fut tué dans la première opération de son unité, en Bretagne je crois, tout comme le jeune médecin Pessis que j'ai évoqué plus haut.

Francis Rougé se lia particulièrement avec Georges Lyon-Caen. Celui-ci était un ancien de Janson, fils d'un bâtonnier de l'Ordre des avocats de Paris - famille d'origine israélite, qui fut terriblement éprouvée par la persécution nazie, plusieurs membres dont le père périssant en déportation. Georges lui-même, converti au catholicisme, gardait une mentalité scoute acquise aux Scouts de France; ce fut peut-être une raison de son entente avec Francis, qui se concrétisa par leur commune participation à un petit cercle d'études catholique qui fonctionna, à Londres je crois, à ce moment-là. Georges Lyon-Caen demanda les commandos-paras, et combattit directement en Bourgogne, son unité étant parachutée depuis l'Angleterre sur les arrières allemands lors du débarquement de Normandie. Cette unité, munie de jeeps et lourdement armée, avait pour mission de parcourir les routes en mitraillant tout sur son passage. Elle fut anéantie aux abords de Sennecey-le-Grand, au nord de Tournus, sur la Nationale 6. Vous pouvez y voir, en pleine route, un imposant monument de granit portant les noms de tous ces combattants, et en bonne place celui de Georges.

Schloesing était de famille parisienne protestante. Châtain, mince, de maintien contenu, portant lunettes, il faisait partie, si je peux dire, des "intellectuels" de la bande; sympa, au demeurant. Un jour, il eut la visite, au camp, de son frère aîné (vingt sept ans si je me rappelle bien), qui nous impressionna fort, et pour cause. Capitaine pilote au Groupe de chasse Alsace (alors seul Groupe de chasse entièrement français en Angleterre), il venait d'être ramené clandestinement de France occupée en avion - privilège très rare, réservé à des passagers d'importance primordiale - après avoir été abattu en combat au-dessus de la Normandie, caché par des paysans, souffrant de graves brûlures, et transporté au prix de grands dangers, secrètement, en ambulance, jusque chez ses parents à Paris où il avait pu recevoir les soins que nécessitaient ses blessures. Il était là, devant nous, de nouveau en pleine santé, porteur de la plus logue croix de guerre que je vis jamais: on donnait alors, comme en 14-18, une palme à la croix de guerre pour chaque avion ennemi abattu et homologué, et Schloesing devait en avoir entre cinq et dix à l'époque. On le dévorait des yeux, et la rencontre des frères était un spectacle fort sympathique. Le commandant Schloesing fut tué en combat aérien. Une rue proche du Trocadéro porte son nom à Paris.

+ + + + +

Durant l'été, notre peloton mélangé d'élèves-officiers et... d'officiers-élèves (!) fut adjoint à la fameuse "batterie d'artillerie" maintenant commandée par Compain, pour aller participer à cet exercice de tir réel qu'on nomme, dans le jargon, "école à feu". Cette épreuve, objet de toutes les envies de tout le personnel, limité le reste du temps à des simulations de tir, rapidement monotones, s'enveloppait dans tout un cérémonial.

D'abord, les champs de tir étant naturellement dans le giron de l'armée anglaise, tout incitait à se montrer sous le meilleur jour: tenues et discipline militaires, soin de la préparation des canons et du matériel automobile (il y avait une centaine de kilomètres de route à faire), répétition des manoeuvres et des commandements, etc. Rien que cela était toute une affaire: notre petite colonne peu exercée aux grands trajets devrait être capable de rester en bon ordre sur des routes encombrées d'une perpétuelle grosse circulation, tout en circulant à la vitesse réduite gênante commandée par le remorquage des canons non freinés. En cas de dislocation accidentelle du convoi, il faudrait que les véhicules égarés soient recherchés et ramenés sur l'itinéraire; enfin, il fallait respecter de bout en bout et pendant trois jours, un horaire détaillé impératif, les champs de tir étant utilisés à limite de capacité pour une quantité d'unités.

Donc, au jour dit, nous avons pris "London Road" en tournant le dos à Londres, direction Aldershot, puis Salisbury, le champ de tir étant celui de Lark Hill, à quelques km au nord-ouest de cette ville. Je découvre maintenant que nous passions, en route, fort près des illustres cercles mégalithiques de Stonehenge, qui sont juste au sud de Lark Hill.

A Lark Hill ("la colline aux alouettes..."), - troupe d'un côté, officiers de l'autre -, j'avais fait l'expérience, avec Rougé, du quartier des officiers, chambrettes impeccables, et surtout immense salle à manger, à la table unique en acajou verni massif, de quelque douze mètres de long et trois de large, décorée en son centre d'un attelage complet d'artillerie à cheval des temps napoléoniens, en argent massif (aussi!), d'un bon mètre cinquante de long et pesant sûrement ses cent cinquante kilos. Là, uniformes de sortie et baudriers cirés à la meilleure cire (Meltonian !) de rigueur, conversation virile mais feutrée, bon ton obligatoire. Sur le terrain, activité fébrile avec conseil appuyé de personnel anglais attaché en permanence à l'établissement. Des terrains de tir de plusieurs kilomètres carrés, pleins de vallonnements traîtres qui cachaient certaines "arrivées" d'obus, et compliquaient les réglages. Des garennes à l'infini, d'où d'inévitables hécatombes de lapins, malheureusement sans suites culinaires: les pauvres bestioles, si elles ne s'enterraient pas profond dans leurs terriers, étaient vouées à mourir criblés d'éclats, et aller les ramasser présentait un danger évident... Mais les lapins réparaient probablement la nuit les dégâts faits à leur population le jour, car depuis le temps qu'on tirait à Lark Hill, ils n'avaient pas été exterminés, bien au contraire !

Nous avons eu là la visite, appréciée, d'une figure-symbole de notre petite Armée de Terre, le général Monclar, de son vrai nom Magrin-Verneret, arrivé en 40 de Narvik avec la 13^{ème} demi-brigade de Légion Etrangère et le grade de colonel. Ce brave, que l'on disait gagné haut la main un droit à une sorte de congé à perpétuité, et ne faisait plus grand-chose. Une visite à Lark Hill le distrait. Très vieille-France, il ne se déplaçait qu'accompagné d'une charmante A.F.A.T. (Auxiliaire Féminine de l'Armée de Terre), dont la présence expliquait, pensions-nous, l'heure peu matinale de son appari-

tion (il y arriva une fois avec six heures de retard !). Nous autres, encore peu rodés, avions été assez maladroits, entre ceux qui donnaient les ordres depuis l'observatoire et ceux qui les exécutaient aux pièces, loin en arrière, pour tirer une salve explosive sur l'observatoire même ! Mais les observatoires étaient bien enterrés, avec suffisamment de béton par-dessus, et notre général est reparti indemne (nous aussi), et très content quand même.

+ + + + +

Le commandant Curt, qui suivait nos affaires de loin, se voyait coiffé, début août, par un officier plus élevé en grade. Le lieutenant-colonel Cabrol, artilleur du reste, était un grand corps maigre, surmonté d'un long visage usé par la colonie, aux joues creuses et aux poches sous les yeux, le cheveu décoloré et rare, le maintien encore rigoureux mais l'air perpétuellement triste. Il venait de Madagascar (tardivement, comme Diodore...), via le long séjour forcé en interné à Durban, réservé aux militaires qui refusaient le ralliement aux FFL après l'investissement de la grande île par les Britanniques. Pas de quoi voir la vie en rose.

Cabrol faisait rapidement avec Curt la paix des braves; début août, il se faisait présenter notre cours, défilant l'arme sur l'épaule, mais suivi par un contingent nouveau de jeunes volontaires, tous bacheliers, réunis à Camberley depuis peu avec de vagues promesses de la formation d'un nouveau peloton particulier pour eux. Le risque d'une fusion avec leur groupe, qui nous retarderait, nous mit en transes. Pour un peu, on parlait de nous faire rester huit mois au lieu de quatre - qui nous paraissaient déjà longs. Bourges Maunoury était encore par là - au moins nominalement - pour nous aider dans nos interventions à l'Etat-major de Londres, et éviter cette élucubration locale, en contradiction avec les instructions d'en haut nous concernant. Que de tracas !

Entretiens, il avait fallu poser une réclamation au sujet de notre grade, inférieur à celui de nos camarades engagés en Afrique du Nord - inférieur à celui concédé depuis toujours aux élèves sortant de l'X et entrant en école d'officiers. Rougé, arrivé sous-lieutenant et repassé simple aspirant, y tenait particulièrement, et moi, guère moins. Ceci fut obtenu en plusieurs temps, car il fallait d'abord une confirmation d'Alger, où venait de se transporter la Direction du Personnel des Armées, et les communications (uniquement postales) étaient au moins poussives. Enfin, cela fut obtenu, dûment enregistré et avec rétroactivité: toutes mes nominations successives dans l'armée devaient être également rétroactives!

Plusieurs sous-officiers furent admis à présenter leur candidature au fameux Brevet que nous préparions. Nous avions déjà des relations quotidiennes avec eux par le biais du service courant. L'un d'eux, assez complexé, était porteur d'un authentique titre de baron, et du nom flatteur d'Honorat de Maillard. L'ensemble, plus des manières civiles et une chevelure de derrière les fagots, lui valurent de conquérir une grande Anglaise blonde, que ses soupirs amenèrent rapidement à accepter le mariage. Or, elle était la fille d'un général de Division - une famille militaire "classique" de Winchester, ville assez proche et, on le sait, fort portée sur les armes. Nous fumes invités très officiellement à nous déplacer en nombre à Winchester, sous-lieutenants et sous-officiers confondus, pour "représenter" et suppléer à l'absence d'une famille de sang auprès du futur.

Donc, un samedi matin, je débarquai à Winchester, par train, avec Rougé, en tenue n°1 française, képi, gants et tout. Winchester était une ville militaire entre toutes: bondée d'officiers de tous grades et de différentes nationalités - dont beaucoup de généraux. Les généraux anglais portent, en parement de col, deux bandes rouges

allongées. Nous autres, artilleurs français, en portions aussi, depuis le grade le plus humble. Winchester semblait n'avoir jamais vu d'artilleur français. De mètre en mètre dans la rue, au sortir de la gare, toute la gent militaire anglo-saxonne nous regardait avec stupeur, nous qui combinions les insignes de leurs plus hauts grades avec nos bonnes figures juvéniles. Après une seconde d'hésitation, et avec précipitation de peur de nous avoir croisés sans marques de respect, on nous saluait, à l'anglaise, c'est à dire avec une rigidité d'automates, rendue encore plus digne, je pense, par l'admiration. Nous ne pouvions répondre que de même et avec égal sérieux !

A ce souvenir bouffon se superpose celui de nous trouver subitement, malgré la faible distance de Camberley, dans un grouillement de troupes tout à fait stupéfiant. Ce n'était pourtant que l'été 43 et les Américains étaient encore à peine visibles dans la foule. Pourtant il y avait là comme un signe. Une impression, comme celle que décrit dans ses Mémoires un officier anglais revenu dans le pays après des années dans le Moyen-Orient et en mission dans l'Europe occupée, - le capitaine Fitzroy Maclean (Eastern Approaches, Jonathan Cape, 1949) - l'an suivant, il est vrai :

"En Angleterre, dans ce printemps de 1944, le sentiment d'un suspense dominait tout. A notre arrivée, nous trouvâmes la totalité des comtés du sud comme formant un seul et immense camp. Chaque petite route était bondée de camions militaires, de véhicules blindés et de canons; partout, des terrains d'aviation, et à toute heure le ciel était noir d'avions de chasse, de bombardement et de transport... Dans les rues, les troupes américaines et alliées semblaient l'emporter en effectifs sur les nôtres..."

L'atmosphère calme de la maison de la mariée, où était le rendez-vous général, faisait heureusement contraste. Là, dans une classique ambiance de toilettes froufrouantes, nous retrouvions le promis revêtu du même genre d'uniforme que nous, sans que cela déchaîne des tumultes, et le beau-père général, quoique décoré lui aussi de rouge aux revers de tunique, n'avait pas besoin d'explications. Mais avec certaines dames et demoiselles de l'entourage, la confusion revint au retour de la cathédrale, et nous eumes de nouveau droit à des égards plus pressants que nous ne l'aurions imaginé, le punch servi faisant certainement sa part dans la montée de la pression.

L'un d'entre nous, l'adjudant Schwarz, bon vivant sanguin mais ne visant pas au raffinement social, dut probablement s'y méprendre, et se servit, semble-t-il, de ses mains très au-delà de ce que suppose le bon ton dans les réunions de mariage. Le connaissant, nous lui avions prodigué des conseils à ce sujet par avance. En vain, apparemment. Le résultat fut indigne d'un début si brillant. Vers neuf heures du soir, le général en personne vint nous prier d'emmener notre collègue où nous voulions, à la seule condition que ce soit tout de suite. Nous nous retrouvâmes sur le pavé: pas de lumières, donc plus de saluts; c'était toujours ça de gagné. Je nous revois, Francis, Schwarz et moi, assis sur un banc voisin de l'avenue ramenant à la gare, sous un ciel étoilé, et échangeant des propos désabusés sur le retour des choses dans ce bas monde incompréhensif. Ce fut la fin sans gloire d'une journée pourtant commencée avantageusement.

Pauvre Honorat de Maillard ! Un mois ne s'était pas passé, que sa jeune épouse, une grande bringue qui avait pris du service dans l'Armée et travaillait à Londres, commençait à le rationner en visites de week-end. Il ne s'est pendu qu'au téléphone, mais avec un insuccès grandissant... Il devint rapidement clair que l'affaire était dans l'eau...

+ + + + +

L'insolite prenait parfois des formes moins badines.

Le B.C.R.A. adressa un jour au commandement du camp un avis urgent annonçant l'arrivée de trois cercueils à placer dans une chapelle ardente, et à faire veiller dans la plus grande discrétion, jusqu'à leur enlèvement pour inhumation.

Le B.C.R.A. avait, comme je l'ai dit, une réputation courante de mystère, et aussi celle d'être quasiment un Etat dans l'Etat (si tant est que nous avions un Etat en Angleterre). Le côté secret de cette annonce, l'absence d'informations suffisantes, causèrent une vive colère chez notre commandant Curt (il en fallait bien moins dans son cas). D'autres que lui grommelaient ouvertement, en imaginant de noirs scénarios pour expliquer l'affaire. Même le Père Trentesaux, l'aumônier du camp, placide Breton à la figure lisse et poupine derrière ses lunettes rondes, était fort embarrassé d'accepter d'officier en quoi que ce soit pour ces morts anonymes et obscurs. Après que certains aient refusé, Francis et moi fumes convoqués pour dire si nous, nous acceptions de veiller tour à tour dans la hutte transformée en chapelle ardente, la nuit suivante, et sans autre renseignement. Nous avons accepté tout en demandant à assurer les veilles nécessaires ensemble.

Je me rappelle cette veille silencieuse dans la hutte nue au sol de ciment, au milieu du camp endormi. Posés sur des tréteaux, les cercueils étaient recouverts chacun d'un drapeau tricolore. Une bougie, posée auprès sur une petite table, nous debout en uniforme français, et c'était tout.

Au bout de longtemps, nous nous sommes entendus pour soulever les drapeaux; il y avait effectivement sur chaque cercueil une plaque de cuivre, et un nom. L'un se grava dans ma mémoire: Jacques Tayar.

Quelques années après la guerre, j'échangeais des souvenirs à Paris avec mon ami Jacques Renal - dont j'ai parlé comme occupant temporaire du logement du 18 rue Bugeaud à Lyon, en 1942. Jacques avait lutté ensuite dans un réseau lyonnais, ainsi que sa femme. Arrêté, torturé en prison à Lyon, il avait réussi à s'évader, les pieds nus et ensanglantés, et à reprendre ses activités dans le même réseau (sa femme, elle, arrêtée séparément, ne se remit jamais de la déportation qui s'ensuivit). Dans ce réseau, Jacques Tayar, un proche camarade, dénoncé et traqué, fut désigné pour être mis en sécurité en Angleterre, en prenant place à bord d'un quadriplace anglais Lysander venant de livrer des armes sur un terrain clandestin dans l'Ain. L'embarquement, de nuit bien sûr, avait été éprouvant; la femme de Tayar était au pied de l'avion, dans un état de crise de nerfs. Le réseau avait décidé de la convoier jusqu'en Suisse aussitôt; c'était Renal qui en avait été chargé. L'avion, Renal n'en avait jamais rien su. C'est moi qui ai pu lui dire que de toute évidence, il s'était écrasé en arrivant en Angleterre. Ainsi, j'ai su finalement de quoi il s'était agi.

+ + + + +

Vers la fin de l'été, vinrent les épreuves du fameux Brevet de Chef de Section. Francis en sortit premier, moi second d'une courte tête, et avec nous, cette petite équipe de sous-officiers, généralement allants sauf le baron, qui faisait tourner le service (artillerie).

A cette époque, Francis et moi avions pris depuis un moment, à deux, une chambre en ville. Camberley comportait beaucoup de vil-

las disséminées dans des rues tranquilles, et une population non négligeable d'officiers retraités et de veuves des mêmes. Nous avions fait affaire avec la veuve d'un colonel de l'armée des Indes, Mrs Blakeney. Elle avait dans les 80 ans, bon pied, bon oeil, était raide comme la justice, et nous terrorisait. Son rez-de-chaussée, qu'il fallait traverser en entier pour accéder à l'étage, était littéralement hérissé de petits meubles couverts de bibelots et de cadres à photos, reposant sur des dessus en dentelle, et encore des trophées de chasse au tigre, des panoplies d'armes blanches, etc. On arrivait à peine à s'y faufiler, bien que l'ordre fût impeccable et rigoureux.

Or, pour célébrer notre collectif succès au Brevet, l'un des sous-officiers -peut-être Cau, qui avait été ordonnance du général de Lattre de Tassigny en France - proposa un pot au "pub" le plus fréquenté de London Road, près du camp. On s'y retrouva donc le soir, assez tôt car pour raison de couvre-feu les pubs fermaient de bonne heure.

Il y avait naturellement foule, militaires britanniques pour la plupart. Dans notre petit groupe, l'animation grandit bientôt car après la première généreuse offre d'une tournée de double-whisky, plus personne ne pouvait en offrir moins, et nous étions une dizaine. Je commençais à admirer ma capacité d'absorption, lorsque, à l'entrée d'un certain gradé canadien, un de nos comparses me supplia d'aller tenir la jambe au nouveau venu (en anglais, bien sûr) en l'empêchant d'être vu par un autre des nôtres, le margis Perriau. Perriau, un sous-off des plus sympathiques et nanti d'un visage de jeune premier, venait de se voir souffler sa plus récente chère et tendre (malgré ses avantages, ce qui était un déni de justice), une AFAT, donc française, par-dessus le marché, par ce Canadien, précisément. Il convenait véritablement que nous nous entr'aidions pour empêcher la soirée si bien commencée de tourner au vinaigre. A travers mes brumes commençantes, j'étais en train de m'acquitter de mon mieux de ma mission quand, à ma grande surprise, je vis l'ensemble de mon champ visuel, avec le Canadien au centre, exécuter une sorte de looping. Réalisant d'un coup, je visai désespérément la porte du pub, qui était pourtant derrière l'homme, articulai "Pardon me !",... et partis en ligne droite jusqu'au trottoir extérieur, sans pouvoir me rappeler si j'avais traversé le type ou pas.

Dehors, j'aspirai un bol d'air, et marchant sur la bordure des trottoirs pour avoir ~~un~~ repère de direction, je pris le chemin du logis à toute allure. Arrivé, dans le noir, je me jetai tout habillé sur mon lit, sans savoir comment j'étais arrivé au premier étage, et je restai les bras en croix, dans un vain effort pour arrêter le mouvement de rotation qui s'affolait autour de moi.

Alors seulement je me souvins de Francis, qui était peut-être de son côté en perdition sur le chemin du retour. Rien à faire pour lui porter secours. Mais au bout d'un moment, la porte d'entrée s'ouvrait à nouveau, et après quelques instants, j'entendis un bruit formidable. Parmi les mille objets du décor sacré de l'intérieur de notre hôtesse, Francis, faute d'allumer la lumière, avait déclenché un séisme. Suivit une seconde tragique de silence; puis un rire homérique, en même temps que le bruit d'une ascension d'escalier à quatre pattes, et enfin l'arrivée au port de mon Francis. Mrs Blakeney s'était terrée dans ses draps, mais ce fut la fin finale et immédiate de notre location. C'est ainsi que nous eumes à nous trouver ce nouveau gîte que fut la villa Dullatur, déjà nommée.

+ + + + +

FRANCE COMBATTANTE

Camp d'OLD DEAN

ARTILLERIE

Artillerie

BREVET DE CHEF DE SECTION

La Commission d'examen de l'Artillerie du CAMP D'OLD DEAN certifie qu'au point de vue de l'instruction Militaire Théorique et Pratique et de l'aptitude au Commandement, Monsieur *Mantoux... Jacques*

m^e 55530..... Aspirant..... De la 2e Batterie Tractée, est capable de remplir les fonctions de Chef de Section d'Artillerie.

MOYENNE DES NOTES OBTENUES

Instruction Militaire Pratique:.....*16,24*
Instruction Militaire Théorique.....*15,41*
Aptitude au Commandement :.....*15,6*

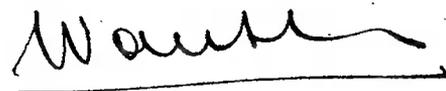
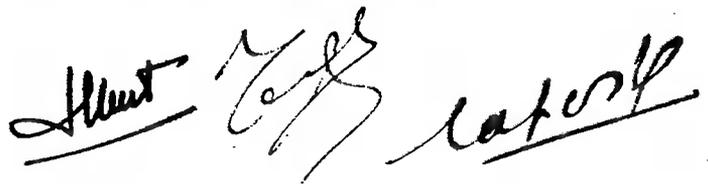
A Camberley le...*6... Novemb... 1943*

Les membres de la Commission:

Lt. Colonel CABROL, Commandant CURT, Capitaines TINLAND, LAPORTE VAUTHIER.

Vu et Approuvé

Le Lieutenant Colonel CABROL
Commandant le Camp d'OLD DEAN.



Mon plus beau diplôme

CAMBERLEY : INSTRUCTEUR:

Les jeunes bacheliers (dix-huit environ) - qui avaient été rassemblés vers juillet-août en vue d'une formation de gradés d'artillerie, avaient d'abord vécu comme une petite entité à part, avec une apparence d'encadrement, lequel était coiffé par un lieutenant Lion, réserviste entre deux âges, gentil mais totalement inefficace.

Après quelque temps, Francis et moi avons découvert qu'en fait, ces jeunes "cadets", comme on les avait appelés, marinaient sans faire grand-chose, et commençaient à se démoraliser au point d'envisager une réclamation collective - faute grave dans l'armée - qui aurait pu leur coûter très cher. C'est en rencontrant l'un d'eux, à moitié étendu dans un petit fossé au bord d'une allée secondaire du camp, en plein après-midi, un brin d'herbe entre les dents, que nous avons réalisé. C'était très choquant si on pensait à la valeur déjà plus que respectable que dénotait leur engagement et leur venue jusqu'ici.

Celui du fossé, un grand brun de dix-neuf ans, aux traits réguliers, aux yeux profonds de couleur indéfinissable, venait de Madagascar; il s'appelait Cany. De Madagascar aussi, un autre grand gars, fils de planteur, Dominicé.

De La Réunion, deux jeunes jumeaux, de mine vaguement asiatique, et très timides, les frères Jean et Jacques Vergès.

Barzilon, d'origine maltaise, était Français d'Algérie, petit et de poil noir, très "méditerranéen" d'aspect.

Esquier, blond, une figure de fille, venait d'Alexandrie.

Berté, Martiniquais au parler créole et à la marche chaloupée, avait volé une barque pour s'enfuir de son île, tenue en main par des autorités vichystes, et vogué des dizaines de milles sur l'Atlantique pour aborder sur Sainte Lucie, territoire anglais.

Salem et un cousin à lui, deux vrais tendrons, avaient quitté leurs parents à New-York pour s'engager.

Weissweiler - ancien de Janson -, Aymard, Figoli, Lang, Léaufer, Olivier Michel, Servoz étaient des évadés de France. Aymard avait franchi la frontière espagnole - par coïncidence - dans le même petit groupe que notre camarade Hertz, celui qui était parti en décembre 42, juste avant moi, en laissant des renseignements inexploitablement derrière lui.

Au total, des garçons très attachants, et qu'on ne pouvait pas voir dans un tel marasme sans se poser des questions.

Nantis de notre instruction toute fraîche, Francis et moi nous sommes mis, petit à petit, à leur consacrer de plus en plus de temps: répétitions après le souper, interrogations écrites. Après diverses péripéties, le colonel Cabrol a fini par nous convoquer pour que nous prenions le peloton en mains pour de bon. Il fallait qu'il y en ait un seul qui soit nommé responsable; faute d'autre règle pour nous départager, nous avons convenu en bonne entente que ce serait moi, au bénéfice... de l'ancienneté, mon engagement remontant à quelques jours avant celui de Francis !!

Ceci se passait encore en août, quelque temps avant la fin de notre propre instruction même, du moins avant la cérémonie de l'examen du Brevet. Et c'est par là que nos relations avec le noyau solide des sous-officiers de valeur, l'adjudant Schwarz, le margis-chef Léger, les margis Cau et Perriau, se sont établies en confiance. Nous devions retrouver les deux premiers en Italie; Cau devait être rappelé par son ancien patron de Lattre; mais le "noyau" fonctionna le temps qu'il fallait pour tirer le peloton d'affaire. Le reste...

Dans cette situation très temporaire d'"instructeurs-élèves", nous avons affronté tout de même des difficultés sans nombre. A Londres même, personne ne semblait connaître l'existence de ce peloton de cadets. Un jour, je dénichai dans les fonds de tiroir de Dolphin Square une vingtaine d'exemplaires du "Vade Mecum des Officiers d'Artillerie, que je rapportai à Camberley dans un sac. Le lieutenant-colonel Cabrol, à qui nous demandions divers moyens de première nécessité, nous répondait:

"Je ne vais quand même pas vous donner de quoi vous faire marcher un palace ! Si je vous donnais de quoi tout faire marcher, vous n'auriez plus aucun mérite !"

Au milieu de tout ceci, la "batterie" régulière, lieutenant Compain en tête, recevait un ordre de route sur Alger, et tout l'effectif de cette unité disparut, laissant sur place le matériel, voitures, tracteurs, canons. Il nous fallut mettre les cadets à tous les apprentissages à la fois, jusqu'à en faire des chauffeurs de tracteurs de canons... Malgré tout, le 20 novembre, nous prenions une nouvelle fois, un peu inquiets du risque, la route de Lark Hill, conduisant tout notre monde vers une école à feu en vraie grandeur, au bout de 100 kilomètres de route, pour y opérer sous l'oeil toujours sévèrement critique des maîtres des lieux !

Oui, il y eut quelques couacs... un attelage qui fit un tour de valse en pleine route... un ou deux tirs là où on ne les attendait pas ! Mais dans l'ensemble, nos cadets, galvanisés par le soin qu'on prenait d'eux, se surpassaient. Dans cette ambiance, on se tira à peu près honorablement de l'épreuve...

Vers octobre, il y avait eu la visite au camp de de Lattre de Tassigny. Général de Division dans l'armée d'armistice du côté de Montpellier lors de la ruée des Allemands sur la zone "libre" en novembre 1942, il avait défrayé la chronique en prenant le maquis symboliquement, avec quelques canons, plutôt que de se rendre aux Allemands comme l'imposait leur ultimatum général à Vichy. Plus tard, il avait disparu... D'une manière ou d'une autre, il était arrivé à gagner l'Angleterre. Pourtant, après l'annonce, assez sensationnelle, de cette arrivée, il ne paraissait nulle part, et le bruit courut qu'il marchandait son ralliement formel contre l'octroi de ... deux étoiles supplémentaires (faisant de lui un général d'Armée), et d'une promesse quant au titre de commandant en chef.⁽¹⁾ C'est dire en tout cas la réputation qu'il avait de ne prendre les choses que de haut. Il obtint au moins la première des deux choses, après une période floue où il restait haut-le-pied. On n'avait dès lors qu'intérêt à le faire paraître, et c'est revêtu de ses cinq étoiles toutes neuves qu'il débarqua un beau jour à Camberley pour "inspection". Ce fut toute une affaire: prise d'armes avec fanfare (Dieu ! les répétitions de cette fanfare tout l'été !), défilé... Mais il lui fallait une tribune. Il réunit donc tous les officiers au mess, et nous fit un laïus sur la Libération à venir (ce qui n'était pas exempt de pressentiment valable) et ajouta, ce qui faisait grosse impression: "Quand vous me reverrez dans n'importe quelle circonstance, vous n'aurez qu'à me dire: Mon général, j'étais à Camberley".

Moi, j'avais l'impression d'avoir déjà entendu ça à Austerlitz.⁽²⁾

(1) Voir p. 67

(2) Voir la suite de cette histoire Vol V, pp. 104-105.

+ + + + +

Avec nos cadets, il y eut aussi trois sorties mémorables, hors service courant, entre septembre et novembre.

La première fut organisée par le haut commandement de Londres, et nous procura, à eux, Francis et moi, la visite à Oxford d'un petit centre de recherches très à part, dirigé par un Ingénieur Général des Poudres du nom de Libersart, assisté d'un personnel français tout à sa dévotion. Ce centre, classé "Secret", avait deux spécialités:

-d'une part, des prises de vues ultra-rapides (avec des flashes spéciaux) de balles de fusil en mouvement, permettant de visualiser les ondes de choc déclenchées par ce mouvement à vitesse supersonique, et de connaître les vitesses correspondantes; on nous en fit une démonstration;

-d'autre part, l'exploitation en stéréoscopie de prises de vues aériennes, permettant d'examiner en détail les résultats de bombardements sur des objectifs ennemis - un domaine beaucoup plus immédiatement utile à la conduite de la guerre aérienne. Libersart avait, je crois, l'exclusivité de ce traitement-analyse des photos en question; c'était, pour un centre d'un pays allié, une distinction prestigieuse.

La seconde fut vraiment insolite. On avait demandé au camp de Camberley de fournir un détachement pour aller faire une haie d'honneur et présenter les armes lors du dépôt d'une gerbe sur la tombe de ... Napoléon III !!! Celui-ci, mort en exil en Angleterre en 1873, repose dans le cimetière de Farnborough, dans une sorte de chapelle funéraire. Je fus de service pour conduire là-bas, (en train, ce n'était pas très loin), mon petit détachement de cadets, mis sur le trente et un... disponible. Rendez-vous plutôt surprenant et... peu motivant...

La dernière était infiniment plus gratifiante. C'était le 11 novembre 43. Elle me conduisit, avec le même détachement, via la gare de Waterloo, puis en colonne par trois dans les rues de Londres, jusqu'à la gare voisine de Victoria. A l'extérieur de celle-ci, il y a une fière statue équestre de Foch, Maréchal de Grande Bretagne, de France et de Pologne. Un général (probablement Mathenet, alors commandant des Forces Terrestres en Grande Bretagne) déposa solennellement la gerbe d'usage au pied du monument, pendant que retentissait une Marseillaise, martiale à souhait. Une appréciable foule de curieux, visiblement sympathisante, s'aggloméra... C'est un beau souvenir, parmi tous ceux de ce séjour.

Combien dramatique fut cette même journée en France, qui vit de nombreuses manifestations réprimées, et suivies d'arrestations et de déportations...

Novembre... décembre... Nous demandions au commandement de reconnaître les résultats du peloton des cadets par un examen théorique et pratique, par l'octroi de grades suivant résultats, et par l'envoi des mieux notés dans une école d'officiers en Afrique du Nord. L'examen eut lieu en décembre. Six furent nommés sous-officiers, la plupart des autres brigadiers-chefs; plusieurs devaient devenir aspirants en Algérie; de ceux-ci, deux furent tués: Weissweiler et Esquier; Léauffer fut très grièvement blessé en France. Parmi les faits d'armes qui leur échurent, on verra plus loin un de ceux de Cany, qui lui valut la médaille militaire, la plus haute distinction française pour un aspirant.

+ + + + +

Dans cette période de début d'hiver, j'eus l'occasion de retourner quelquefois chez notre vieille amie Marjorie Vernon, bien que n'y étant plus "chez moi". Le brouillard londonien, accessoire rituel de cette saison, était de plus en plus souvent au rendez-vous. Un dimanche soir où je quittais Hampstead Square pour rentrer au camp, c'était la variété "purée de pois" connue là-bas sous le surnom de "smog" - combinant les mots smoke et fog (fumée et brouillard). Le black-out aidant, on était dans la petite rue déserte comme dans un placard fermé, avec un bandeau sur les yeux en prime. Même les sons de circulation dans High Street voisine n'parvenaient que comme à travers un oreiller. Il faut avoir vu ça. Donc j'avancai d'abord en longeant un mur et en le touchant en aveugle, une main en avant pour éviter les réverbères. Comme ça n'allait pas vite, je m'enhardis et, quittant mon mur à angle droit, descendis sur la chaussée dans l'idée de m'y tenir dans l'axe - d'où quelques pas et re-virage à angle droit, le tout assez doucement (dans le noir total, c'est instinctif), quelques pas encore, cette fois je suis sûr de ma direction, et ... je me bute du pied contre le trottoir d'où j'étais parti. Impossible de tenir un cap dans cette combinaison de cécité et de semi-surdité. Heureusement, le mur continuait, et dans High Street on retrouvait tout ensemble d'autres piétons et les rais minuscules des phares de voitures allant au pas...

C'est par ce genre de temps que, dit la légende, un quotidien londonien titrait un jour:

"FOG OVER THE CHANNEL - CONTINENT COMPLETELY ISOLATED"

Mais cette fois-ci, on commençait à pouvoir espérer qu'il ne serait plus isolé pour longtemps...

+ + + + +

L E S C H I S M E
G I R A U D - D E G A U L L E

On a entrevu déjà que la profonde division qui existait au début de 1943 entre les autorités de Londres et celles d'Alger avait eu des retentissements jusque sur le sort d'un simple candidat à l'engagement volontaire.

Cette division a été beaucoup plus qu'un simple fait-divers momentané dans les avatars des pouvoirs rassemblant les intérêts d'une France renaissante. Elle s'enracinait dans des oppositions fondamentales entre des nébuleuses de milieux que tout séparait déjà avant la guerre; que l'armistice de 1940 - béni par les uns, toléré par d'autres, refusé par quelques-uns -, la montée de la Résistance dans l'Hexagone et au dehors, avaient encore durcies.

Des rivalités d'hommes, mais, plus graves, des rancunes nouvelles, des incompatibilités irrémédiables d'éthique, de conception politique, s'étaient accumulées en outre depuis 1940. L'abolition de la République était le drapeau des uns, son futur rétablissement, l'engagement des autres.

La superbe de militaires demeurés passifs pendant deux ans et demi en Afrique du Nord, en Afrique Occidentale, dans les Antilles, ou sur nos navires ancrés à Alexandrie, se donnait libre cours, concurremment avec leur ressentiment envers les opérations de vive force (Mers El Kébir et Dakar en 40, la Syrie en 41, Madagascar en 42, pour ne rappeler que les plus graves) qui les avaient vus aux ordres, combattant les Alliés: le point culminant était des plus récents, puisque en Novembre 42 l'armée d'Afrique du Nord dans sa grande majorité avait été tournée contre les Anglo-Américains, causant de coupables pertes en vies humaines et compromettant très sensiblement la suite des opérations principales, qui avaient pour objectif de se saisir de la Tunisie en profitant de la surprise initiale.

Le commun des officiers d'active encadrant cette armée se défoulait de tout ceci par une exhalation de haine à l'encontre du défi que représentait à leurs yeux l'existence même, et la popularité évidente, des soldats des Forces Françaises Libres. L'afflux incessant de volontaires nouveaux vers celles-ci était pour ces officiers une espèce d'offense à leur conviction d'être, en dépit de tout, la seule vraie armée française. Quand, en 1943, ces volontaires commencèrent à provenir, par désertion, de leurs propres troupes, l'affront était devenu intolérable. L'Etat-major d'Alger, dans les semaines qui suivirent, en Mai, la fin de la campagne de Tunisie, et alors que de Gaulle abordait tout juste son bras de fer avec Giraud, eut le front d'expédier la déjà glorieuse 1ère D.F.L. hors du territoire français, à plus de 1000 kilomètres en arrière et aux portes de Tripoli, pour venir à bout de ces désertions grandissantes !!

De Gaulle avait acquis pendant ces trois ans une vision d'ensemble du monde en guerre, dans laquelle il revendiquait sans trêve, pour la France, une place digne de son passé. Son ascendant sur la Résistance en Métropole atteignait le zénith à la veille de son arrivée à Alger, avec l'allégeance, le 27 Mai, des grands mouvements nationaux réunis pour la première fois en Conseil National

de la Résistance, sous la présidence de son délégué, Jean Moulin. Les gens d'Alger, eux, ne connaissaient rien de ces dimensions, et voyaient le bout de leurs ambitions quand ils s'assuraient auprès du Commandant en Chef allié, l'Américain Eisenhower, d'un strapon-tin dans l'armée coalisée, après avoir si récemment combattu contre celle-ci à son arrivée, par discipline bête et méchante envers les ordres permanents de Vichy, tenus par les conventions d'armistice.

Les gens d'Alger ne voyaient aucun inconvénient à conserver l'appareil politique et administratif créé sous le nom d'Etat Français. Entre autres, le statut des Juifs, honni par les républicains de toute appartenance en France et hors de France, ne leur posait aucun problème de conscience, et il fallut user de force envers Giraud pour en venir à bout, après plusieurs mois de prorogation tout à fait volontaire.

La lutte se passait au plus haut niveau, mais dans bien des cas en sourdine, car ce qui venait au grand jour s'étalait aux yeux des Alliés et affaiblissait le crédit de la France, qui n'était déjà pas si grand, auprès de ceux-ci.

J'ai choisi, parmi les innombrables sources sur cette lutte farouche, un certain nombre de documents qui me paraissent exemplaires. Ils vont des souvenirs de mes camarades d'évasion de France, réunis dans les Mémoires d'André Daubos ("Les Grandes Vacances") aux Mémoires d'acteurs aussi importants que Jean Monnet, et naturellement de Gaulle. J'ai aussi dépouillé les archives complètes de l'hebdomadaire "France", publié à Londres, et accessoirement de son confrère "La Marseillaise", qui subit une interruption de publication début juillet 43, au coeur de cette affaire, pour réparaître à Alger seulement au début de l'année suivante.

En m'étendant sur le contenu tourmenté de cette période de notre Histoire nationale, je ne pense pas seulement éclairer le climat dans lequel mes camarades et moi avons à nous débattre et à chercher notre chemin personnel.

Je crois plus important encore de saisir l'occasion d'aider à comprendre certaines des oppositions implacables - on peut bien dire philosophiques - qui continuent à sévir en France entre des familles intellectuelles, politiques, spirituelles, jusqu'à ce jour, nourries même par les nouveaux traumatismes nationaux qu'ont été, entretemps, les guerres d'Indochine et d'Algérie.

+ + + + +

En parcourant les récits
de mes camarades de l'X:

(puisés dans "Les Grandes Vacances", d'André Daubos)

Arrivant du Portugal à Casablanca début Mai 1943, leur navire défile "devant les carcasses de bateaux que la Marine française a sacrifiés à son "honneur" en se battant contre les Américains le 8 novembre: un contre-torpilleur coupé en deux, le croiseur Primauget à la côte, des cargos, un paquebot, le cuirassé Jean Bart à travers lequel on voit le jour".

Un capitaine aviateur "avec la Croix de Lorraine" dit à Jean Audibert qu'à Marrakech ils auront "à choisir entre Giraud et de Gaulle". "De quoi ? De quoi ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?"

Ce dernier poursuit:

"A Barcelone, nous en avons discuté, Abel et moi... nous basant sur des vraisemblances: d'un côté un général ambitieux qui veut maintenir en France les réformes faites par Vichy, de l'autre, un général peut-être moins ambitieux, qui est entouré par de l'ancien personnel de la IIIème République. Nous avons penché pour de Gaulle."

Francis (Rougé): "Marrakech... 4ème Régiment de Spahis Marocains... aux murs des chambres, il y a encore le portrait du Maréchal."

Jean: "Je frappe au bureau du Colonel du Régiment de Spahis de Senlis. Dodelier et Bruno me reçoivent et me souhaitent la bienvenue: "Surtout, n'allez pas vous fourrer avec les Gaullistes, hein !", me dit le colonel. Je ne répons rien mais n'en pense pas moins."

"Un jeune enseigne m'accroche et me parle "en ami": "Evidemment, si vous allez chez de Gaulle, vous trouverez du matériel moderne... Mais... vous ne trouverez pas le véritable "esprit" (sic) de la Marine; vous risquez de faire une gaffe que les marins (les vrais) vous reprocheront plus tard". Ce discours me décide: j'irai chez de Gaulle."

"...Un autre marin: "Qu'est-ce qu'on leur a mis !" - "Oui ? A qui ?" - "Ben, aux Américains !!"

André (Daubos): "Les militaires d'Afrique du Nord étaient avant tout pétainistes et exécraient de Gaulle, la France Libre, la Résistance. Pourquoi ? Cela tenait pour une part à la méconnaissance de la situation en France: au fond, l'A.F.N. était une "cinquième" zone. Mais il y avait probablement autre chose. Ces militaires d'Afrique et surtout les coloniaux auraient eu beaucoup de facilités depuis 1940 pour rejoindre les F.F.L.. Seule une toute petite minorité l'a fait."

...Par contre, Jean raconte: "De retour à Casa, nous fumes invités, René (Périneau) et moi par un général - rien que cela - à venir prendre un déjeuner en famille. Tous nous firent raconter notre aventure... Au café, le général nous demande, en a parte, de le faire monter clandestinement dans le bateau qui, le lendemain, devait nous conduire vers l'Angleterre, vers de Gaulle."

"... En ce qui me concerne (me = André), étant déjà aspirant d'artillerie, le problème de la formation ne se posait pas et je suivis tout naturellement le capitaine Debay, que j'avais connu à Barcelone, et qui me demanda si je voulais aller avec lui. Il est fort possible que j'aie eu des scrupules d'arriver comme l'ouvrier de la onzième heure chez des Français Libres qui se battaient depuis trois ans (tandis qu'on voyait la fin de la guerre toute proche)... Toujours est-il que j'ai toujours regretté de ne pas être allé chez de Gaulle..."

+ + + + +

C'est le bon moment pour citer le point de vue d'un officier polytechnicien, qui avait été mon propre Chef de Groupe à Villeurbanne en première année, et qui se retrouvait en 1943 en Afrique du Nord, passé par l'Espagne, et en étant sorti - c'est curieux - dans le même grand transport de Français que mes camarades. Le capitaine Trocmé, par ses silences, ses sous-entendus, la distance qu'il avait visiblement voulu maintenir avec l'esprit de notre commandement supérieur, avait gardé mon estime, et de le savoir là-bas n'avait fait que grandir celle-ci. J'eus sans doute son adresse par l'un de mes camarades stationné en Algérie, car je pus consigner ce qui va suivre dans une de mes lettres à mon frère Etienne, écrite de Camberley, le 2 Novembre 43:

"...J'ai reçu une lettre personnelle de Trocmé, mon capitaine de 1ère année à l'X. Il est à l'armée d'Afrique et me conseille de me faire affecter à l'Artillerie Divisionnaire de Leclerc, si je peux. Tu parles que je veux bien ! Comment faire, seulement ? Trocmé m'a l'air de regretter la manière un peu "stéréotypée" dont il avait cru par moments (sans grande conviction apparente, du reste) devoir me traiter à l'X."

Le conseil était clair, pour un officier servant du côté Giraud et qui écrivait à un engagé F.F.L. mal au courant de ce qui l'y attendrait. "Il y a une Division F.F.L. au Maroc: tâchez de ne pas manquer votre atterrissage !"

Comment ne pas relier cette évocation à une autre, plus parlante encore, que m'adresse en ce début de 1992 mon camarade de promotion Funel, parti de France, lui, en août 43 avec six autres de nos camarades. Après de sombres tribulations en Espagne, les voici enfin à Fès, au Maroc, en décembre 43:

"Nous nous retrouvons au camp de La Jonquière, dont le chef de Corps, colonel Permachioni, vomit tout ce qui est évadé de France, gaulliste, etc. On nous refuse nos galons: nous serons "2ème classe" dans un peloton spécial..."

On verra au dernier chapitre "Extraits de presse" de quoi éclairer ce phénomène d'explosion de rage chez certains officiers de carrière de "l'Armée d'Afrique", à ce moment particulier.

+ + + + +

Regard sur les Mémoires

de Jean Monnet:

Tiens ! Jean Monnet ? Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ?
Que vous dites ! Mais voyez plutôt .

Etrange personnage: obsédé par l'ambition d'être l'homme-cerveau, l'homme des solutions, le recours, l'homme influent auprès des puissants, obtenant ce qu'il veut faire faire par d'autres en tirant par-dessus la tête des autorités régulières, et parfois dans leur dos, les ficelles qu'il a tendues, parfois des années d'avance.

A d'autres moments, simple gros bonnet de l'industrie du cognac; grâce à ses exportations aux U.S.A. sans doute, il s'y crée un carnet d'adresses et d'amitiés politiques qui se haussera, de fil en aiguille, jusqu'à Roosevelt.

A d'autres moments encore, chargé de mission dépendant d'un ministre, pour la coordination d'approvisionnements entre Alliés. Cela commence en trombe, dès 1914. Le jeune Monnet (il n'a que vingt cinq ans) - réformé pour raisons de santé et demeuré ainsi inoccupé à Cognac, voit aussitôt la faille dans l'action gouvernementale !

"Très vite, je sus ce que j'avais à faire, car il était clair qu'un formidable problème allait se poser aux Alliés, qui n'étaient pas prêts à le résoudre: celui de la coordination de l'effort de guerre... Je me préoccupais du moyen de toucher à Paris les hommes qui pouvaient décider d'organiser enfin l'action interalliée. Un ami de notre famille, avocat à Cognac, connaissait bien le Président du Conseil, Viviani... J'avais une idée que seul le Président du Conseil avait le pouvoir d'appliquer: pourquoi ne pas frapper directement à sa porte ? ... Je n'ai jamais agi autrement: avoir une idée, d'abord, chercher ensuite l'homme qui aura le pouvoir de l'appliquer..." Et il va voir Viviani, avec qui il parle aussitôt d'égal à égal (qu'il dit), à qui il expose d'un seul souffle toutes les insuffisances des rouages ministériels et autres en place (quel formidable don de seconde vue depuis la maison familiale de Cognac) et obtient en un instant d'être introduit par le Président chez le ministre Millerand pour concrétiser ses avantages. Tel est Monnet.

Il deviendra délégué du ministre du Commerce à Londres, jusqu'en 18. Ephémère Secrétaire Général Adjoint de la Société des Nations en 1920, il en a démissionné précipitamment dès 1923 pour voler au secours du cognac familial. Dans les années 30, il se mêle en Suède à la liquidation du fameux krach financier Krüger, puis va monter une banque d'affaires, à capitaux chinois, à Shanghai, où il apporte des concours financiers américains à travers "la raison sociale Monnet - Murnane and Co., firme que j'avais créée à New-York avec un Américain, Murnane, ami, habile dans les affaires."

Entretemps, il a soulevé, à Paris, la femme d'une de ses relations d'affaires, un Italien, et, faute de pouvoir obtenir un divorce en Italie, l'épouse selon la loi soviétique (!) à Moscou!

En 36, il se replie de Shanghai à New-York où "je m'occupai avec Murnane de diverses affaires, dont je n'ai gardé qu'un faible souvenir." Déclaration étonnante de la part d'un homme qui a su décrire avec minutie ses exploits internationaux de 14-18, antérieurs de vingt ans ! Les aurait-il oubliées s'il y avait perdu de l'argent? J'en doute.

A l'approche de 39, Monnet remet ça sur l'air de "Il n'y a que moi pour voir que sans armements américains, on ne s'en tirera pas". Ergo, il va expliquer au Président du Conseil, Daladier, que c'est à lui, Monnet, d'en avertir Roosevelt, qu'il ne connaît pas. Mais qu'à cela ne tienne; son ami Bullitt, l'ambassadeur U.S. à Paris, lui ouvrira les portes, et le voilà déjeunant en famille à la résidence privée du Président américain, Hyde Park, et l'ins-truisant de ses conceptions de Défense assistée.

Vient 39-40. Monnet reprend à Londres une fonction de coordi-nation franco-britannique, qui le trouve là-bas en Juin. "J'a-vais de bonnes relations avec Churchill, mais... souvent, je dus prendre des détours pour retenir son attention".

Et c'est le désastre qu'on sait et l'arrivée de de Gaulle. Tout de suite, Monnet, qui estime traiter d'égal à égal, fait des réserves sur son entreprise, et lui fait porter une lettre (sic) dans laquelle il écrit: "...Ce n'est pas de Londres qu'en ce mo-ment-ci peut partir l'effort de résurrection. Il apparaîtrait sous cette forme comme un mouvement protégé par l'Angleterre, inspiré par ses intérêts et à cause de cela condamné à un échec qui ren-drait plus difficile les efforts ultérieurs de ressaisissement..."

Il ajoute: "Nous nous revîmes plusieurs fois. Mais nos bons rapports personnels ne suffisaient plus à surmonter notre désaccord sur la manière d'agir dans un danger pressant... Nous ne pouvions pas nous comprendre... Nous nous séparâmes... Je ne devais plus re-voir le général de Gaulle que trois ans plus tard, à Alger, lors-que tous les Français libres (sic) se trouvèrent confrontés à nou-veau à des choix difficiles... mais une fois de plus l'impératif de la lutte à mener dicta une solution d'union. Si j'y fus utile, c'est parce que j'avais gardé une position d'indépendance qui me permit de donner à de Gaulle les conseils et de lui rendre les services dont il reconnut le caractère désintéressé."

Monnet dissout sur place le Comité de coordination dont il était chargé et demande à Churchill à entrer au service direct de l'Angleterre. Là aussi, il avait, de toutes les périodes passées, un solide carnet d'adresses dans les milieux officiels. Et Churchill lui offre de prendre, aux Etats Unis, la position d'"associé" au chef de la Commission d'achats britanniques.

Arrivé aux U.S.A., il convainc son nouveau vis-à-vis, Purvis, de lui laisser...les questions politiques (!). Et le voilà à nou-veau naviguant entre les puissants, Roosevelt compris, devinant les besoins d'idées nouvelles pour la coopération anglo-américaine. Sans lui, y aurait-il jamais eu le Prêt-Bail, qui épargnait les fi-nances si écartelées du Gouvernement de Sa Majesté ? Ce n'est pas moi qui l'invente: "(Différents départs de fonctionnaires), le man-que de coordination entre les divers organismes anglais et améri-cains chargés de la production de guerre me ramenèrent à ma préoc-cupation permanente, celle qui m'avait conduit à Londres en 1914, puis à nouveau en 1939, et de là à Washington: prendre une vue d'en-semble des problèmes communs, combiner les ressources des Alliés, organiser un seul effort de Défense, bref, s'assurer que l'on ferait et gagnerait la même guerre." Sic !

Mais rien, dans ces Mémoires, qui situe les rapports de Mon-net avec la colonie française des Etats-Unis, pas très nombreuse mais bien établie dans les grandes villes de la côte Est. Rien qui signale dans quel état d'esprit il souhaita voir Roosevelt vis-à-vis de de Gaulle et la France Libre...

Quand on sait quel combat tendu et semé de périls de Gaulle menait durant ces sombres années, quand on sait qu'il était finalement seul à en porter la charge et l'honneur, quand on sait que Pléven, bras droit de de Gaulle pour les Finances, se rendit plusieurs fois à New York et Washington en mission officielle et qu'il avait été un collaborateur direct de Monnet à Londres auparavant, on est fondé à penser que Monnet a préféré passer cet aspect de son séjour aux États-Unis, sous silence. En effet, dans ce cas, l'expression "...ne m'ont laissé qu'un faible souvenir" aurait pu poser plus de questions qu'elle n'en eût résolu.

Je suis ainsi obligé de me référer aux déclarations que me fit vers Mai-Juin 1943, à Londres, mon frère Etienne, qui venait de passer dix-huit mois entre Princeton, Washington et New-York. Il était formel. Les Français d'Amérique, à part une petite minorité ralliée autour du délégué de la France Libre, André Istel, soutenaient une Association où les Américains étaient les bienvenus, "France Forever". Cette Association était résolument anti-gaulliste, et Monnet était réputé en être tout à fait proche. Etienne imputait encore plus directement à Monnet l'insufflation, auprès de Roosevelt, des informations et des opinions qui firent de celui-ci un adversaire irréductible de de Gaulle, et lui inspirèrent toute la politique consistant à l'écarter de la reprise en main de l'Afrique du Nord libérée, quitte à ordonner à Eisenhower de traiter avec des gens qui auraient les mains un peu sales, pour acheter la paix sur ses arrières. Ce fut ce qu'Eisenhower lui-même, interrogé, appela sa politique d'"expediency" (opportunisme).

Nous voici rendus enfin à l'entrée en scène de Monnet à Alger. Par un nouveau coup de billard à bande, il obtient de s'y faire envoyer en mission, début 43, par Roosevelt en personne. C'est donc bien, on peut dire, dans les fourgons de l'Amérique qu'il y est parachuté. Mais le dessein qu'il estime avoir eu dès le premier moment lui est apparu comme purement français, et mieux encore, planant au-dessus de la mêlée des simples généraux en présence. Jugez-en.

"J'ai appris que l'unité ne peut résulter que d'un processus simple et d'une approche objective. Les Français en mesure de combattre étaient en train, par leurs querelles compliquées, de diviser l'effort que la France devait faire pour rentrer dans la guerre. (D'autre part, les Américains) tenaient à préserver entièrement le choix du peuple français jusqu'au jour où il s'exprimerait par des élections libres. Personne, d'ici à ce jour, ne pourrait incarner la souveraineté française et s'investir en tant que gouvernement ni s'arroger l'autorité gouvernementale redevenu maître de son destin.

"... Peu avant Noël, je résumai nos idées dans une note que j'ai conservée et qui a été publiée... comme un document qui à la fois inspirait et reflétait la pensée de Roosevelt. Cette note posait trois principes:

- d'abord, la levée et l'équipement d'une importante armée française en Afrique du Nord. Commandée par le général qui avait sa confiance, Giraud, (elle) ferait partie des forces alliées et serait au service du gouvernement français constitué après la Libération de la France;

(On remarquera que cela laissait cette armée, jusque-là, dans l'état d'une simple force d'appoint entièrement inféodée au commandement américain, seul juge de son emploi)

- (ensuite) la préservation du droit, pour le peuple français, de décider lui-même le moment venu de son gouvernement: "Aucune autorité politique française ne peut exister ni recevoir la permission d'essayer de se créer hors de France. Il est essentiel que ce point soit très clair".

Ce n'est pas moi qui ai mis ce passage entre guillemets.
Monnet y insiste:

"La légitimité qu'invoque Darlan ne saurait en aucun cas servir de base à la constitution d'une autorité française en Afrique du Nord. Le régime de Pétain, créé sous la pression du désastre et de la peur, n'est pas légitime. De Gaulle, pour sa part, symbolise la volonté française de poursuivre le combat contre les nazis."

(En somme, tout le monde est renvoyé dos à dos, de Gaulle en queue: c'est un soldat, laissons-le à sa soldaterie !)

"-...Troisième principe: il n'y a plus de gouvernement français, mais seulement des autorités limitées à la gestion des affaires civiles et administratives locales... On pouvait en conclure... que le Comité formé par de Gaulle à Londres n'avait et n'aurait, aussi longtemps que durerait la guerre, que des pouvoirs limités au territoire de la France Libre..."

"Telle était la ligne que je jugeais raisonnable et que je fis partager par Frankfurter et Hopkins, qui étaient, sur ces problèmes, les conseillers les plus écoutés de Roosevelt - le Département d'Etat et Cordell Hull étant tenus tout à fait à l'écart de la politique française menée par la Maison Blanche."

N'est-ce pas admirable ? Monnet, qui ne représente que lui-même, court-circuitant hardiment (comme à son habitude), le Ministre habilité pour s'adresser au-dessus; Monnet, décrétant qu'on va se passer d'autorités politiques françaises jusqu'à la fin de la guerre (ou quelque chose comme ça); Monnet ordonnant qu'on arrête de Gaulle "sur les positions acquises", en quelque sorte, et qu'on attribue aux militaires d'Alger juridiction administrative sur les territoires qu'ils ont défendus contre les Alliés voiciquelques semaines, en guise de joyeux avènement et pour "calmer le jeu".

Darlan est assassiné le jour de Noël; Giraud devient "Commandant en Chef civil et militaire": titre ubuesque. Il est entouré de pétainistes, conserve Peyrouton, ancien ministre de Vichy, comme Gouverneur Général de l'Algérie, et divers généraux ouvertement réactionnaires comme le général Bergeret, qui sera proprement saqué dès que le rapport de forces aura bougé. "Rien n'était changé dans l'administration héritée de Vichy, la même équivoque subsistait sur la légitimité des ordres donnés au nom du Maréchal empêché dont les portraits n'avaient pas disparu. Chacun semblait s'accommoder fort bien de cette équivoque... Toutefois, aux Etats Unis,... le maintien des lois de Vichy, notamment les discriminations contre les Juifs, la non-libération des prisonniers politiques, le caractère réactionnaire du pouvoir donnaient lieu à de violentes campagnes de presse. Plus que jamais (??) j'étais convaincu que ce pouvoir ne devait accéder à aucun caractère de représentativité et je doutais également qu'il fût longtemps un facteur d'ordre."

Monnet demande alors au conseiller présidentiel Hopkins de lui confier cette mission à Alger, annoncée plus haut. "Je ne sais pourquoi Roosevelt consulta, contrairement à son habitude, Cordell Hull" (le Secrétaire d'Etat):

Télégramme de Roosevelt (de passage à Casablanca) à Hull:

"...Il semble que Giraud manque de qualités politiques... Puisque nous n'avons pas sous la main de civil dans cette zone, ne pensez-vous pas qu'on pourrait faire venir Jean Monnet ici ?... Je ne reviendrai pas à Washington avant d'avoir réglé cette affaire Monnet, qui doit rester secrète."

"Assez curieusement, reprend Monnet, Hull répondit que je n'étais pas l'homme de la situation en raison de mes attaches gaullistes"

Voilà, je pense, un cas de règlement de comptes clair et net. Monnet fait profession de passer par dessus le responsable central des Affaires Etrangères à Washington; l'autre s'empresse de le scier dans l'opinion de son patron, l'accusation de gaullisme - Dieu sait si Monnet est payé pour savoir combien elle est fausse - étant celle entre toutes qui peut casser la position de Monnet: il a assez travaillé à bâtir les convictions de Roosevelt à ce sujet !

Mais les amis de Monnet l'emportent pour lui, et Roosevelt accepte que Monnet soit envoyé à Alger par Hopkins comme "représentant du bureau de répartition des armements dont il était le président". Hopkins lui remet un ordre de mission:

"...Vous mettrez le général Giraud au courant de la situation d'ici, vous passerez en revue les affaires avec le général Eisenhower et le général Giraud, et en règle générale, vous donnerez, par les canaux appropriés, toute assistance nécessaire en vue de résoudre les questions relatives au réarmement des forces françaises! Mais Monnet enchaîne:

"En fait, à partir de cet objectif important et urgent, je savais bien que ma mission engloberait tout le contexte politique de la guerre où étaient rentrés les Français.

Plusieurs observations ici. D'abord, et la plus importante, que cette mission, de quelque côté qu'on la lise, était une mission américaine, sans plus. Mais ensuite, que Monnet en tirait la conséquence que le principal était d'arriver sur place (après tout, ce n'était pas l'époque des billets d'avion par agences de tourisme) et qu'une fois là, la mission, il se la donnerait lui-même, comme tant de fois avant.

Sans oublier, comme Monnet venait de nous dire qu'il l'avait érigé en principe fondamental, lui-même, à peine deux mois plus tôt: "Aucune autorité politique française ne peut exister ni recevoir la permission d'essayer de se créer hors de France. Il est essentiel que ce point soit très clair."

Monnet débarque donc à Alger fin février et fait la connaissance de Giraud:

"Je ne porterai pas de jugement sur son intelligence qui était celle d'un général formé longtemps aux affaires du désert et enclin à la simplification... Pour le reste, il s'est lui-même décrit avec une sincérité touchante: "Sur le plan politique,, j'ai été d'une incompetence, d'une maladresse et d'une faiblesse inconcevables. Chacun son métier, les vaches seront bien gardées!"

Bien que Giraud ait un entourage très construit déjà, Monnet se dépense aussitôt pour tenter de le fléchir sur tous les points "durs" des doctrines de fait, encore en vigueur, et dont l'abandon lui paraît autant de préalables indispensables à une amorce de dialogue avec de Gaulle. A la mi-mars, à la veille d'un discours public de Giraud dans lequel Monnet croyait agréé l'énoncé des dispositions essentielles de ce virage, celui-ci s'aperçoit de ce que Giraud a prévu de lui glisser dans les mains, et il revient à la charge au dernier moment, par une note urgente:

"1. La formation du Gouvernement Provisoire est laissée dans le vague. Il n'est pas fait mention des lois de la République. Cette mention est essentielle...

2. Le texte sur la législation de Vichy est réduit à un exposé sans conclusion nette. Il n'est plus mentionné que cette législation est maintenant considérée comme nulle, ce qui est nécessaire.

3. Il n'est pas fait mention de la non-acceptation de l'armistice"

Je passe sur les derniers points. Giraud infléchit in extremis son discours, prononcé devant les Alsaciens et Lorrains d'Alger, et plusieurs de ses proches démissionnèrent sur-le-champ; pourtant, entre autres choses, il avait réussi à ne pas prononcer le mot de République !!

Monnet s'incruste maintenant dans sa mission autogérée. Il obtient de Giraud la libération d'internement administratif, à Constantine, pour "turbulence gaulliste", de Louis Joxe, et se crée avec celui-ci et un Conseiller d'Etat, Ettore, un petit brain trust personnel. Avec ce renfort, il arrache à Giraud des concessions nouvelles dans ses discours suivants, "droit sacré du peuple français de déterminer son Gouvernement Provisoire, d'après les lois de la République"... "Je l'assure que cette situation sera créée dès que la France sera libérée"...etc.

"En revanche, continue Monnet, je ne pus ébranler l'obstination de Giraud sur un point capital, le décret Crémieux. Ce décret pris en 1872 avait donné aux Israélites d'Afrique du Nord (Non: d'Algérie, très précisément) les droits de citoyens qui n'étaient pas accordés aux musulmans. Vichy l'avait abrogé. Il eût dû être rétabli. Giraud s'y refusa et s'en expliqua, au nom du principe de non-discrimination raciale, en fait par crainte de désordres... Il fallut plusieurs mois de pressions et un total changement de climat pour que le décret Crémieux fût remis en vigueur."

Quitte à anticiper un peu sur la production d'autres documents, je veux corriger immédiatement l'impression produite par cette relation inexacte sur deux points, et illustrer la situation par plusieurs éclairages pratiques.

Premier point, déjà vu, l'affaire ne concernait ni le Maroc, ni la Tunisie, dont les Israélites n'ont jamais eu droit à la citoyenneté française; ces deux territoires étaient, ne l'oublions pas, sous le simple régime du protectorat.

Deuxième point: il faut absolument savoir qu'en 1872 le même statut avait été proposé, exactement dans les mêmes formes et les mêmes temps, à la communauté musulmane et à la communauté juive d'Algérie. Il s'agissait, dans les deux cas, d'abandonner ce qu'on a appelé les "statuts personnels" de chaque communauté, comportant entre autres les lois, coutumes, et pratiques de chaque religion en matière de mariage (donc la polygamie dans le cas des musulmans) et la juridiction exclusive des tribunaux coutumiers de la communauté dans tous les domaines judiciaires, pénal compris. Après longues discussions internes, les Israélites acceptèrent le renoncement au "statut personnel", tandis que les musulmans le refusèrent. Voilà la réalité de l'Histoire.

Quant aux détails pratiques. L'abrogation du décret Crémieux avait rejeté dans le même sac de condition "indigène", et relevant de la seule loi mosaïque pour l'état-civil, les litiges, etc., la totalité des Juifs d'Algérie, y compris, par exemple, les anciens combattants de 14-18 qui en Métropole bénéficiaient de certaines exceptions aux lois raciales, - y compris des conseillers municipaux et autres élus réguliers qui se voyaient déchus, - y compris des professeurs d'Université, et autres, qui se voyaient rayés des cadres sans indemnité. D'autre part, les rations alimentaires des Européens demeurant les moins mauvaises, les Juifs en avaient été exclus d'office et vivaient, comme les musulmans, au rabais sur la nourriture, vieillards et nourrissons compris.

Enfin, j'ai eu entre les mains en Angleterre le texte, reproduit dans la presse, d'une instruction de l'Etat-major de l'Armée en Algérie, dans cette période, qui instruisait tous les Chefs de Corps de prendre soin de ne pas donner aux militaires israélites (et ici cela ne se limitait pas à ceux d'Algérie) des affectations

dans des unités envoyées vers des théâtres d'opérations, où ils pourraient, en s'acquérant des titres de reconnaissance de valeur, prétendre à la fin des hostilités à des dérogations au statut qui leur reviendrait, à défaut.

Quelle admirable prévoyance ! Quel soigneux tirage de conclusions des exceptions créées en Octobre 40 dans le statut des Juifs de Métropole, pour les plus valeureux des anciens combattants de 14-18 !! Quelle ingéniosité aussi ! "Pas de combattants, ergo pas d'anciens combattants !" On n'y avait pas pensé encore. Ou plutôt si ! L'X avait bien interdit aux élèves "juifs" de la promo 41 d'aller entre les deux années d'Ecole, au stage obligatoire aux Chantiers de Jeunesse... Mais ce n'était qu'un petit kriegspiel de mise en jambes, en comparaison.

Telle était l'Armée d'Afrique.

+ + + + +

Maintenant, à la mi-mars, de Gaulle envoie son premier émissaire en reconnaissance à Alger. C'est un vieux routier de la négociation, un compagnon sûr des premiers moments, et aussi un général de haut rang: cinq étoiles, comme Giraud. C'est Catroux. Mais, vu par Monnet, rien ne va, et rien n'irait sans qu'avec le concours de ses amis, - l'Américain Murphy, grand artisan de la préparation du débarquement, et le confident de Churchill, Mac Millan, - Monnet lui-même ait préparé les voies et moyens du rapprochement des généraux français.

De Gaulle, après diverses péripéties avortées, atterrit près d'Alger le 30 mai 43. C'est bien au cours de ce voyage qu'il a fait halte à Gibraltar et vu mes camarades. Il est accompagné des deux Commissaires Nationaux René Massigli (Affaires Etrangères) et André Philip (Intérieur), ainsi que de son conseiller personnel Palewski; Giraud est venu à sa rencontre, avec Catroux.

Dès le 1er juin, on tient la réunion constitutive du nouveau Comité exécutif. Monnet semble avoir fait des découvertes !

"A mes yeux, de Gaulle est l'homme qui apporte l'esprit de la Résistance métropolitaine, enfin unie et rangée dans son immense majorité derrière lui. Sa place est bien là où se reconstituent les pouvoirs de la République".

Fichtre ! Que deviennent les sacro-saints trois principes !

"De Gaulle arrive avec Philip et Massigli. Giraud est accompagné du général Georges et de moi. La présence de Catroux, souhaitée par les deux parties, est la bienvenue."

Deux remarques: Monnet est dans le camp opposé à de Gaulle; il veut faire croire que Catroux se trouve entre les deux camps. Ce qui est faux.

"Pourquoi Georges est-il là, seul Churchill pourrait en donner la raison, car c'est sur son insistance que son vieil ami, chef respectable, mais survivant d'un grand état-major défait (il avait été l'adjoint de notre chef d'état-major général Gamelin en 39-40), vient d'être amené de France".

Et pourquoi Monnet est-il là ? Il a décidément la mémoire courte !

"...J'ai préparé un plan très simple..." Je vous fais grâce de la suite: c'est comme si vous y étiez. Voyons maintenant de Gaulle.

+ + + + +

Regards sur les Mémoires

de de Gaulle:

Vingt ans ont séparé les publications de Mémoires de de Gaulle (1956) de celles de Monnet (1976).

Si celui-ci a choisi d'ignorer, ou à peu près, ce qu'avait déjà écrit celui-là, n'est-ce pas un indice de ce qu'il tenait à établir sa version des faits ? En cela, il ne serait en tout cas pas le premier; et sûrement pas, non plus, le dernier.

Cela nous laisse d'autant plus libres pour faire ressortir à quel point les récits sont différents; à quel point aussi l'importance donnée par chacun des deux narrateurs aux divers protagonistes - y compris "l'autre" - diffère, également.

"Le 23 février, le Comité National arrêta les termes d'un mémorandum adressé au "Commandant en Chef civil et militaire" et précisant les conditions indispensables de l'unité.

- Tenir les armistices de 1940 comme ayant toujours été nuls et nonavenus;
- Admettre l'impossibilité politique et morale de laisser aux postes de direction certains hommes qui s'y trouvaient;
- Rétablir en Afrique du Nord la légalité républicaine;
- Puis, ces principes une fois acceptés par l'organisation Giraud, former un pouvoir central ayant toutes les attributions d'un Gouvernement...
- Créer en outre une assemblée consultative de la Résistance, destinée à fournir une expression aussi large que possible de l'opinion de la nation souffrante et militante.

"Le mémorandum fut remis à Giraud le 26 février et publié le 12 mars. Il était impossible, désormais, au système d'Alger de prendre publiquement une attitude différente. Car, indépendamment de ce qui se passait en France... bien des yeux étaient dessillés. Les nouvelles venues de France, les propos tenus par ceux qui occupaient de l'ancienne zone libre ou le désir du combat amenaient en Afrique du Nord, la bataille qui faisait rage en Tunisie, achevaient de démentir les billevesées antigauillistes que les autorités avaient professées si longtemps.

"Quelques hommes qui entouraient le général Giraud avaient assez de sens politique pour essayer de capter le courant. M. Jean Monnet fut l'inspirateur de cette évolution... Le mémorandum du Comité National lui fit penser qu'il fallait se hâter de transformer les traits du "Commandant en chef civil et militaire". Sur ce point, M. Monnet se trouva vite d'accord avec l'habileté de M. Murphy et l'esprit délié de M. Mac Millan. Le mois de mars fut donc rempli des manifestations démocratiques de Giraud.

"Le 4, un nouveau statut de la "Légion des Combattants" était décrété à Alger. Le 5, Giraud déclarait par radio: "La France n'a pas de préjugés racistes!" Le 8, il faisait retirer de la circulation un numéro du Journal Officiel d'Afrique du Nord paru la veille et qui, comme les précédents, promulguait les décrets du Maréchal Pétain captés par la voie des ondes. Le 14, au cours d'une réunion d'Alsaciens et de Lorrains, Giraud donnait lecture d'un discours condamnant Vichy et rendant hommage à la République... Le 18, il signait une série d'ordonnances abolissant en maints domaines, la législation de Vichy."

Il résulta, notamment de l'allocution de Giraud du 14 mars, une vague d'offensives anglaises et américaines pour tenter d'amener de Gaulle à se soumettre." Le 17 mars, à Alger, écrit-il, Mac Millan convoqua Charbonnières, en l'absence du général Catroux.

"A présent, lui dit-il, que le Commandant en chef civil et militaire s'est publiquement rallié aux principes dont se réclame la France Combattante, rien ne s'oppose à ce que l'unité se réaligne autour du général Giraud." (Et d'exploser devant les réserves de son interlocuteur:) "Si le général de Gaulle refuse aujourd'hui la main qui lui est tendue, sachez que l'Amérique et la Grande-Bretagne l'abandonneront complètement et qu'il ne sera plus rien."

C'est ensuite Mgr Spellman, l'illustre archevêque de New-York qui prêche de Gaulle en revenant d'une visite à Alger. Enfin Churchill, dans un de ces moments où il voyait à nouveau de Gaulle comme un obstacle...

Mais le 10 avril, le Comité National reçoit la réponse de Giraud à son mémorandum initial du 23 février.

"Le document accordait aux bons principes une adhésion ostentatoire. Mais l'application suggérée consistait, en réalité, à empêcher que la France eût un gouvernement jusqu'à la fin de la guerre, et à faire en sorte que l'autorité du Commandant en chef, c'est-à-dire en fait celle des Alliés, pût s'exercer sans limites.

"Il nous était en effet proposé, une fois de plus, de n'établir à Alger qu'un "Conseil des Territoires d'Outre-Mer" où siègeraient Giraud et de Gaulle, les résidents et gouverneurs généraux et des "commissaires" ayant certaines tâches particulières. Ledit Conseil devrait s'interdire toute capacité politique. Il aurait un rôle de coordination administrative mais nullement de direction nationale. Quant au Commandant en chef, le général Giraud, il devrait être subordonné au commandement allié et ne relèverait, dans ses fonctions militaires, d'aucune autorité française... Ce bizarre appareil devrait rester en place tant que durerait la guerre... En somme, d'après le mémoire signé par le général Giraud, tout se passerait comme si, en tant qu'Etat, la France n'existait plus, tout au moins jusqu'à la victoire. C'était bien la thèse de Roosevelt."

Ben voyons ! Pour retrouver celui qui avait écrit ce que Giraud avait "signé", suivez mon regard... Du reste, de Gaulle, qui ne choisit aucun mot au hasard, nous a laissé le moyen de penser qu'il n'avait pas été le dernier à subodorer qui était l'auteur !

"...La France Combattante demeurant inébranlable, l'obstination apportée par le système d'Alger à nous subordonner à lui touchait, maintenant à son terme... Le 14 mars, comme Giraud sortait de la salle où il avait annoncé son orientation nouvelle, la foule rassemblée sur la place l'accueillait aux cris de "Vive de Gaulle!" ... Le 19 avril, les conseils généraux d'Alger, d'Oran et de Constantine m'adressaient leur hommage à l'ouverture de leur session... Le 1er mai, les cortèges organisés pour la fête du Travail scandaient leur marche en criant: "C'est de Gaulle qu'il nous faut!" - "

Fin mars et en avril, lorsque les troupes Françaises libres de Leclerc et de la 1ère D.F.L., marchant avec la 8ème armée britannique, apparaissent dans le sud de la Tunisie, à Médenine, Gabès, Sfax, tout le monde crie "Vive de Gaulle!". La campagne n'est pas terminée que deux régiments, le 7ème Chasseurs d'Afrique et le 4ème Spahis, demandent à passer sous commandement F.F.L., cependant que se multiplient les engagements spontanés individuels de militaires d'autres unités.

"Le 30 mai à midi, un avion de la France Combattante me dépose à Boufarik. Massigli, Philip, Palewski, Billotte, Teyssot et Charles-Roux m'accompagnent. Le général Giraud est là: le général Catroux, aussi.... Les représentants des missions américaine et britannique se sont placés derrière les Français. La garde mobile rend les honneurs. Une musique joue la Marseillaise. Quant aux voitures, elles sont françaises. Ces signes, comparés à ceux qui marquaient l'accueil d'Anfa, me montrent qu'en Afrique du Nord la France Combattante et, par elle, la France tout court ont, depuis, gagné des points... Mais les autorités locales ont pris leurs dispositions pour que notre entrée à Alger ait lieu sans concours populaire. De Boufarik, dont l'aérodrome, éloigné et isolé, a été avec intention préféré à celui de Maison-Blanche, nous atteignons le Palais d'Eté sans avoir traversé la ville.

"...Un grand déjeuner est servi... Giraud et moi sommes en face l'un de l'autre. A ma droite, je vois, sans surprise, s'asseoir le général Georges qui me raconte comment les Anglais viennent de le faire venir de France. A ma gauche est M. Jean Monnet qui m'entretient, aussitôt, de questions économiques... (Sic)

"...Deux équipes sont là. Entre elles, le rapport apparent des forces est facile à établir. D'un côté, tout; de l'autre, rien. Ici, l'armée, la police, l'administration, les finances, la presse, la radio, les transmissions, sont sous l'unique dépendance du "Commandant en chef civil et militaire". .. Pour moi, je n'ai, dans ce pays ni troupes, ni gendarmes, ni fonctionnaires, ni compte en banque, ni moyens propres de me faire entendre. Pourtant... chacun sait comment finira le débat.

"La foule le crie à pleins poumons sur la place de la Poste où je me rends, à 4 heures, pour déposer une Croix de Lorraine au pied du monument aux Morts. Bien que cette manifestation ait été improvisée... des milliers de patriotes, alertés soudain par le mouvement "Combat", se sont rassemblés en hâte et m'accueillent par une immense clameur. Après le salut adressé à tous les Algériens qui donnèrent leur vie pour la France, j'entonne la Marseillaise que reprennent d'innombrables voix. Ensuite, au milieu d'un enthousiasme débordant, je gagne la villa des Glycines où est prévue mon installation.

"...Ici comme ailleurs, le sentiment national a choisi. Dans le jeu qui va s'engager, l'atout maître est entre mes mains... Je n'aurai, pour me faire obstacle, que l'entêtement de gens en fonctions et la méfiance de certains notables. Par contre, il me faudra compter avec l'opposition résolue des alliés qui soutiendront le clan rival.

"Pénible combat ! Il s'engage dès le lendemain matin... Je me rencontre avec le général Giraud. Il est assisté par Monnet et Georges, moi par Catroux, Philip et Massigli. Les sept présents se constitueront en comité de gouvernement et s'adjoindront, ensuite, d'autres membres... Mais j'entends prendre l'avantage avant que rien soit conclu!"

(Et de proposer que le commandement militaire sera nommé par le gouvernement "et lui restera subordonné"; et encore "afin de bien marquer que la France n'a jamais cessé la guerre et qu'elle rejette entièrement Vichy, il est nécessaire que nous retirions leurs fonctions au général Noguès (Résident Général au Maroc), au Gouverneur Général Boisson (A.O.F.) et au Gouverneur Général Peyrouton (Algérie). -)

"Giraud se fâche. Il n'accepte pas que le commandement soit subordonné au gouvernement. Quant aux "proconsuls", il déclare avec

BROCHURE "AU SERVICE DE LA FRANCE"
(Éditée à LONDRES, 1943)

ALGER

CAPITALE PROVISOIRE DE LA FRANCE

Le Dimanche 30 mai 1943, l'avion du Général de Gaulle se posait sur l'aérodrome d'Alger. Le Général Giraud attendait sur le terrain.
Le 23 juin, l'union tant attendue de l'Empire français dans la guerre était scellée par la constitution du Comité Français de la Libération Nationale.

Le communiqué qui annonçait au monde cet événement historique déclarait :

" . . . Le Comité est le pouvoir central français.

" Le Comité dirige l'effort français dans la guerre, sous toutes ses formes et en tous lieux.

" . . . Le Comité poursuivra en étroite collaboration avec tous les Alliés la lutte commune jusqu'à la victoire totale sur toutes les puissances ennemies.
Adn. à partir du Fond: André PIETRELLA, Maurice COUVE, G. GIRAUD, X, Z.

" Le Comité s'engage solennellement à rétablir toutes les libertés françaises, les lois de la République et le R. LEVEN régime républicain, en détruisant entièrement le régime d'arbitraire et de pouvoir personnel imposé aujourd'hui ^{Ag.} ~~LE SPÉCIAL~~ ^{LE SPÉCIAL} L'HOMME au pays."
CC de GAULLE

Le 6 novembre 1943, le Général Giraud renonçait ^{Ag.} ~~à~~ ^à CATROUX aux fonctions de co-président du C.F.L.N.
André PIETRELLA

Simultanément, le Comité s'élargissait par l'adjonction de représentants des Mouvements de Résistance et des partis politiques résistants. Quelques semaines plus tard, il prenait, à la demande de l'Assemblée Consultative, le titre de Gouvernement Provisoire de la République Française.

Du 3 juin au 9 novembre 1943, toutes les forces de la République Une et Indivisible se sont coalisées pour la victoire.





Défilé militaire français



(Suite...) Les communistes ne perdent pas leur temps

(Photos: Colt JONAS du 1^{er} R.A.)



Coucou...! Les revoilà...!



Mais voilà aussi le Général de Gaulle, arrivé de Londres, qui va déposer une gerbe devant le Monument aux Morts, et s'occuper d'établir son pouvoir par-dessus la tête du Gl. Giraud.

(Photos: Cdt JONAS, du 1^{er} R.A.)



L'entrée de la Villa des Glycines, première résidence du général de Gaulle à son arrivée à Alger (fin mai et début juin 43), avec au premier plan la mince garde de spahis que lui avait fait fournir Giraud (voir à ce sujet les Mémoires de de Gaulle, tome II)



Le général Giraud, Commandant en Chef Civil et Militaire, en visite à la Villa des Glycines - ici, accueilli par Gaston Palewski. A droite, deux militaires des Forces Françaises Libres, au garde-à-vous.

(Photos: Cdt Jonas)

TO - MRS. VERNON
12 HAMPS TEAD
SQUARE -
LONDON N.W.3

225191

FROM: S/E M. ANTOUX, ST. BOLA, 3 PMS
F.F.F.

Dear Maryjane, (Mantona)
Will you please tell Etienne that
I have had good news from Tite.
The weather is still fine here but
we don't know what to-morrow
will be. I am perfectly well and in
high spirits, I have been able to bathe
in the sea northwards lately. Have you
got my letter in which I told you of my
good crossing?

I have seen Dieter Bunn et twice
here and have left him a few things
that I could not carry. Ruge is with me.
Everything O.K. Got Belgium dated March 22.

THIS SPACE MUST BE LEFT
FREE FOR THE ADDRESS IN WRITING IN
LONDON

TO: ADDRES L'EXPLICATION DE CETTE LETTRE

destination réel de cette lettre

VERNA

26 Janvier 1982. Cette lettre a été écrite et un
compartiment de mise nuit aux portes de Bonn (Allemagne) devenue
ANNABA après l'indépendance. Adresse: P. Vernon
à Londres, pour Etienne, elle utilise le code que s'arrivent
chez soi pour les messages communs (on voit le code de
le comme des Forces Françaises Libres en Tunisie).
Après la phase contenait le libé de notre ennemi germanique
Tite est le surnom de libé de notre ennemi (il faut parler)
Seymour, devenu Kuffi par un message) il faut parler.
du dernier mot de la dernière phrase du message. Le
mot à déchiffrer ensuite est l' avant dernier de la phrase
précédente. Et ainsi de suite. Le message ici est
"CROSSING NORTHWARDS TO-NORROR" c'est à dire
traverse maritime vers le nord de la mer.
"art." le 8 Avril je m'embarquais de Bonn pour Naples
avec Division (1^{er} DFL) montant en ligne sur le
Gari, pour participer à son fonctionnement à bord
le 11 Mai 1944.

Mantona

= Un Airgraph (Poste militaire britannique transportée sur microfilm, par avion)

véhémence extrême qu'il ne les sacrifiera pas. Je m'en tiens à mes conditions... Au long de la discussion, seul Georges a soutenu Giraud; Monnet cherchant des compromis; Catroux, Philip et Massigli approuvant tous les trois, quoique sur des tons différents, la position que j'ai prise."

A partir de là, la mécanique des négociations va se dérouler, par saccades, et entrecoupée d'incidents, jusqu'à l'éviction complète de Giraud. Il y aura plusieurs étapes. Celle de la co-présidence avec prépondérance de l'autorité civile exercée par de Gaulle; celle de la réduction progressive du rôle de Giraud jusqu'à une offre d'inspection générale de l'armée, qu'il refusera. Le poste de chef d'état-major de l'armée, que Giraud avait confié au général Juin (qui avait, au moment du débarquement, le commandement de l'armée de Terre au Maroc), passait fin juillet à un général venu de Londres, Leyer, assisté de Koenig, général F.F.L. pur sang, tandis que de Gaulle (et non Giraud) confiait à Juin la préparation d'un Corps Expéditionnaire pour l'Italie.

Le Comité, élargi, devenait Comité de Libération Nationale. Y étaient créés autant de Commissaires qu'un gouvernement a de ministres - presque tous civils, principalement venus de la Métropole depuis 1940, et d'horizons politiques les plus diversifiés. Beaucoup seront, plus tard, des hommes d'Etat de la IVème République. De Gaulle ira même, en mars 44, jusqu'à y intégrer deux communistes, Fernand Grenier à l'Air et François Billoux sans portefeuille... alors que Maurice Thorez est encore à Moscou!

En novembre, de Gaulle a mis sur pied une "Assemblée Consultative de la Résistance". Parmi les membres venus de France - une majorité - une cinquantaine ont été mandatés par les organisations de Résistance, une vingtaine par les partis politiques, le choix ayant été réservé "à des comités restreints et secrets". Il s'y ajoutait "une douzaine de communistes... 20 représentants des résistants de l'Empire; 10 conseillers généraux d'Algérie."

Assemblée non élue donc, mais passionnée de reconquête de liberté, d'effacement des tares de la défaite et du régime policier de la Métropole. Mais...:

"S'ils n'imaginaient pas qu'un autre que moi fût à la tête du pays lors de la libération, ...ils demeureraient réticents quant aux attributions qu'il me faudrait pour diriger la tâche."

Tandis que ce pouvoir de transition se structure, de Gaulle est toujours en butte aux suspicions et réserves de Washington, et même, du fait de la récente prédominance de poids américain dans l'alliance, en butte à des difficultés renforcées du côté britannique. Il y fait face avec la volonté d'affirmer l'existence d'une autorité française à l'échelon national, et ce d'autant plus qu'il a à faire contrepoids à la cécité politique de Giraud.

Ainsi celui-ci, parti début juillet pour une tournée d'honneur aux Etats Unis, n'y avait reçu que le traitement dû à un militaire de son rang, et laissait Roosevelt ponctuer sa visite par l'affirmation que "celle-ci était seulement celle d'un soldat français combattant pour la cause des Alliés, puisque dans le moment présent la France n'existe plus." Revenant par Ottawa, Giraud y déclarait que son seul but "était de refaire une armée française, tout le reste ne comptait pas." A la presse de Londres, enfin, il avait dit: "Personne n'a le droit de parler au nom de la France."

On imagine la démangeaison de de Gaulle d'en terminer.

En novembre, Monnet retourne aux Etats Unis avec le titre de Chargé de mission pour la Reconstruction. N'est-il plus Commissaire en titre? Si! Au lendemain de cette nouvelle, un communiqué vient le réaffirmer: il retient son titre de "Commissaire en mission, chargé des négociations relatives à l'Approvisionnement et à la Re-

construction", mais ayant quand même perdu...l'Armement: "jouant d'un clavier étendu de solutions et de relations, il s'applique à obtenir des alliés américains qu'ils organisent à temps les secours qu'ils veulent nous prêter." Pour le reste des relations avec les mêmes Américains, de Gaulle s'en chargera: on n'est jamais mieux servi que par soi-même.

Début novembre, le Comité National, à l'invitation de de Gaulle, décide de n'avoir qu'un seul Président. Giraud contresigne le document. En novembre aussi, Juin prend son commandement du Corps Expéditionnaire Français en Italie.

En décembre, les Alliés demandaient que celui-ci, fort au départ de 3 divisions, soit renforcé d'une quatrième. Le "Comité de Défense Nationale" faisait alors choix de la 1ère D.F.L. Choix qui procédait bien probablement d'une notion de réparation due à cette grande unité, indignement exilée durant l'été 43 dans les sables libyens par l'autorité giraudiste au lendemain de la victoire finale sur l'Afrika Korps.

Choix d'abord récusé par les Alliés, qui par la voix du commandant en chef Eisenhower, prétendent désigner une division "d'Afrique du Nord", la 9ème D.I.C. Au terme d'un bras de fer très politique et d'une conférence tenue à Alger même avec des émissaires américains et anglais, de Gaulle l'emporte, après avoir clairement manifesté que seul le Comité de Libération Nationale disposait des forces françaises et que, dans une vision d'ensemble, il exigeait l'assurance que celles qui étaient autorisées à combattre en Italie seraient effectivement réemployées en temps voulu dans l'opération décidée sur le sud de la France dans le courant de 1944.

Le nom de Juin - camarade de promotion de Saint Cyr de de Gaulle - n'est jamais mentionné dans ce débat, mais ne serait-ce pas par égard pour un ralliement finalement effectif et de bon aloi, bien que laborieux ? Il avait bel et bien participé, en juillet, au secret des préparatifs de l'opération de Corse, conçue par Giraud à l'insu de de Gaulle; mais là, il était tenu par l'obéissance militaire. Il avait apparemment vu sans y faire opposition la récusation de la 1ère D.F.L. comme renfort à son Corps Expéditionnaire, au profit d'une quatrième Division de "l'Armée d'Afrique". Sinon, de Gaulle aurait eu tout lieu de faire ressortir une prise de position de sa part, comme il fit souvent pour des actes importants d'affirmation de souveraineté française par l'un ou l'autre de ses équipiers.

Toujours est-il que ce fut bien la 1ère D.F.L. qui prit le chemin de l'Italie, aussitôt perçu l'équipement moderne américain qui lui revenait à cet usage. La 9ème D.I.C., elle, prit pied en Corse et conquiert l'île d'Elbe, sur le flanc de l'offensive d'Italie, avant de participer au débarquement de Provence dans le nouveau cadre de la 1ère Armée.

Quant à la libération de la Corse, et ceci se situe bien avant le mouvement ci-dessus de la 9ème D.I.C., elle avait été préparée, selon de Gaulle, par les services secrets de Giraud en juillet, en écartant en chemin le schéma demandé à Juin, qui aurait semblé-t-il...eu plus de chances de capturer toutes les forces allemandes de l'île, mais demandait des moyens de transport que les Alliés, interrogés, dirent ne pas pouvoir distraire. L'opération retenue à défaut comportait beaucoup d'audace mais aussi beaucoup de risques, en raison de moyens donc limités. Révélée à de Gaulle alors qu'elle était pratiquement engagée, avec notamment la distribution de quelque dix mille mitraillettes, obtenues spécialement de l'armée britannique, à des réseaux de résistants dominés par les communistes, elle fut un élément majeur du conflit entre ceux qui étaient encore, alors, "co-présidents!"

D'autre part, du fait de la faiblesse relative des moyens transportés dans un premier temps, une partie appréciable des garnisons allemandes eut le temps de s'échapper vers l'Italie.

De Gaulle tira les conclusions. En dépit de l'obtention remarquée d'un succès militaire français, Giraud "avait procédé vis-à-vis du gouvernement français d'une manière qu'on ne pouvait admettre." Il "ne se résignait à aucune forme de dépendance... Son esprit fermait les yeux à ce qui appartient au pouvoir... Il faut ajouter que les circonstances qui l'avaient naguère porté à la première place en Afrique du Nord, le soutien que lui accordait la politique américaine, les préventions et les rancunes nourries à mon égard par certains éléments français n'étaient pas sans influencer sur ses idées et sa manière d'être."

Encore début 1944, Américains et Anglais n'avaient pas encore digéré le fait d'une autorité politique française. De Gaulle relate comment, rencontrant Churchill à Marrakech, il put en prendre à nouveau la mesure. "M. Churchill se tenait lui-même comme le courtier désigné entre les prétentions du Président Roosevelt et les refus du général de Gaulle."

"...M. Churchill qualifia de regrettable le fait que les généraux Giraud et Georges aient dû quitter le Gouvernement français. "Pourtant, dit-il, Roosevelt avait choisi le premier. Moi, j'avais fait venir le second." A entendre M. Churchill, on devait se convaincre, si ce n'était déjà fait, que pour le Président des Etats Unis et le Premier Ministre britannique, la France était un domaine où leurs choix devaient s'imposer, et que leur grief principal à l'encontre du général de Gaulle était qu'il ne l'admettait pas."

Mais on a vu que le schisme franco-français, avec ses implications de refus par de Gaulle d'ingérence étrangère, ne se réduisait pas à une bataille des chefs. Il prenait ses racines dans des milieux, militaires, civils, irrémédiablement divisés par l'épreuve de la "Révolution Nationale" de Vichy. La liste des griefs d'un des partis envers l'autre continuait à s'allonger. Le jugement, à Alger, puis l'exécution, de Pucheu, ancien ministre de Vichy, venu de France de son plein gré, fut une des plus retentissantes affaires de ce dossier. La mise à pied de Gouverneurs Généraux de territoires, nommés par Vichy, comme Boisson, qui avait fait échouer par les armes la tentative anglo-française sur Dakar (septembre 40); de l'amiral Robert, qui avait tenu les Antilles hors de la guerre et retenu inactive son importante force navale; de l'amiral Michelier, qui avait livré bataille à la flotte de débarquement le 8 novembre 42 devant Casablanca, - pour ne citer que quelques exemples -, contribuèrent sans doute à cristalliser ces tensions, annonciatrices des "nettoyages" autrement importants de l'après-libération, - et de leurs débordements.

N'est-ce pas l'exemple de ces prises de parti qu'on retrouve dans ce récent livre intitulé "Ockrent - Marenches", où la journaliste bien connue relate, par interview, les souvenirs du colonel de Marenches, qui fut un temps à la tête de nos services de contre-espionnage ? Jeune évadé de France en 43 - encore un - il choisit, en arrivant en Afrique du Nord, le camp "du général Juin". Et pourquoi celui-là? lui demande Ockrent. Réponse: "Parce que c'était le plus illustre de nos soldats !" On peut maintenant juger de ce qu'était le parti de Marenches, dans ce temps, mais aussi tout au long de sa carrière, et jusqu'à ce début des années quatre-vingt, où il donnait cette interview.

A N N E X E

Extraits de presse française publiée
à Londres en 1943

(France, 21-5-43) Lettre de Giraud à de Gaulle du 27-4-43:

...L'abolition de la législation de Vichy ne peut être qu'intégrale. Je l'ai d'ailleurs proclamé le 14 mars dernier. Dans le seul intérêt de l'ordre et pour assurer la continuité du fonctionnement de l'administration et de la vie sociale, les règles de fait postérieures au 22 juin 1940 sont soumises à examen.

...J'ai déjà spécifié que l'abrogation des lois de Vichy établies après la défaite entraînerait des conséquences dans les textes et dans les hommes... Par collaboration, on doit entendre l'action de ceux qui, par leurs attitudes ou par leurs actes, ont facilité l'oeuvre de l'ennemi. On ne saurait englober dans ce terme des Français qui, à leur poste, ont résisté à l'ennemi et pour lesquels la tâche a souvent été plus difficile que si, ayant quitté la France, ils l'avaient servie à l'extérieur.

(France, 2-6-43) Washington, 1-6-43, par câble de Paul Ward à l'AFI:

Les dépêches d'Alger annonçant la nomination de Jean Monnet comme membre du Conseil Exécutif français attirent l'attention sur le fait qu'il fut nommé, peu après l'ouverture des hostilités en 1939, président du "Comité de coordination franco-britannique". Après la défaite de la France, il devint, à Washington, une des personnalités prédominantes dans le Conseil britannique des fournitures de guerre, auquel aboutissent toutes les missions britanniques en Amérique du Nord, sauf bien entendu la représentation diplomatique.

Les hauts fonctionnaires britanniques qui ont travaillé avec M. Jean Monnet ont la plus haute estime pour ses capacités... Le "Baltimore Sun" publie aujourd'hui un long article sur M. Jean Monnet qui, dit-il, "possède le don rare de prévoir longtemps à l'avance la marche des événements". Le journal rapporte que pendant la guerre de 1914-18 il fut le représentant français au Conseil Suprême Economique allié, ensuite Secrétaire Général Adjoint de la Société des Nations. Après avoir dirigé, entre 1923 et 1926, l'entreprise familiale de cognac, M. Monnet s'occupa, de 1926 à 1930, des emprunts de reconstruction polonais et yougoslave. Il fut le liquidateur de l'affaire Kruger et Toll en 1932-33, en qualité d'associé d'une firme bancaire de New-York, puis, de 1932 à 1935, devint le conseiller du gouvernement chinois et constitua enfin en 1935 la banque new-yorkaise "Monnet, Nurnane et Cie".

(N.B.: dans les Mémoires de Monnet, on lit: Murnane)

(France, 16-6-43): "Le compromis élaboré par M. Jean Monnet et le général Catroux aurait été rejeté par le général de Gaulle."

(France, 19-6-43): "EN ALGER, L'ACCORD EST COMPLET": "La réunion plénière qui a eu lieu hier matin a abouti à des résultats importants... dont tout le monde se réjouira. M. Jean Monnet, qui assure par intérim les fonctions de Commissaire à l'Information, a déclaré aux journalistes présents: "Tout s'est passé admirablement."

(France, 21-6-43): "LE COMITE FRANCAIS EXAMINE AUJOURD'HUI LA RE-ORGANISATION DE L'ARMEE.

Sous-titre: On envisage la création d'un sous-comité dont feraient partie les généraux Giraud et de Gaulle, et M. Jean Monnet.

(France, 23-6-43): ACCORD EN ALGER: LES GENERAUX GIRAUD ET DE GAULLE CONTINUERONT TEMPORAIREMENT A COMMANDER LEURS FORCES RESPECTIVES. D'André Glarner, correspondant de l'Exchange Telegraph au Q.G. allié en Afrique du Nord:

"... M. Jean Monnet semble avoir été l'auteur de la formule d'accord..." - "Le compromis est déjà connu ici sous le nom de Plan Monnet."

(France, 9-7-43): Roosevelt a reçu Giraud, environ une heure, à Washington.

(France, 24-7-43): LES DERNIERES MESURES DU COMITE FRANCAIS: De notre correspondant particulier G. Thébaud:

"Le Comité Militaire Permanent, en l'absence du général Giraud, a travaillé moins efficacement que le Comité Français (?!). De nombreuses questions semblent avoir été réservées jusqu'au retour en Afrique du Nord du Commandant en Chef. L'amiral Collinet, Chef d'Etat-major de la Marine, a continué à ne pas participer aux travaux. Le général Juin de son côté, a marqué ces derniers temps, si nous sommes bien informés, une certaine hésitation à assister aux réunions."

(France, 2-8-43): LE COMITE FRANCAIS DECIDE L'UNIFICATION DES FORCES FRANCAISES. LE GENERAL GIRAUD EST NOMME COMMANDANT EN CHEF. LE GENERAL DE GAULLE DEVIENT PRESIDENT DU COMITE DE DEFENSE NATIONALE:

"Celui-ci comprend... le général Leyer et le contre-amiral Lemonnier (qui) appartiennent aux anciennes forces françaises libres (et qui) remplacent le général Juin et l'amiral Collinet, qui seront pourvus de commandements importants.

Parallèlement, la position du général de Gaulle dans le domaine politique est renforcée."

(France, 6-9-43): "Le général de Lattre de Tassigny se serait évadé de France."

(France, 15-9-43): "Le général (américain) Devers décore le général Mathenet, commandant la division marocaine en Tunisie (durant les opérations alliées contre Rommel) de l'ordre de la Legion du Mérite!" N.B.: Pour être juste, il faut signaler que c'est le général Welvert qui avait commandé dans cette campagne, jusqu'au moment où il y fut tué. Nous avons vu comment Mathenet avait ensuite quitté l'Afrique du Nord, écoeuré, pour Londres, et gagné une étoile, passant général de Corps d'Armée.

(France, 28-9-43): De G. Thébaud, notre correspondant, sur la crise que vient de traverser le Comité Français:

"On s'attend à une solution favorable de la nouvelle crise que vient de traverser le Comité Français. Tout fait prévoir qu'au cours de la séance qui se déroule à l'heure où nous câblons, l'accord se fera sur la base d'un texte rédigé par René Mayer et Couve de Murville et qui prévoit:

1 - le maintien de la co-présidence, compte tenu de la spécialisation des tâches respectives. C'est dans cet esprit que le général de Gaulle se verrait confier la "direction de l'action gouvernementale"...

...2 - la création d'un Commissariat à la Guerre en remplacement du Comité de Défense Nationale, qui à l'expérience s'est révélé d'un fonctionnement difficile; divers noms ont été prononcés pour ce nouveau poste: Tixier, Diéthelm en particulier."

N.B.: le nom de Giraud n'apparaît pas dans cet article.

(France, 29-9-43) Extrait du communiqué publié à l'issue de la réunion:

"Alger, 27-9-43: Le Comité Français de Libération Nationale s'est réuni aujourd'hui sous la présidence du général de Gaulle.

1- Le Comité a adopté les textes de trois décrets concernant la direction de l'action gouvernementale, et la création d'un Commissariat à la Défense Nationale...

2- Le général Giraud a fait un exposé détaillé des opérations militaires en Corse...

3 - M. Philip, Commissaire à l'Intérieur, a donné connaissance des propositions qu'il vient de recevoir du Comité Central de la Résistance au sujet de l'organisation économique et administrative de la Métropole au fur et à mesure de la Libération.

(France, 9-10-43): Tunis, 8 octobre: Recevant le Conseil de la communauté israélite, le Général Mast, Résident Général, a déclaré: "Toute discrimination raciale est maintenant abolie. Vous pouvez vivre et travailler maintenant dans les mêmes conditions que les autres habitants de ce pays."

N.B.: Il faut comprendre que ce langage était nouveau, et que rien de tel n'était intervenu jusqu'à la destitution de l'amiral Esteva, Résident général nommé par Vichy, et qui était resté en fonctions sous l'occupation allemande consécutive aux débarquements alliés de novembre 42 au Maroc et en Algérie, - donc même quelque temps après la capitulation allemande de mai 43, et avec l'agrément de Giraud.

(France, 18-10-43): M. Jean Monnet, Commissaire à l'Armement, à l'Approvisionnement et à la Reconstruction, signera le 9 novembre à Washington comme délégué du Comité Français de Libération Nationale l'accord qui créera l'administration des Nations Unies pour le secours et la reconstruction des pays victimes de la guerre.

(France, 22-10-43): LE COMITE FRANCAIS RETABLIT LE DECRET CREMIEUX:

"...Aux israélites, la citoyenneté française avait été enlevée une première fois par Vichy qui en 1940 avait abrogé le décret Crémieux, et une seconde fois au début de 1943 par le général Giraud, commandant en chef civil et militaire. Celui-ci avait supprimé les mesures raciales prises par Vichy, à l'exception de celles qui visaient les israélites d'Algérie.

"Cette mesure répare heureusement l'injure faite à une catégorie de Français et l'atteinte grave portée à l'esprit de la Révolution, qui n'admet d'autres distinctions entre les citoyens que celles résultant de leurs mérites... Ainsi les 140000 juifs algériens retrouvent cette nationalité dont ils avaient été privés par Vichy."

Communiqué du CFLN du 21-10-43:

"...Cette déclaration laisse entière la liberté de décision future des pouvoirs publics français qui auront à fixer de façon définitive, non seulement le statut des israélites algériens mais celui des autres catégories de la population algérienne."

N.B.: De Gaulle approuvait en décembre 43 "une importante réforme concernant l'Algérie", proposée par Catroux, Commissaire chargé des questions musulmanes, et qui faisait sensiblement évoluer les droits civiques des musulmans. "Le 12 décembre, accompagné du général Catroux et de plusieurs ministres, je me rends à Constantine. Là, sur la place de la Brèche, au milieu d'une foule innombrable, je publie nos décisions. Devant moi, près de la tribune, je vois pleurer d'émotion le Dr Benjelloul et maints musulmans."

(France, 10-11-43): LE GENERAL DE GAULLE A REMANIE LE COMITE FRANCAIS

Le Comité Français vient d'être remanié. Il n'aura qu'un Président, le Général de Gaulle. L'autre Président, le Général Giraud, se consacrera uniquement désormais au commandement en chef de l'armée. Ainsi se trouve respecté le principe de la subordination du

pouvoir militaire au pouvoir civil, dont l'application était réclamée depuis plusieurs mois.

Le comité Français, à l'origine, a uni la tendance du général de Gaulle et celle du général Giraud. Après le remaniement d'hier, la seconde est éliminée, et l'on peut dire que le Comité est maintenant homogène.

Président: Général de Gaulle

Commissaires d'Etat:	Gl. Catroux, André Philip, Henri Queuille
Aff. Etrang.:	André Massigli
Intérieur:	Emmanuel d'Astier
Justice:	François de Menthon
Guerre, Air:	André LeTrocquer
Marine:	Louis Jacquinot
Colonies:	René Pléven
Finances:	P. Mendès France
Information:	Henri Bonnet
Communications et	
Marine Marchande:	René Mayer
Prisonniers, Déportés:	Henri Frénay
Travail:	Adrien Tixier
Education Nationale:	H. Capitant
Ravitaillement	
et Armement:	A. Diéthelm

"...Ceux qui s'en vont: les généraux Giraud, Georges et Legentilhomme, MM. Couve de Murville et d'Abadie. M. Jean Monnet, qui était Commissaire, devient chargé de mission pour la Reconstruction!"

(France, 11-11-43): MONSIEUR JEAN MONNET: "par suite d'une erreur de transcription nous avons annoncé hier que M. Jean Monnet, actuellement aux Etats Unis, ne faisait plus partie du Comité. Or M. Jean Monnet est toujours Commissaire, avec les attributions suivantes: "Commissaire en mission, chargé des négociations relatives à l'Approvisionnement et à la Reconstruction."

(France, 12-11-43): Déclaration du général Giraud à l'Agence B.U.P.: "C'est qu'une partie importante des forces expéditionnaires françaises étaient prêtes au combat. "Quand le moment viendra, j'en prendrai personnellement le commandement."

(France, 17-11-43): Le général Giraud aurait menacé de démissionner de son poste de Commandant en Chef des Forces Françaises (Reuter, B.U.P.)

(France, 8-12-43): "Le CFLN décide la mise à la retraite des amiraux Michelier et Godefroy. Michelier commandait à Casablanca devant Patton et capitula le 11-11-42. Godefroy commandait à Alexandrie depuis juin 40, refusant de mettre la flotte française à la disposition de la France Combattante.

(France, 23-12-43): LE GENERAL JUIN EN ITALIE: "Alger, 22-12: on annonce officiellement que le général Juin commande le Corps Expéditionnaire Français en Italie." (A.F.I.)

(France, 24-12-43): LE GENERAL DE LATTRE DE TASSIGNY A ALGER: "Le CFLN a publié aujourd'hui, 23-12, un communiqué annonçant que le général de Lattre de Tassigny était arrivé à Alger "pour se mettre à la disposition du général de Gaulle en vue de reprendre sa place dans la bataille". Dans certains milieux on est enclin à croire que le général, dont on rappelle les brillants états de service et dont on vante la forte personnalité, est destiné à remplacer le général Giraud comme Commandant en Chef des Forces Françaises."

De quoi rêver, non ?

+ + + + +

